This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET FAIRE

DI
5
RE

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS

ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE,

PAR

MAXIMILIEN DE RING,

Chevalier du Lion-de-Zæbringen, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques.

TOME II.

PARIS,

CHEZ A. LELEUX, ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,
RUE DES POITEVINS, 11.

TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 19.

STRASBOURG,

MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1853.

Vignaud lith.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS SUR LE RHIN.

§ 3.

ÉTABLISSEMENTS DE LA RIVE GAUCHE DU RHIN.

La première forteresse que Rome bâtit au nord sur le Rhin, fut, comme nous l'avons dit, celle de Vetera, près des ruines de laquelle s'étend aujourd'hui, d'un côté la petite ville de Xanten, de l'autre, le hameau de Birten. Ce fut Auguste qui, en 737 de Rome, fonda cet établissement, lorsque, appelé dans la Germanie inférieure par l'importance des événements, et surtout par la défaite de Lollius, il mit ce fleuve

426776

en état de défense contre les irruptions des peuples germains.

Sur la colline qui domine le sud-est de la ville, et dont le Rhin, qui aujourd'hui circule à quelque distance, baignait alors le pied[1], se développe au regard une vue lointaine dans toutes les directions; l'on y domine, comme d'un vaste belvédère, toute la contrée opposée du fleuve, dont ce fort était surtout destiné à protéger le passage. Il s'élevait, comme l'écrit Tacite, qui sans doute en parle en témoin oculaire, du pied du Rhin, qui touchait ses remparts, jusque sur le sommet du plateau, où quelques vestiges de ses fortifications antiques se montrent encore.

Les habitants se servent encore aujourd'hui du puits profond, revêtu de pierres de tuf, qui fournissait l'eau potable à la forteresse.

D'après ces faibles restes et l'emplacement connu de deux tours fortes qui restèrent intactes jusqu'en 1670, époque où elles furent démolies, il est permis de juger de toute l'étendue de l'immense carré que formait le mur d'enceinte du camp, qui répond, en effet, sur le terrain à la description qu'en a faite Tacite, et où se trouvaient des casernes et des magasins assez considérables pour loger et nourrir deux légions et, par conséquent, une garnison de douze mille hommes.

Par la suite s'établirent tout autour une foule d'ou-

[1] Voy. dans Houben, *Denkmäler von Castra Vetera*, le plan du lieu antique.

vriers, de marchands, d'autres particuliers et d'agriculteurs, dont le nombre, peu à peu s'augmentant, finit par former une commune que le même Tacite compare à un municipe. Des temples s'y élevèrent, et plus d'un autel, dédié au dieu Mars, à Jupiter[1], à Mercure, à la Fortune[2], au dieu Silvain[3] et à d'autres

1

I. O. M. CONSER
VATORI. TERTI
NIVS. VITALIS
MILES. LEG. XXX. V. V. S. A
I LIB. PRAEF. PRO. SE
ET. SVIS, V. S. L. M.
VI. KAL. MAIAS.
LVPO ET M... IMO COS.

Jovi optimo Maximo, Conservatori, Tertinius Vitalis, miles legionis tricesimæ, ulpiæ, victricis, severianæ, alexandrinæ, librarius Præfecti, pro se et suis votum solvit lubens merito, sextum kalendas Maias, Lupo et Maximo Consulibus. (An de Jésus-Christ 232.)

2

FORTVNAE
SACRVM.
. SEXTILIVS
. EPIDVS. VET
. EG. XXX. V. V.
. RO. SE. ET. SVIS
V. S. L. L. M.

Fortunæ sacrum (.) *Sextilius* (*L*)*epidus, veteranus* (*l*)*egionis tricesimæ, ulpiæ, victricis,* (*p*)*ro se et suis votum solvit lætus lubens merito.*

3

DEO SILVANO
CESSORINIVS
AMMAVSIVS
VRSARIVS LEG
XXX V V S A V S. L. M.

Deo Silvano Cessorinius Ammausius Ursarius, legionis tricesimæ . . . . severianæ, alexandrinæ, etc.

divinités[1], est venu attester le culte antique de ces

ALA'EIVI
AE. EX
IVSSV I
DIVO. S
MEDICV

Alateiviæ, ex jussu ipsius, Divo Medicus.

Ne serait-ce pas une corruption d'Εἰλείθυια (*Ilithya*), nom que Diane, ainsi que nous l'avons dit plus avant, portait comme déesse des accouchements, et à laquelle le médecin Divo, d'origine gauloise, sacrifia; ou bien Alateivia serait-elle une divinité celtique ou germaine, la même peut-être qu'*Alatervia*, une des matrones dont le culte fut aussi en honneur sur le Rhin? C'est une question que je ne prétends point résoudre.

DEAE
HLVDANAE
SACRVM
C. TIBERIVS
VERVS

Hludana est la même déesse que l'Herta ou l'Edda des peuples du Nord. Voy. à ce sujet, *De Hludana dea*, dans les *Exercit. ad. Germ. sacr. Gentil.*; Münter, *Geschichte der Einführung des Christenthums in Dänemark*, p. 31, et sutout l'écrit que le Dr Tholacius, de Copenhague, a publié sur cette divinité.

MATRIBVS
TREVERIS
T. PATERNIVS
PERPETVVS
CORNICVLAR
LEG. LEG.
XXX. VV. L. M.

Matribus Treveris, T. Paternius Perpetuus, cornicularius legio-

habitants avant que le christianisme ne l'eût renversé.

C'est de ce lieu, justement célèbre dans l'antiquité par les divers événements politiques qui se passèrent sous ses remparts, que Germanicus, la quatorzième année de l'ère chrétienne, fit traverser le Rhin aux légions qu'il venait de faire rentrer dans le devoir; parcourant avec elles la Germanie, il vengea la défaite de Varus par le massacre des Marses. Ce fut alors aussi que, pour cette expédition, il fit construire sur le fleuve un pont de pilotis. On peut encore très-bien distinguer, au bas de la montagne, l'ancien lit que le Rhin remplissait seul du temps des Romains, avant celui qu'il se creusa depuis, au moyen âge, et qu'une partie du fleuve parcourt même aujourd'hui.

Souvent dans les basses eaux s'aperçoivent les restes des palées de ce pont et les vestiges du port, où l'histoire nous apprend que Drusus réunit la flotte qui fut en partie construite sur les chantiers de cette forteresse, et qui, par le canal qui fut alors creusé, fut portée dans l'Océan jusqu'à l'embouchure de l'Ems.

Ce canal, selon l'opinion la plus généralement re-

narius legionis tricesimæ, ulpiæ, victricis, libenter merito votum solvit.

On appelait *Corniculaires* les soldats qui, pour récompense de leur valeur ou de leur bonne conduite, recevaient du général en chef le *Corniculum*, espèce d'ornement en forme de corne, qui s'adaptait au casque. Voy. Tit. Liv., l. x, c. 44. Ils étaient, en cette qualité, presque toujours attachés à un officier supérieur. Voy. Suét., *in Domit.*, 17.

çue, serait cette partie de l'Yssel qui d'Ysselort s'étend jusqu'à Doesbourg.

Cependant, si l'on considère que cette rivière, du temps des Romains, ne se jetait point dans le Zuydersée, mais qu'elle allait en ligne droite aboutir à la mer du Nord, en traversant le pays des Frisons; que, d'ailleurs, l'histoire ne la cite jamais, et que nul vestige d'établissements romains ne se montre sur ses rives, on est porté au doute, et il est plus naturel de penser que les traces de ce canal ont été perdues et que la majeure partie de son cours a été engloutie par le Zuydersée. Ce golfe, à l'époque romaine, connu sous le nom de lac Flevo, était d'une bien minime étendue, comparativement à celle qu'il atteignit au treizième siècle, lorsque la mer engloutit les terres basses sur lesquelles elle creusa son bassin.

Quoi qu'il en soit, cette communication directe avec la mer du Nord devait donner une importance d'autant plus grande à Vetera que c'était la principale place de guerre de toute la Germanie inférieure, et qu'elle ne descendit au second rang que lorsque la cité des Ubiens eut reçu une colonie. Vetera fut, comme nous l'avons vu dans la partie historique de cet écrit, le théâtre des événements les plus importants pendant la guerre de Civilis, époque après laquelle son nom disparaît de l'histoire; il n'est plus cité alors que par le géographe Ptolémée, par l'*Itinéraire d'Antonin* et par la *Table de Théodose*.

Cependant tout porte à croire qu'il se releva alors de ses ruines.

A l'époque où Varus était venu prendre le commandement de la Germanie, la dix-huitième et la dix-neuvième légion formaient la garnison de Vetera.

Ce fut avec ces troupes auxquelles il adjoignit la dix-septième légion, qui était dispersée dans le château d'Alison et dans les autres camps retranchés de la rive droite du Rhin, qu'il entreprit sa malheureuse expédition.

Parmi les monuments funéraires trouvés à Vetera, il en est un surtout d'intéressant en ce qu'il rappelle cette catastrophe. C'est le cénotaphe d'un légat de la dix-huitième légion, tombé sous les coups des Germains, dans la malheureuse campagne de Varus, et à qui ses fidèles affranchis élevèrent ce mausolée [1].

1

M. CAELIVS M. CAELIVS
M. L. M. L.
PRIVATVS. THIAMINVS
M. CAEL'OT. F. L'M. BON ////
//⌐O. LEG. XIIX. ANN. LIII . S
////CIDIT. BELLO VARIANO. OSSA
////NFERRE. LICEBIT. P. CAELIVS. T. F.
LEM////FRATER. FECIT.

M. Cœlius, M. libertus, Privatus, M. Cœlius, M. libertus, Thiaminus, M. Cœlio, T. Filio, Lemonio, Bononia, legato legionis decimæ octavæ, annorum quinquaginta trium semis; Cecidit bello Variano. Ossa inferre licebit P. Cœlius, T. filius, Lemonio, frater, fecit.

Voy. Taschenmacher, *Annales Cliviæ*, p. 48; Dorow, *Denkmale germanischer und römischer Zeit*, p. 64, pl. XXI; Fiedler, *Römische Denkmäler der Gegend von Xanten und Wesel*, p. 230 ff., etc.

A la mort d'Auguste, la cinquième[1] et la vingt et unième légion[2] tenaient garnison dans ces murs. Pendant la guerre des Bataves ce furent la cinquième etla quatorzième, sous le commandement de Mumius Lupercus et de Numisius Rufus.

Du reste, la première[3], la sixième[4], la huitième[5], la dixième[6], la quinzième[7], la vingt-deuxième[8] et la trentième légion[9] ont aussi laissé des souvenirs,

[1] LEG V. R. — LEG. V. SATRI. — LEG. V. A.

[2]
. . . . . .
. . . . . .
LA . . . . . .
FILIVS. H. . . . .
L. VETTIVS. L. F. VOL
REGINVS. AQVILIF
LEG. XXI. NEPOTI SVO
PRO PIETATE. SVA
F. C.

[3] L. $\overline{\text{I}}$. M. (*Legio prima, Minervia.*)

[4] LEG. VI. VICTR. P. F. (*Legio sexta victrix, pia, fidelis.*)

[5] LEG. AVG. (*Legio Augusta.*)

[6] LEG. X. G. (*Legio decima, germanica.*)

[7] LEG. XV. (*Legio quindecima.*)

[8] LEG. XXII. PRI. P. F. (*Legio vicesima secunda, primigenia, pia, fidelis.*)

[9] C'est celle qui a laissé le plus d'inscriptions. Tantôt elle porte l'épithète d'*Ulpia victrix*. (LEG. V V.), tantôt celle de SEVERIANA, ALEXANDRI*na*, *pia*, *fidelis*, en reconnaissance de sa réorganisation

soit dans les inscriptions de ce lieu, soit dans celles de la colonie de Trajan, qui, sous le règne de ce prince, fut fondée à une faible distance de ce camp.

Nous en trouvons aussi d'une légion cis et transrhénane[1], d'une cohorte mauritane[2], de vexillaires[3], d'une cohorte de Breuciens, peuple de Pannonie[4], de la première aile de cavalerie du Norique[5],

sous Alexandre Sévère, et de l'attachement qu'elle portait à cet empereur.

Voy., pour ces diverses inscriptions, Lersch, *Centralmuseum rheinländischer Inschriften.* 2e cahier. *Die römischen Inschriften in Xanten, erklärt von Prof. Franz Fiedler.* Wesel 1839. in-4°, etc.

[1] . . . . CISRHENANA. . . . — . . . TRANSRHENANA . . .
[2] . . . . MAVR.
[3] . . . . VEX.
[4] . . . . COH. BREVCORVM.

MACRINVS. SVR
CONIS. F. BREVCV
MIL. EX. COH. VIII
BREVC. ANN. XXXV.
STIP. XII. H. S. E.

[5] C. IVLIO. ADARI. F
PRIMO. TREVERO
EQ. ALÆ NORIC.
STATORI. AN. XXVII.
STIP. VII. H. A. S. F. C.

Cajo Julio, Adari filio, Primo, Trevero, equiti alæ Noricæ, statori, annorum XXVII, stipendiorum VII, hæres ære suo faciendum curavit.

et enfin quelques-unes de toute l'armée de Germanie[1].

La colonie de Trajan ne nous est connue que par la mention qu'en font la *Table de Théodose* et l'*Itinéraire d'Antonin*[2].

Aucun des historiens n'en parle; mais tous témoignent des soins que ce grand prince prit de fonder des villes dans tout son empire, de construire et de rétablir des routes, de créer une foule de monuments d'utilité publique. Pendant six ans il resta à Cologne comme gouverneur de la Basse-Germanie.

Après qu'il fut monté sur le trône, les provinces rhénanes furent toujours l'objet particulier de son attention. Ce dut être alors vraisemblablement qu'il fonda cette colonie, à l'occasion, peut-être, de la réorganisation de la trentième légion, qui, comme nous l'atteste Dion Cassius, reçut de cet empereur le nom d'*Ulpia* et de *Victrix*, et qui, après avoir laissé quelques inscriptions sur le Mein[3], reçut pour garnison Vetera.

Selon toute probabilité, c'était dans la plaine qui s'étend au nord de Xanten, et dont le sol, à quatre et à huit pieds de profondeur, présente partout les fondements d'anciennes bâtisses romaines, que la

[1] EX. GERM. (*Exercitus germanicus.*)

[2] La première cite de Vetera à Colonia Trajana, XL. M. Cette distance est fausse, non moins que celle de XI. M., qu'on a voulu lui substituer. L'*Itinéraire* marque simplement M. P., ce qui est, en effet, exact.

[3] Voy. t. I de ce *Mémoire*, p. 309.

ville s'élevait. Plusieurs de ces décombres et de ces ruines attestent une construction colossale. Plusieurs aussi montrent encore aux regards les traces du feu qui les anéantit. Rien dans l'histoire ne nous permet de préciser le temps où cette catastrophe eut lieu.

Les nombreuses tombes romaines, ouvertes dans les environs de Xanten, sont toutes de l'époque d'Auguste, de Drusus, de Germanicus, de Claude, de Caligula, de Néron, de celle des empereurs de la famille Flavienne, et de celle des Antonins[1].

Les temps qui suivirent cette dernière période semblent avoir été moins florissants pour ces lieux qui, toujours les premiers exposés aux déprédations des Francs, dans les nombreuses irruptions que ces peuples firent dans la Gaule, finirent sans doute par être enfin anéantis par eux, lorsqu'au quatrième siècle ils se répandirent sur tout le Rhin et s'emparèrent même de Cologne.

Julien cependant semble avoir relevé ces murailles, lorsqu'en360, après avoir chassé les Francs, il rétablit, selon le témoignage d'Ammien Marcellin[2], les sept villes de *Castra Herculis*, aujourd'hui Malbourg; de *Quadriburgium*, Qualbourg, situé près de Calcar; de *Tricesimæ*, ou du camp de la trentième légion, qui ne peut être autre que Vetera ou la colonie Trajane, et de *Novesium*, *Bonna*, *Antunnacum* et *Bingio*, Neuss, Bonn, Andernach et Bingen. Lui-même passa

[1] Voy. Houben, *Denkmäler von Vetera*, p. 33 et sv.

[2] L. XVIII, c. 2.

le fleuve à Tricesimæ, pour châtier les Attuares, peuple qui faisait partie de la coalition franque.

Depuis cette époque le nom de ce lieu disparut dans les annales de l'antiquité.

Sur les ruines de Vetera, de la colonie de Trajan, et du fort de Julien, s'éleva, sous la domination des Francs, quand enfin les légions furent obligées de quitter les rives du Rhin, la petite ville de Xanten, où le poëme des *Nibelungen*, cette épopée dont l'action nous reporte au cinquième siècle, place le palais de Sigismund et de son épouse Siegelinde, qui donnèrent naissance à Siegfried, le héros principal du poëme.

Une suite de douze cents monnaies d'or romaines, depuis Auguste jusqu'à Arcade et Honorius, furent trouvées au bas de la colline qui soutenait Vetera[1].

Ces monnaies semblent attester une époque où l'aigle enfin recula, et où, dans la précipitation de la retraite, ce trésor fut enfoui.

Les Francs qui s'établirent sur le Rhin, et dont les rois firent de ce lieu leur résidence, prirent le nom de Ripuaires, c'est-à-dire de riverains du grand fleuve, pour se distinguer des tribus franques qui habitaient les bords de l'Yssel et de l'Escaut, connues sous le nom de Saliens.

Ce fut du séjour de ces rois Francs sur les ruines de la colonie Trajane, dont le nom, par corruption, fut changé en celui de *Troja*, que s'établit la singu-

[1] Houben, ouvr. cité, p. 7.

lière opinion, que ces peuples qui avaient inondé la Gaule descendaient des Troyens; origine que tous les chroniqueurs des Pays-Bas et de France, l'abbé Trithème, et, après lui, Guagin et Paul-Émile, se sont, au moyen âge, efforcés de prouver. Plus tard, les documents de cette ville la citent sous le nom de *Troja sancta*[1], de *Troja sanctorum*, de *Troja Francorum* ou *Minor*, qui avec le temps s'est changé en celui de Sancten et Xanten, qu'elle porte seule encore aujourd'hui.

Du reste, déjà du temps de l'occupation romaine, une fable populaire que la plume de Tacite ne dédaigna pas de nous transmettre[2], avait mentionné le voyage d'Ulysse sur les bords du Rhin, tradition qui, pour l'époque où elle fut reçue, n'était pas moins extraordinaire que celle de l'origine de ces rois Francs établis dans l'ancienne colonie romaine devenue Troja, et dont on avait fini par oublier le fondateur[3].

[1] On trouve même cette dénomination sur une monnaie d'argent du onzième siècle, et sur une de cuivre de 1457. La première, battue sous Hermann, évêque de Cologne, représente l'église de Xanten avec la légende SCA. TROIA. (*Sancta Troja*); l'autre, battue sous Jean, duc de Clèves, représente, d'un côté, la figure du prince avec la légende IOHANNES. TROIANORVM. REX, et, sur le revers, les armes de la ville avec la légende MONETA NOVA TROI NNORIS (*Moneta nova Trojæ minoris*).

[2] *Ceterum et Ulixem quidam opinantur longo illo et fabuloso errore in hunc Oceanum delatum adisse Germaniæ terras, Asciburgiumque, quod in ripa Rheni situm hodieque incolitur ab illo constitutum, nominatumque, etc.*

[3] Cette fable n'a pas plus de fondement que n'en ont les autres traditions mythiques et héroïques, auxquelles donnèrent lieu dans la Gaule les plus anciennes colonies grecques, telles que les voyages qu'Hercule fit

Nul lieu, sur tout le Rhin, n'a peut-être offert un plus grand nombre d'objets d'art de l'époque romaine.

Bijoux, camées, figurines de bronze, lacrymatoires, vases cinéraires, tronçons d'armes et autres antiquités ornent le musée de cette ville, qui eût pu être d'une richesse immense, si tout ce que son sol en a livré depuis des siècles eût été conservé,

Entre Birten et Grünthal se montrent encore quelques restes de l'antique route militaire qui reliait Vetera à la colonie d'Agrippine. Cette route allait au nord joindre les divers camps et les cités de la Batavie, tandis qu'un autre embranchement reliait au Rhin les établissements de la Niers ou *Nira*, et au delà de cette rivière ceux de la Meuse. Un fragment de cette route s'est encore conservé intact près de Pont, sous le nom de *Hochstrasse*[1].

L'*Itinéraire d'Antonin* conduit, au sortir de la colonie Trajane, à Burginatium, et de là à Arenatio, à Carvone, à Mannaritium, etc., jusqu'au Lugdûnum Batavіæ, qui est le moderne Leyde.

Burginatium était un camp placé entre Kehrum et Calcar, au pied du Mouterberg; il servait de ré-

dans cette contrée, plus de 2000 ans avant Jésus-Christ; le combat de ce dieu contre Albion et Bergion, fils de Neptune; la fondation qu'on lui attribuait d'Héraclée, à l'embouchure du Rhône, et celle de *Nemausus* ou Nismes, que Parthenius de Phocée, cité par Étienne de Byzance, attribuait aussi à Nemosus, un des descendants de ce dieu.

[1] Voy. Schmidt, *Untersuchungen über die Römerstrassen in den Rhein- und Moselgegenden*. Berlin 1833.

sidence à l'aile de cavalerie du Norique, qui a aussi laissé, comme nous l'avons vu, quelques inscriptions à Vetera.

Arenatium dut être placé près de Qualbourg, dans les environs de Clèves, lieu où beaucoup d'antiquités ont été trouvées, et qui lui-même paraît avoir été le prétoire des différents camps fortifiés qui protégeaient cette partie des frontières romaines entre le Rhin et la Meuse.

On en attribue la première fondation à Jules-César; il est plus probable que ce fut sous le règne d'Auguste que furent élevées les tours qui couronnaient le Schlossberg, sur la pente des collines. Ces fortifications durent être imposantes, alors que Berg-und-Thal, que Donsbrug, que Bedbourg, trois autres lieux où Rome a laissé des souvenirs de son pouvoir, soutenaient par leurs castels les abords de la forteresse.

Nous trouvons établi à Clèves le culte de Jupiter[1] et de Mercure[2], et dans ses environs des autels furent

[1] I. O. M.
T. GRANIVS.
VICTORI
NVS.
OPTIO. V. S.
L. M.

[2] MERCVRI
O. M. C. P.
V. S. L. M.

élevés à Junon, à Minerve[1] et à Martia[2], nom sous lequel sans doute Bellone fut invoquée.

Dans la direction de Cologne, l'*Itinéraire* ne cite, une fois, entre les deux grandes colonies de Trajan et d'Agrippine, que les deux établissements de Calone et de Novesium, et une autre fois il fait mention entre ces deux villes de Calone, de Gelduba, de Novesium, de Buruncum et de Durnomagus; ce qui permettrait de présumer qu'il dut exister deux embranchements de routes, dont l'une allait en ligne directe, et dont l'autre suivait, en remontant, les sinuosités du Rhin[3]. L'*Itinéraire* compte de Vetera à Novesium trente-six milles, et de là à Cologne seize lieues gauloises, qui font aussi vingt-quatre milles. La distance totale est

[1] I. O. M. IVNONI. REGINE.
MINERVAE. T. QVARTINI
VS. SATVRNALIS. SIGNI
FER. LEG. XXX. V. V. PRO. SE
ET. SVIS. V. S. L. M.

MPDNGORDIANO ET. AVIOLACoSKAL I.

..... *Monumentum positum, domino nostro Gordiano et Aviola consulibus, Kalendas Julias.* (An 239 de Jésus-Christ.)

[2] MARTIAE.
SACRVM
LEG. EX
VISV
T. C. L. F
V. S. L. L. M.

[3] *Itin. Anton.*, p. 255 et 370.

donc de soixante milles, que Tacite mentionne aussi dans ses *Annales*[1], et qui est, en effet, exacte, puisque cinq milles romains répondent à un mille d'Allemagne.

Comme le même *Itinéraire* compte, sur la première des deux routes, dix-huit milles de Vetera à Calone[2], et dix-huit autres de Calone à Novesium, il faut nécessairement, puisque, comme nous venons de le dire, la distance totale est exacte, placer l'établissement de Calone entre la hauteur de Meurs et de Crefeld, deux lieux dans les environs desquels plusieurs inscriptions ont prouvé la présence des Romains. Calone aurait donc été probablement placé sur le sol que recouvre aujourd'hui le village de Kalenhousen, qui a en partie conservé le nom antique, quoique toute trace romaine ait disparu.

En sortant de Vetera, nous visitons sur le Rhin la petite ville de Buderich, qui, par elle-même, n'est pas d'un intérêt majeur, puisque aucun fait historique ne s'y rattache, mais qui cependant mérite notre attention parce qu'elle me semble être l'antique Budoris, dont parle le géographe Ptolémée, et dont on a en vain cherché la position dans le sud-ouest de l'Allemagne.

Les uns ont cité sous ce nom la ville de Durlach, au pied de l'Abnoba, d'autres celle d'Heidelberg, sur les bords du Necker, et d'autres encore celle de Düsseldorf, sur la rive droite du Rhin.

[1] Tacite, *Annal.*, I, 15.

[2] Cité, à cette occasion, aussi sous les noms de *Colone*, de *Callone* et de *Coloniæ*, dans les différents manuscrits qui nous restent de l'*Itinéraire*. Comp. les édit. de Wesseling et de G. Parthey et M. Pinder.

Ces opinions contraires, toutes erronées, du reste, viennent du respect trop aveugle que les différents écrivains qui les ont émises ont porté à l'autorité du philosophe d'Alexandrie, et à la différence des degrés qui sont marqués sur les diverses éditions qu'ils ont consultées. Car on sait que les unes portent pour latitude de Budoris le 49e degré, tandis que les autres, sur la rectification d'Érasme, portent le 51e.

On ne peut donc s'en rapporter exactement à leur calcul.

Abstraction faite de cette difficulté, Ptolémée place Budoris au sud du château d'Alison, qui, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, doit avoir été élevé à la jonction de l'Alme, l'antique Alise, et de la Lippe. Or, c'est aussi un peu au sud de l'embouchure de cette dernière rivière que s'étend le bourg de Buderich, dont le nom est incontestablement la continuation du nom antique de Budoris, et où la présence du Romain nous est attestée par une inscription que son sol a livrée[1]. Il est donc hors de doute, ou qu'il y eut deux endroits qui portèrent ce nom, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive

[1] I. O. M.
CL. NERO.
L. M. S.
L. ♁ M. ♁

Jovi optimo Maximo, *Claudius Nero libero mente* (*votum*) *solvit lubens merito.*

Voy. Fiedler, p. 146; Dorow, p. 100; Steiner, p. 622; Lersch, p. 9, 2e cah.

droite du Rhin, ou que le fleuve, en changeant son cours, a jeté sur sa rive gauche ce lieu qui autrefois était sur sa rive droite, ou qu'il y a erreur dans le texte de Ptolémée.

Après Budoris nous atteignons Asciburgium, ancien camp romain, placé sur la hauteur d'Asbourg, et qui est à la fois cité par la carte routière de Théodose et par Tacite, qui, non-seulement en parle comme d'un lieu dont la tradition germanique attribuait l'origine au voyage fabuleux d'Ulysse sur le Rhin, mais encore en fait mention en décrivant les événements de la guerre de Civilis. Il servait alors de garnison à une aile de cavalerie, qui fut défaite par les cohortes de ce général, pendant leur marche sur Gelduba[1].

Ptolémée parle aussi d'Ascibourg qu'il place vers la même latitude sur la rive droite du Rhin. Y a-t-il encore erreur dans le texte de ce géographe, ou le Rhin ici a-t-il aussi changé de cours? C'est ce qu'il ne nous est pas permis de préciser.

Quant au castrum de Gelduba, il était de même, d'après le témoignage de Pline, posé sur les bords du Rhin[2], où son nom s'est perpétué dans celui du village de Gelb ou Gellep, bâti près des ruines de l'antique castel.

Entre ce fort et Neuss était situé Buruncum, sur

[1] *Rapiunt in transitu Hiberna alæ, Asciburgii sita.* Tacite, *Hist.*, l. IV, c. 23.

[2] *Gelduba castellum Rheno impositum.* Pline, *Hist. nat.*, l. XIX, c. 15.

l'emplacement de Burich, lieu que l'*Itinéraire d'Antonin* place à tort entre cette ville et Dormagen. Les deux villages de Nieder et d'Ober-Cassel, dont les tours se reflètent dans le Rhin, se sont comme lui élevés sur les ruines d'antiques castels romains.

Neuss (ou *Nuys*) est le Novesium des deux cartes routières. Il est cité par Tacite et par Ammien; par l'un, en décrivant la guerre de Civilis, par l'autre, en mentionnant les campagnes de Julien qui, comme nous l'avons dit, rétablit les fortifications de cette ville. Des monnaies romaines et diverses antiquités ont été retirées de son sol; parmi ces dernières se trouve une statuette de bronze, surtout remarquable par l'inscription qu'elle porte, dédiée à Mithra, dont le culte était très-répandu sur cette partie du Rhin[1]. La sixième[2] et la seizième[3] légion y ont aussi laissé des souvenirs.

[1] La voici :

DEOINVICTO
MITHIR
SECVNDINVS
DAT.

La statuette représente un jeune homme tenant un bouclier avec un serpent. C'est sur le bouclier que l'inscription est gravée.

[2] IVL. MACRO VET. LEG. VI. VIC P. F. L. VI. VICTRIX.

[3] LEG. XVI.

(Sur une brique.)

La route romaine allait directement de cette ville à Durnomagus, laissant à gauche sur les bords du fleuve Sontium[1], qui n'est cité que par Tacite.

Durnomagus est le moderne Dormagen.

La vingt-deuxième légion[2] et l'aile de cavalerie du Norique, ainsi que la légion transrhénane[3] que nous avons signalée à Vetera, ont stationné en ce lieu, où, comme à Neuss, nous trouvons plusieurs inscriptions en l'honneur du soleil invincible Mithra[4].

[1] Aujourd'hui Zons.

[2] IIXXII PRPF.

[3] . . . TRANSRHENANA. — . . . NSRHENANA

[4] DEO. SOLI I. M. P. S. ISVRA////S
DVP///ALE. NORICORVM.

Deo Soli invicto Mithræ, pro salute Imperii, Suranus duplaris alæ Noricorum.

Les *duplares milites* étaient les soldats qui avaient double paie.

D. S. I. IMP. C. AMANDINIVS
VERVS. BVC. V. S. L. L. M.

Deo Soli invicto, Imperii conservatori, Caius Amandinius Verus, buccinator, votum solvit lætus lubens merito.

Ces deux pierres, ainsi qu'une troisième, furent trouvées, en 1821, dans les débris d'une vieille bâtisse romaine, sur une voûte que le hasard fit heurter. Le mythe de Mithra y était représenté. Les parois du lieu conservaient encore leur poli, et l'on put très-bien reconnaître les traces de la couleur rouge et verte dont elles avaient été badigeonnées. Près de ces trois pierres se trouvaient douze boules en tuf, depuis la grosseur d'une tête humaine jusqu'à celle d'une bille; douze monnaies d'argent et de cuivre aux types de Nerva, de Trajan, d'Antonin-le-Pieux et de Vespasien, et neuf lampes, dont une de bronze et huit d'argile.

Plus rapproché de Cologne s'étend le bourg de Woringen, célèbre par la victoire que le duc de Brabant, Jean-le-Victorieux, y remporta, le 5 juin 1288, sur l'archevêque Siegfried et ses alliés[1]. Wesseling, d'après Crombach, et, après lui, Huepsch et Steiner, nous ont conservé une inscription très-intéressante de cet endroit; elle prouve d'une manière certaine l'emplacement du bourg moderne sur le bourg antique de Segorigium, dont il retient en partie le nom[2]. La pierre qui nous transmet ce fait fut élevée à la reine des dieux par les habitants de cette bourgade. Un autre autel, posé pour le salut d'un empereur de la famille Antonine, y fut aussi dressé à Jupiter très-bon et très-puissant. Nous trouvons en ce lieu une aile de cavalerie du surnom d'*Indiane*[3], cavalerie

[1] J'ai décrit cette bataille dans mon *Essai historique sur Jean-le-Victorieux*, inséré dans le *Messager des sciences historiques de Belgique*, année 1849, p. 465 et sv., et 1850, p. 35 et sv.

[2]
IN. H. D. D
DEAE REGIN
VICANI SE
GORIGIENSES.

Voy. Wesseling, p. 372; Huepsch, 36, 6; Steiner, 703.

[3]
ALBANO. VITALI
EQ. ALAE. INDIANAE
TVR. BARBI. CIVI
TREVERO. ANXXXSTPX
H. EX. T. F. C.

Albanio Vitali, equiti Alæ Indianæ, turma Barbi, civi Trevero, annorum triginta, stipendiorum decem, heres ex testamento faciendum curavit.

Voy. Galenius, *De magnit. Colon.*, p. 198.

espagnole, que le roi Indo[1] conduisit au secours de César contre Pompée, et qui probablement continua de servir dans les armées romaines en retenant le nom du souverain dont elle rappelait les services.

Vis-à-vis l'embouchure de la Wipper s'élevaient deux autres castels, sur l'emplacement desquels reposent les deux village et hameau de Rhein-Cassel et de Casselberg. Nous avons du premier une inscription qu'un bénéficiaire du préfet du prétoire (sans doute du prétoire des Gaules) fit graver sur la tombe d'un de ses collègues, bénéficiaire du commandant de la seconde légion, du surnom de *Parthique*[2].

Cologne était, comme nous l'avons dit, le chef-lieu de toute la province de Germanie *inférieure* ou *seconde*.

Ce fut l'an de Rome 716, et trente-huit ans avant l'ère chrétienne, que les Ubiens, reçus comme alliés du peuple romain, commencèrent à bâtir cette ville qui devint leur métropole. Dans ces murailles naquit Agrippine, fille de Germanicus, que l'empereur Claude

[1] Voy. Oudendorp, *Hist. bell. Hisp.*, c. 10.

[2] . . . . . .
IO. VICTORI . . . . . .
CIPIS. LEG. II. PARTHIC . . . .
EVERVS. BF. PREF. PRET . . .

J'ai eu occasion de citer à Canstadt, t. I, p. 248, des inscriptions dues à des bénéficiaires de consuls. Les bénéficiaires des préfets et des légats jouissaient des mêmes prérogatives. Paulus, dans *Festus*, s'exprime ainsi à leur égard : *Beneficiarii dicebantur milites qui vacabant muneris beneficio.* J'ai dit, d'après Vegetius, l. II, c. 7, en quoi consistaient leurs prérogatives.

épousa, et dont cette cité prit le nom, lorsque Rome, pour mieux assurer son pouvoir sur le Rhin, y établit une colonie de vétérans.

Ce fut l'an de Rome 803 que cette colonie fut fondée. Elle reçut, comme Lyon, le droit italique[1], et devint la résidence du légat impérial, qui jusqu'alors avait demeuré à Vetera.

Sous l'influence des institutions romaines, cette ville acquit une grande importance. Elle joua surtout un rôle historique dans les guerres civiles qui troublèrent le Rhin, lorsque, après la mort de Vitellius, qui avait été salué empereur, les chefs gaulois et belges s'y conjurèrent contre Rome. Ce fut aussi dans ses murs que Trajan fut proclamé Auguste après la mort de Nerva, qui déjà l'avait, avec le titre de césar, associé à l'empire. Constantin s'y arrêta, et il joignit par un pont la ville à la rive droite du Rhin, où s'étendait le fort de Divitia[2], qui déjà sans doute avait été bâti à une époque antérieure, mais qu'il releva alors des ruines où l'avaient laissé les Germains. Julien reprit Cologne sur les Francs, qui, après la mort de Constantin, inondèrent de nouveau la Gaule.

[1] Paulus, *De Censibus*, l. VIII.

[2] *Deutz*. Il est cité sous le nom de *Divitia* dans Grégoire de Tours; sous celui de *Duizia* dans les *Annales des rois Francs*. Robert, abbé de Deutz, rapporte que, lorsqu'on démolit un mur pour réparer son couvent, on découvrit une pierre dont l'inscription portait que le fort avait été élevé par Constantin, sur le territoire des Francs, afin de préserver la Gaule de leurs irruptions. Consultez Ægidius, *Belgium romanum*, p. 232.

La dernière des inscriptions historiques que les monuments de cette cité nous présentent est de l'an 392, 93 ou 94, alors qu'en Orient régnait Théodose, qui s'était associé à l'empire son fils Arcade, et que l'Occident reconnaissait l'autorité d'Eugène.

Cette inscription décorait, à ce qu'il paraît, une tour, ou un monument public, que le temps avait fait écrouler, et qui fut alors relevé par l'ordre du comte Arbogaste[1].

Sa date la place au rang des dernières inscriptions que les Romains ont laissé dans le pays. Près de quatre siècles et demi s'étaient écoulés depuis la fondation de Cologne par les Ubiens, lorsqu'enfin la grande invasion des peuples Germains dans la Gaule, en 406, y fit cesser le pouvoir de Rome.

De tous les monuments qui la décoraient alors, il n'en est aucun qui se soit conservé intact, quoique, çà et là, quelques pans de murailles s'en montrent encore, et que le souvenir de plusieurs ait survécu

. . . . . .

D IMPERATORIBVS NOST . . . . . .
SIO. L L. ARCADIO. D. FL. EVGENIO
T. CONLABSAM. IVSSV. VIRI. CL . . .
STIS. COMITIS. D INSTANTIA. VC
MITIS. DOMESTICORVM. E I
SEX. INTEGRO. OPERE. FACIVN
VIT. MAGISTER PRAELIVS.

[1] ..... *Imperatoribus nostris Theodosio, Arcadio, et Eugenio, turrem conlabsam, jussu viri clarissimi Arbogastis, etc.*

par tradition dans la mémoire du peuple[1]. L'habitant montre encore la place qu'occupait la porte de Jupiter; celle où, sur le Capitole, fut posé le temple de ce dieu, et où s'élevait aussi le temple de Vénus; la porte de Mars, celle de Junon, celle de Janus, la Naumachie, l'arsenal, et à côté l'amphithéâtre; plus loin, le prétoire militaire, dont une tour existe encore, remarquable par son extrême solidité et par la marqueterie des pierres qui la revêtent; le prétoire civil, sur lequel repose l'Hôtel-de-Ville; le temple de Mars, le palais et le castel de Drusus, tous lieux dont les nouvelles constructions qui les recouvrent n'ont pu faire oublier l'antique destination. Le castel de Drusus surmontait la colline qui porte encore le nom d'Altebourg.

L'autel qui fut érigé à Auguste, et que des princes étrangers se firent même un honneur de desservir, était posé sans doute sur la place élevée qui borde le Rhin, et qui autrefois formait une île. La rue qui y conduit semble en avoir conservé le nom[2].

D'autres autels par leurs inscriptions nous attestent

[1] Dans les derniers temps une mosaïque intéressante a été découverte à Cologne. Elle forme un carré parfait, renfermant lui-même un hexagone, au centre duquel, comme l'indique une inscription grecque, dut figurer le buste de Diogène-le-Cynique. Cet hexagone est renfermé dans un cercle, et ses six angles sont ornés chacun d'un médaillon, dont quatre, encore distincts, contiennent les figures de Sócrate, de Sophocle, de Chilon et de Cléobule; les deux autres figures sont méconnaissables.

[2] *Aregasse*, rue de l'Autel.

le culte des antiques habitants pour Mercure[1], pour Diane[2], pour le dieu Soleil Sérapis[3], pour Proserpine[4], et pour les divinités secondaires, telles que

1

MERCVRIO
T. FLAVIVS
VICTORI
NVS. D. LEG
XXX. V. V.
V. S.

MERCVRIO
CESSONIO
IARI...VS
SEN...AS
V.S.L.M.

2

DEANAE
SACRVM
A TITIVS. C. F
POM. SEVER
VS. ARRTEIO
LEGVIVIC. P. F
IDEMQVE. VIVARI
VM. SAEPSIT.

Trouvé près des décombres de l'amphithéâtre. Voy. *Beiblatt zur Köln. Zeitung*, 1829, n° 17.

3

SOLI SERAPI
CVMSVACLINE
IN. H. DD.
DEXTRINAIVSTA
L. DEXTRINIIVSTI
////ILIA. AGRIPP. D. D.

4

DITI
PATRI. ET
PROSERPIN
SACRVM.

Sémélé et ses sœurs[1], la Victoire[2], la Fortune, les

DEAE SEMELAE ET
SORORIBVS EIVS
DEABVS OBSTETRICIB
SACERMATRATVS
REGINA PATERNA
MATERNATA. ET
PACTA. ARAM. PO
SVIT.
SVB. SACERDOTA
SERANIO CALVILLO
PATRE

Les sœurs de Sémélé étaient Autonoé et Agavé. Sémélé semble ici être identique avec la terre [illegible] : ce qui explique le titre de *Sacer matratus*, donné à ses prêtresses, qui, quoique vierges, avaient cependant la dignité, et jouissaient de la considération des matrones.

2

DEAE
VICTORIAE
SACRVM.

Cet autel, enrichi de bas-reliefs sur les quatres faces, fut trouvé à Cologne, en 1606, selon le témoignage de Brœlmann (n° 14) et de Gruter (c. 11, 11). Transporté de cette ville à Blankenheim et de là à Bonn, il devint la propriété d'un chanoine, du nom de Pick, qui en fit présent à sa ville natale, à condition qu'on en décorerait une place publique. Il orne aujourd'hui la place de Saint-Remi, où il fut posé le 5 décembre 1809. Voy. *Description d'un autel de la Victoire, monument antique, érigé sur la place de Saint-Remi à Bonn.* Avec estampe. Bonn 1810.

Matrones[1], l'Honneur[2], invoqué aussi comme un dieu.

A ce culte de la nature et des passions personnifiées s'unit, dans les derniers temps, le spiritualisme chrétien qui, çà et là, sur une tombe, a aussi inscrit sa formule de paix, à la place de l'invocation aux Mânes, qui se remarque sur toutes les tombes païennes[3].

[1] Parmi les diverses inscriptions adressées aux matrones, il en est une qui mérite notre attention, parce qu'elle peut servir à soulever une question de géographie antique. La voici :

MATRONIS
AVFANIB. C
IVL. MANSVE
TVS. M. L. I. M.
P. F. V. S. L. M. FV
FADALVTVM
FLVMEN. SECVS
MONT CAVCASI.

Matronis Aufanibus Caius Julius Mansuetus, miles legionis primæ, Minerviæ, piæ, fidelis, votum solvit lubens merito, fecit voto facto ad Alutum flumen secus montem Caucasi.

On ignore encore quelle est la rivière du Caucase désignée par cette inscription.

[2]
HONORI
E VAI ORI
SATVRN
NIVS. LV
BVLVS.

Les Romains élevèrent un temple à l'Honneur dans la ville de Rome. Cicéron, *De leg.*, II, 3; P. Victor, *Reg. urb.*, I. Marius lui en éleva un à Arezzo. Orelli, inscript. 543.

[3] Voy. Lersch, *Centralmuseum rheinländischer Inschriften.* 1er cah., p. 65 et sv.

Les troupes dont ces tombes nous attestent la présence à Cologne, sont la sixième, la vingt et unième, la vingt-deuxième et la trentième légion, ainsi qu'une aile de cavalerie, dont le surnom de *Vengeresse de la foi*[1], qu'elle prend dans ses inscriptions, est surtout remarquable.

Je ne sache pas que l'histoire en ait jamais fait mention, ni que dans aucun autre lieu elle ait jamais laissé des souvenirs.

Quatre routes principales aboutissaient à la colonie. Indépendamment de celle que nous venons de suivre depuis Vetera, il en existait une autre qui reliait ces deux villes, et qui, par Juliers, où fut stationnée une partie de la vingt et unième légion, allait joindre le val de la Meuse. Un troisième embranchement se dirigeait sur Trèves et atteignait le bourg de Tolbiac[2], célèbre par la victoire que Clovis, le conquérant des Gaules, y remporta sur les Allemanes, en 496.

La quatrième, ou celle de Mayence, était la continuation de celle de Vetera.

C'est cette dernière que nous suivons jusqu'à Bonn, visitant sur notre route deux inscriptions intéressantes de Wesseling et d'Hersel. La première couvrait la tombe qu'Ælia Timoclia fit élever à son époux Eva-

[1] APOLLONIAE. VICTORINAE. BESSVLA//////
VALGASMAIERI. DEC. ALAE. FIDEVINDICIS
CONIVGI. CARISSIMAE. MEMORIAM. QVEM
ROGAVIT. FECIT.

[2] *Zulpich*. On y a trouvé plusieurs inscriptions et monnaies romaines.

rète le philosophe[1], ami de Salvius Julien, célèbre jurisconsulte, qui, sous l'empire d'Adrien, rédigea l'*Édit perpétuel*[2]; la seconde fut placée sur la tombe d'un des présidents de la province de Germanie inférieure, par quatre centurions de la première légion Minervienne[3].

Bonn est cité dans l'antiquité par Ptolémée, Stra-

[1]
Q AELIO
EGRILIO
EVARETO
PHILOSOPHO
AMICO. SALVI
IVLIANI AEL[I]A
TIMOCLIA X[O]R
CVM. FILIS.

[2] Lisez sa vie dans Rutile, *Vitæ ICtorum*, c. 66, et dans Bertrandus, Βιοὶ νομικῶν, I, c. 1er.

[3]
. . . . . .
. . . . F . . . . . S . .
. . O . . . . . A . . . .
MANIAE. INFER.
TEM. HISPANIAE. CITER
T. FL. DVBITATVS. STRATEIVS
M. ALPINIVS. FIRMANV/////
P. AELIVS MARINVS
P. IVLIVS MEMORII///\///
ƆƆ LEG I MINER
PRAESIDI SANCTISSIMO.

..... *Centuriones legionis primæ, Minerviæ, Præsidi sanctissimo.*

bon, les deux *Itinéraires*, Pline, Tacite et Ammien.

Le dernier historien fait aussi mention, outre cette ville et la cité d'Agrippine, de l'établissement de Calidon, qui probablement recouvrait le sol près duquel s'étend Keldenich, et sous lequel aussi sont enfouis d'anciens fondements de bâtisses, sans que toutefois ni monnaies ni inscriptions en aient jusqu'ici été retirées.

Le fort de Bonn, qui indubitablement fut un des cinquante castels bâtis par Drusus au bord du Rhin, s'élevait sur la partie centrale que la ville moderne recouvre aujourd'hui. Il dominait du côté de Coblence et de Cologne les deux embranchements de la chaussée antique, au bord de laquelle se groupaient les monuments funéraires des officiers et soldats de sa garnison.

D'après les inscriptions qui se lisent sur ceux de ces monuments qui ont été retirés du sol, ce furent la première, la quinzième et la vingt-deuxième légion, ainsi que la cinquième cohorte des Asturiens, qui furent successivement postées dans ces murailles.

Dans l'intérieur de la ville, sur le Beldenberg, sur la place Saint-Remi, sur le Vichelshof, furent déjà souvent retrouvés les fondements d'anciennes bâtisses romaines et divers objets d'antiquités. Une grande partie de la rue du Prince est assise sur les encombrements d'une voûte colossale, et derrière les maisons du Marché et de la rue de l'Étoile sont encore enfouis les restes des antiques murailles. Le castel semble avoir été partagé en deux parties dis-

tinctes, à l'exemple de plusieurs camps de la Vindélicie; et c'est sur les ruines de ces doubles enceintes que se sont, au moyen âge, établis les deux quartiers séparés de Bonn et de Bern, dont le dernier paraît lui-même avoir dans l'antiquité porté le nom de Verona. Nous avons encore une des ordonnances de Valentinien, de Valens et de Gratien, signée de Veronæ, le VIII des Ides de décembre 366[1], époque où, d'après le témoignage de l'historien, Valentinien était dans les Gaules. Peut-être est-ce sous cet empereur, qui entreprit tant de travaux sur le Rhin, et qui le fortifia depuis sa source jusqu'à son embouchure, que sur les murailles renversées par les Allemanes furent relevées celles de ces deux camps réunis. Les deux communes qui prirent naissance dans ces enceintes continuèrent d'être séparées de nom depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, époque où celui de Bern ou Verona disparut tout à fait pour laisser subsister seul le nom le plus antique[2].

Un passage de Florus cite Bonn comme ayant été joint par des ponts à un autre lieu du nom de Gesonia[3].

Ce passage de l'historien guerrier a donné lieu à beaucoup de commentaires.

On a cherché de plusieurs façons à rectifier le texte

[1] *Codex Theod.*, I, 9, *De veteran.*

[2] Lersch, dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, 1er cah., article *Verona*, a donné la récapitulation des différents diplômes et des différentes monnaies de ces temps qui attestent cette séparation des deux communes. J'y renvoie le lecteur.

[3] Florus, l. IV, 12, § 26.

qui paraît, en effet, avoir été tronqué. Les uns ont substitué Mogontiacum à Gesonia; les autres ont laissé subsister le mot de Gesonia, regardant le hameau de Geusen ou Gesselar, à une faible distance de la rive droite du Rhin, comme étant le lieu antique de l'historien. D'autres ont substitué Verona à *Gesonia*, et l'ont joint à Bonn par des ponts, dont quelques-unes des voûtes qui se trouvent enfouies sous le sol de la ville moderne, et dont j'ai plus haut signalé l'existence, seraient les ruines. Cette opinion, qui est l'une des plus récentes, est cependant l'une des moins soutenables. D'autres enfin ont rectifié le texte, en substituant aux deux mots de *Bonna* et de *Gesonia* les deux noms de *Bononia* et de *Gesoriacum*, et plaçant, par conséquent, les deux endroits, dont, selon le passage de Florus, le général romain protégea les abords par des flottes, non sur le Rhin, mais sur les côtes de l'Océan, où s'étend aujourd'hui le port de Boulogne.

Sans me rallier à cette dernière opinion, qui ne peut, en effet, jamais atteindre l'importance d'une vérité historique, elle me semble digne d'être approfondie.

La présence de flottes stationnées en avant des deux villes, pour en couvrir les avances[1], annonce une place de guerre considérable et un port étendu; ce que ne fut jamais Bonn, dont rien dans l'histoire ne nous atteste une telle importance, et qui ne joua jamais, en effet, qu'un rôle secondaire. Nous n'avons nulle notice que des flottes aient, sous le

[1] *Classibus firmavit.* Florus, IV, 12, § 26.

gouvernement de Drusus, parcouru le Rhin. Ce ne fut que sous Germanicus que des vaisseaux furent construits sur les chantiers de ses principales villes riveraines, non toutefois pour stationner sur le fleuve, mais pour ensuite descendre jusqu'à l'Océan et porter les légions dans le nord de la Germanie[1].

Boulogne, au contraire, fut, dès l'arrivée des Romains dans la Gaule, une de leurs principales stations maritimes sur l'Océan. Ce fut probablement de ce port que César passa en Angleterre[2]. Claude, suivant Suétone, dirigea de Gesoriacum son expédition contre cette île[3]. Gesoriacum fut plus tard appelé du nom de Bononia[4], nom qui semble attester la réunion des deux lieux. Peut-être du temps de Florus étaient-ils séparés par la Lianne.

Malheureusement toutes ces questions n'éclaircissent point le louche qui continue de régner dans le passage de l'historien.

Le Rhin devant Bonn ne présente aucun vestige d'antiques constructions romaines, soit qu'en effet il n'en ait jamais existé, soit que le temps ou la main des générations postérieures ait renversé jusqu'à la dernière pierre que le grand peuple y avait cimentée.

[1] Tacite, *Annal.*, II, 6.

[2] *Ipse cum omnibus copiis in Morinos proficiscitur, quod inde erat brevissimus in Brittanniam transjectus.* César, *De bell. gall.*, IV. 21. Pline, l. IV, c. 17 et Mela, l. II, c. 2, appellent Boulogne *Portus Morinorum.*

[3] Suétone, *in Claud.*, 17.

[4] *Bononia, quam Galli prius Gesoriacum vocabant.* Anonym. Valesii script. *De Constantino.* — *Gesogiaco quod nunc Bononia. Table de Théod.*

La route romaine, en quittant Bonn, suivait, comme la route moderne, la direction de Godesberg pour atteindre Remagen. Le sommet du Godesberg est encore surmonté des ruines d'un châtel du moyen âge, construit sur les ruines d'un castel romain[1]. Les eaux thermales qui se trouvent au pied de la montagne paraissent avoir été connues de bonne heure. Une inscription, dédiée à Esculape et à Hygie, et gravée sur une pierre comme un monument de reconnaissance, à l'érection duquel prit part un légat de la première légion, à laquelle Bonn servait de quartier dans la septième décade du premier siècle[2], prouve du moins suffisamment que déjà les Romains les avaient mises à profit[3].

[1] Il fut construit, en 1210, par Théodoric, archevêque de Cologne, ainsi que le prouve un document. Pendant les guerres auxquelles donnèrent lieu la conversion au protestantisme de l'archevêque Gebhard et son mariage avec la belle comtesse de Mansfeld, ce prélat plaça dans ces murs une garnison hollandaise. Gebhard ayant plus tard été démis de son siége, son successeur Ernest, de la maison de Bavière, fit sauter le château en 1593.

[2] *Bonnam, hiberna primæ legionis.* Tacit., *Hist.*, l. IV.

[3]
FORTVNI
SALVTARIBV
AESCVLAPIO HYG
Q VENIDIVS RVF
MARIV// MAXII
L. CALVINIANV
LEG. LEG. I. M. I.
LEG. AVG. PR/////
PROVINC. G III
////

Fortunis salutaribus, Æsculapio, Hygiæ, Quintus Venidius Rufus, Marius, Maximus, Lucius Calvinianus, legatus legionis primæ, Minerviæ, piæ, legatus Augusti, prætor provinciæ Germaniæ inferioris, dedicaverunt.

Une antique tradition parle d'un temple de Mercure qui s'élevait sur la pointe de la montagne, et qui, lorsque le christianisme fut introduit, fut remplacé par une chapelle dédiée à saint Michel, qui elle-même est tombée en ruines. On attribue à Julien la fondation du castel romain, quoique, selon toute probabilité, ce fut bien antérieurement à ce prince que ses créneaux s'élevèrent. Peut-être seulement les releva-t-il lorsqu'il reprit sur les Francs, Remagen et Cologne, qui pendant dix mois étaient restés au pouvoir de ces peuples[1].

Remagen, selon le témoignage d'Ammien Marcellin, était alors avec Cologne la seule ville romaine qui n'eut pas été anéantie[2]. La terminaison celtique de son nom[3] prouve en faveur de sa haute antiquité, comme le titre d'*oppidum* que lui donne l'historien, prouve son importance comme place forte. En 1769, on trouva près de ce lieu deux pierres milliaires, dont l'une fut posée vers l'an 140, sous Antonin-le-Pieux[4], et

[1] *Juliani epistola ad Senatum*, p. 512.

[2] Amm. Marcel., l. XVI, c. 3, p. 85 de l'édit. de Deux-Ponts.

[3] *Rigomagum oppidum.* Amm. Marcel., l. XVI, c. 3, p. 85.

[4]
. . . . . .
HADI . . . . . .
INPAI . . . . . .
PRON . . . . . .
NONN . . . . . .
P MTR. . . . . .
III P. P. A . . . . . .
M. P. . . .

(*Imperatore Cæsare, divi*) *Had*(*riani filio, divi Tra*)*jani, Par*(*thici nepote, divi Nervæ*) *pron*(*epote, Tito Ælio Hadriano A*(*ntonin*(*o, Augusto, pio,*) *Pontifice maximo, tribunicia* (*potestate iterum, consuli*) *tertium, patre patriæ, a* (*colonia Agrippina*) *Millia passuum* (*triginta*).

l'autre vers l'an 163, sous les règnes de Marc Aurèle et de Lucius Verus[1].

Elles servent à indiquer les dates des différentes époques où furent mesurées les distances itinéraires dans les provinces rhénanes.

Un fragment d'inscription d'une troisième pierre milliaire fut aussi trouvé près d'Andernach, sans qu'il nous soit permis de juger si elle répond pour la date aux deux que nous venons d'indiquer.

Avant d'atteindre cette dernière ville, nous touchons Breisig (*Brisiacum*), lieu celtique, où furent aussi trouvées plusieurs monnaies romaines, et Brohl, dont les carrières de tuf furent exploitées par le grand peuple.

Plusieurs inscriptions nous prouvent que ce furent les soldats des légions, et surtout ceux de la dixième, qui furent chargés de l'extraction de ces pierres, qui sans doute servirent alors à la bâtisse des diverses

[1] IMP. CAES
M. AVREL. ANTO
NINO. AVG. PONT
MAX. TR. POT. XVI
COS. III ET
IMP. CAES
L. AVREL. VERO. AVG.
TR. POT. COS II.
A COL. AGRIPP
M. P. XXX.

Cette pierre se trouve présentement à Mannheim. Les *Actt. Acad. Palat.*, t. IV, p. 40, Steiner, p. 761, et Græff, p. 8, citent faussement Neumagen comme le lieu d'où elle provient.

forteresses du Rhin et de la Moselle[1]. Elles nous attestent et la vie active du soldat romain et les rudes travaux auxquels il était employé.

Andernach, que nous trouvons cité dans Ammien,

HERCVLI IN
VICTO. SAC
RVM. C. TER
ENTIVS BASS
VS ⋗ LEG VIVI
CTRICIS ET VE
XILATIOLE EI

Legio sexta victrix et vexillatio legionis ejusdem.

HERCVLI
SAXANO
VEXILIATIO
COHORTIS
I. C. R
V. S. L. M.

Cohors prima civium romanorum.

HERCVLI SAY
SANO
QMNLIVS
PRISCVS ⋗ I E
C X CEMINA
II COMIL'TONES
V. S. V///

Legio decima gemina.

HERCVLI SAXA
NO L LICINIVS
FESTV//// D LEG XX//
RAP ET MILITES
LEG EIVSDEM
V. L. S.

Legio unavicesima, rapax.

Au sujet d'Hercule Saxanus, ou dieu des carrières, voy. Fiedler, p. 224, et Hagenbuch, *Antiquitatum Clivensium sive inscriptionum Bergendalensium investigatio I, de Hercule Saxsano.* Susati 1731. On a voulu voir dans cette divinité une identification avec celle mentionnée sous le nom de *Saxonote*, dans une des formules d'abjuration, rédigée, en 743, au concile de Leptines : *End ec forsacho allum diabolis wercum, end wordum, Thunaer ende Woden, end Saxonote ende allem them unholdum, the hira genotas sint.* « Et je renonce à toutes les actions du démon, et à ses paroles, à Thor et à Wodan et à Saxonot, « et à tous leurs serviteurs, etc. » On a cru que le culte d'Hercule, étant

et dont le nom paraît aussi dans les deux *Itinéraires*[1], est un des lieux les plus intéressants de tous ceux qui bordent la rive gauche du Rhin. Sa situation est extrêmement pittoresque. Posée au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes basaltiques, cette ville offre au bord du fleuve un aspect antique et sombre. Aux débris de ses vieux monuments se rattachent à la fois et les souvenirs de Rome et ceux du moyen âge.

Elle fut d'abord fortifiée par Drusus, et elle eut ensuite à souffrir pendant les guerres de Civilis. Le môle colossal que les Romains avaient élevé pour amarrer les bâtiments de guerre dont cette ville paraît avoir été une des stations du temps de Germanicus, n'avait point encore tout à fait disparu sous la domination des rois d'Austrasie. Les ruines du palais de ces princes se découvrent encore, et c'est sur les fondements romains que repose la grosse tour du Rhin, dont l'aspect pittoresque fait un des principaux charmes du joli paysage qu'elle embellit. Une ins-

en honneur chez les Germains, et que le trouvant établi sur le Rhin, lorsqu'ils se ruèrent dans la Gaule, les Francs avaient conservé au dieu le surnom sous lequel il était invoqué dans quelques localités par les colons gaulois, au milieu desquels ils se mêlèrent. Mais cette supposition me semble hasardée. Le *Saxonot* flamand, uni au dieu Thor et à Odin, me paraît plutôt avoir été une divinité saxonne, dont les *Flamings*, ou émigrés de cette nation, qui vinrent au quatrième siècle s'emparer des dunes de Dunkerque, et donner au pays le nom de Flandre, et au rivage le nom de *Littus saxonicum*, avaient apporté le culte avec eux.

[1] Ammien Marcellin le nomme *Antunnacum*; l'*Itinéraire d'Antonin Antunnaco*; la *Table de Théodose Autumnacum*.

cription du plus grand intérêt historique, laquelle fut trouvée non loin d'Andernach, cite la flotte de Germanie.

Elle fut sans doute élevée aux Matrones tutélaires du lieu dont le soldat qui leur voua son culte était originaire, pendant le temps que les préparatifs, dont l'histoire nous entretient, avaient lieu sur le fleuve pour l'expédition maritime du Nord.

De toutes les inscriptions connues, c'est la seconde qui fasse mention de la flotte dont les opérations furent dirigées contre la Germanie [1]. Sous les murs de l'Hôtel-de-Ville d'Andernach se remarquent encore de vastes souterrains, restes des bains romains qui ornaient la cité.

Une vieille porte, toute criblée de trous de mitraille, et noircie par le temps, est nommée par l'habitant *la porte romaine*, quoique la forme de l'arcade indique une origine moins antique. Les mon-

[1] La première, sur laquelle est cité un trierarque ou capitaine d'une trirème de la flotte de Germanie, fut trouvée à Arles. Voy. Muratori, II, p. DCCCXI, 1.

Voici celle du Rhin :

MATRIBVS
SVIS
SIMILIOMII//
ES EX CASSE G
RMANICA PED
PLER CRESIMI
V. S. L. L. M.

Matribus suis, Similio, miles ex classe Germanica, etc.

naies trouvées sur ce sol sont de toutes les périodes du grand peuple. Détruite par les Francs, au quatrième siècle, la ville fut, comme nous l'avons dit, rebâtie par l'empereur Julien, et devint, vers les derniers temps de l'Empire, le quartier général d'un préfet militaire [1]. Au cinquième siècle, ce n'était plus qu'un castel, ainsi que nous l'atteste un passage de Fortunat [2].

Une autre préfecture militaire était Coblence, lieu qui prit son nom de sa position au confluent du Rhin et de la Moselle [3].

Nous avons déjà souvent eu occasion de faire remarquer quel soin particulier les Romains mirent surtout à fortifier l'entrée des vallées principales. Celle de la Moselle, pour eux si importante, et au sein de laquelle s'étendait la riche et grande cité de Trèves, ville déjà puissante avant leur prise de possession du pays, et qui devint, sous Constantin, la métropole des Gaules, dut de bonne heure fixer leur attention.

Il est donc probable que déjà Drusus bâtit le premier castel qui défendit l'embouchure de cette rivière, lorsqu'il fortifia le cours du grand fleuve.

Il est probable encore que ce fut sous la protection de ce castel que se groupa dans la vallée le primitif établissement communal, sur lequel, du reste, nous

[1] *Notit. dignit. imp. occid.*, édit. citée. p. 2001.

[2] *Antonacense castellum.* Venant. Fortunatus, *De navigio suo*, l. x.

[3] *Apud Confluentes, locum ita cognominatum, ubi amnis Mosella confunditur Rheno.* Amm. Marc., l. xvi, 3.

n'avons aucune notice, et dont nulle inscription ne nous rappelle le régime municipal ni le culte. Les murailles romaines renversées servirent à l'élévation des murs d'enceinte de la ville nouvelle que bâtirent sur le même sol les premiers rois Francs qui s'établirent sur le Rhin. Quelques pans de ces murs, respectés par les siècles, montrent dans leurs matériaux des blocs que tailla le ciseau romain; l'on conserve encore dans la salle des conférences du Gymnase une de ces pierres qui recouvrit un mausolée, et qui, après avoir pendant plusieurs centaines d'années fait partie du mur d'enceinte qui borde la Moselle, en a enfin été extraite, il y a une trentaine d'années, pour la préserver d'une ruine totale. Déjà l'inscription en est aux trois quarts effacée[1].

La quatorzième[2] et la vingt-deuxième[3] légion sont les seules troupes romaines qui aient laissé des souvenirs de leur présence en ce lieu; dans les derniers temps de l'Empire y était placée une cohorte de soldats défenseurs, sous les ordres d'un préfet[4].

[1] M////////// VS////// SIBI VIVVS//////////
////////////////////// MONVMENTVM/////
//////////////////////////NHMAVIXI///////

Voy., pour cette pierre, Klein, *Herbstprogramm von Koblenz.* 1825. p. 3 - 12; 1826, p. 19—28, et August. Wilhelm, *Die römische Station Confluentes*, dans les *Deutschen Alterthümer*, de Kruse, III, 3, p. 1—15.

[2] L XIIII GM. — L XIII(I) GMPF. (August. Wilhelm, ouvr. cité, p. 13.)

[3] LEG. XXII C////. (Klein, *Gymnasialprogramm*, de 1837 et 1838, p. 29 et 33.)

[4] *Notit. dignit. imp. occid.*, édit. cit., p. 2001.

Les montagnes qui depuis Andernach bordent le Rhin, encaissent le fleuve dans la masse colossale de leurs rocs; c'est sur leur pente que déjà dans l'antiquité, au moyen de la pioche et du ciseau, avait été taillée la route romaine qui, au-dessus du précipice, circulait en en suivant les détours.

Cette route atteignait Boppart, lieu désigné sur une colonne milliaire, trouvée près de Tongres, en 1817[1], sous le nom de *Bondobrica*, et où les mêmes légions qui ont buriné leurs chiffres sur les inscriptions de Coblence, étaient aussi en partie stationnées[2].

Au dernier temps de l'occupation romaine y étaient placés, sous les ordres d'un préfet, les soldats chargés du service des balistes, troupe qui, dans les armées de l'Empire, répondait assez exactement à notre artillerie. On sait que les balistes étaient des armes de jet, propres à lancer à une distance prodigieuse des pierres, des carreaux ferrés, pesant jus-

[1] Voy. Hennequin, *De origine et natura principatus urbis Trajecti ad Mosam medio ævo.*

[2] LEGoIIXXC.

. . . . . .

PRINCEPS. $\overline{\text{II}}$ LEG. $\overline{\text{XIIII}}$
GEM. AN. $\overline{\text{LXIIII}}$ STIP
$\overline{\text{XLVI}}$. MILIT. $\overline{\text{XVI}}$. CVRA
TORIA. VETERAN. $\overline{\text{IIII}}$
EVOCATIVA $\overline{\text{III}}$.

.... *Princeps secundus legionis decimæ quartæ geminæ, annorum sexaginta quatuor, stipendiorum quadraginta sex, militiarum sedecim, curatoriæ veteranorum quarta, evocativa tertia.*

qu'à soixante livres, des flèches, et quelquefois même, lorsqu'elles étaient emploÿées dans le siége, des torches enflammées, qui devaient porter l'incendie dans les villes[1].

« Les balistes et les onagres, dit Vitruve, manœu-« vrés avec activité par des gens habiles, sont au-« dessus de tout. Il n'y a contre leurs coups au-« cun moyen de défense. Semblables à la foudre, « ils brisent et mettent en poussière tout ce qu'ils « frappent. »

Chaque légion possédait un certain nombre de ces machines de guerre, montées sur des roues, qu'elle traînait avec elle dans toutes ses marches. Par le *Livre de la Notice*, nous voyons que les soldats qui les servaient formaient un bataillon à part, placé dans des garnisons particulières, où sans doute existait, comme aujourd'hui pour notre artillerie, une école qui les formait, et où ils s'exerçaient au tir des divers projectiles.

Entre Boppart et Bingen, dernière ville où, à la même époque, était placé un préfet commandant les soldats qui portaient le nom du lieu même, l'ins-

[1] Une baliste n'était qu'une grosse arbalète. Un chassis de charpente lui donnait la solidité qui était nécessaire. Son ressort consistait en deux écheveaux de cordes de boyaux ou de crins, que deux bras, engagés daus le centre, et tirés à l'aide d'un cable et d'un treuil, forçaient à se tordre. C'était par cette t rsion progressive que l'on accumulait une force d'impulsion qui se dégageait tout entière à l'instant où le cable qui unissait les deux bras, étant parvenu à l'endroit de la détente, se redressait subitement en chassant le projectile devant lui.

(*Encyclop. nouvelle.*)

cription de la colonne de Tongres cite la mansion de Vosolvia ou d'Ober-Wesel[1].

A ce lieu que l'antiquité précise, il faut ajouter Salzig[2] et le castel de Saint-Goar, ainsi que celui qui, à l'opposé des ruines de Stahleck, dominait la petite ville de Bacharach, que le géographe de Ravenne semble avoir voulu désigner, en citant dans ces environs un lieu du nom de Boderecas. Tous ces lieux ont offert quelques antiquités.

Le fort de Bingen que Drusus éleva au confluent du Rhin et de la Nava, couronna indubitablement la hauteur où, sur ses ruines, fut, au moyen âge, bâti un couvent. La bourgade qui s'étendait à ses pieds, fut plus tard augmentée par Julien, circonstance dont le poëte Ausonne fait allusion dans ses vers, lorsque, chantant le voyage qu'il fit, en 368, de Mayence à Trèves, il décrit le cours rapide de la

[1] La *Table de Théodose* en fait mention sous le nom de *Vosavia*.

[2] On a voulu faire de Salzig le *Salissone* de l'*Itinéraire d'Antonin*, cité comme station intermédiaire entre Baudobriga et Bingium, sur la route de Trèves à Argentoratum. Les distances indiquées par l'*Itinéraire* s'accordent cependant tellement peu avec celles de ce lieu et des villes précisées qu'il faut nécessairement chercher un autre embranchement de route de Trèves à Bingen. Or, les traces de cette route se retrouvent encore depuis Trèves jusqu'à la Brims, dans les environs de Wadern, où le village de Bubrig paraît avoir conservé la racine du nom antique de *Bodobriga* ou *Baudobriga*, et de là jusqu'à Sien et Kefersheim, où le village de Sulzbach paraît avoir conservé celle du nom de *Salisso*. Les distances s'accordent parfaitement avec celles de l'*Itinéraire*. La route allait joindre la Nahe, dont quelques ruines du pont antique, par suite du changement que le cours de la rivière a subi, sont enfouies sous le gazon des prairies, et suivait l'angle de cette rivière jusqu'à Bingen.

Nava qu'il traversa, contemplant les nouvelles murailles qui avaient été ajoutées au vieux bourg[1].

Tacite parle aussi de Bingen[2], quand, à une époque

[1] *Transieram celerem nebuloso lumine Navam*
Addita miratus veteri nova mœnia vico :
Aequavit Latias ubi quondam Gallia Cannas ;
Infletæque jacent inopes super arva catervæ.
Unde iter ingrediens nemorosa per avia solum,
Et nullo humani spectans vestigia cultus,
Prætereo arentem sitientibus undique terris
Dumnissum, riguasque perenni fonte Tabernas,
Arvaque Sauromatum nuper metata colonis.
Et tandem primis Belgarum conspicor oris
Nivomagum, divi castra inclyta Constantini.
Purior hic campis aer ; etc.

(Auson., *Mosella*, I, 2.)

Le champ de bataille dont parle le poëte est celui où Tutor fut vaincu avec les Tréviriens et les autres peuples alliés dans sa retraite sur Bingen. Tabernæ était sans aucun doute placé au bord de la Heidenpfütze, là où la route romaine forme une bifurcation dont l'embranchement principal continue sa direction vers Neumagen, et dont l'autre va par Haag, Breit, le pont de Büdelich et Fell aboutir à Trèves. La Heidenpfütze est elle-même cette fontaine d'eau pure dont parle Ausone, et qui fournissait l'eau à Tabernæ. Tout autour, l'on trouve des briques, et l'on y a même déterré les restes d'une colonne milliaire. Voy. Steininger, *Geschichte der Trevirer unter der Herrschaft der Römer*, p. 162 et 163.

Quant aux colons sarmates, dont parle Ausone, et qui étaient répandus sur le Hundsrück, il est probable que, pour réparer la dépopulation du pays, occasionnée par les irruptions subséquentes des Allemanes, Gratien y avait transplanté les Sarmates qui, pendant la guerre que son père avait porté aux Quades et à leurs alliés, étaient tombés au pouvoir des Romains. Il s'agit, dans ces vers, des environs de la tour tronquée (*des stumpfen Thurmes*), de Hag, de Morbach et de Bischofskron.

[2] Tacite, *Hist.*, IV, 70.

antérieure, déroulant le tableau des guerres de Civilis, il nous représente Tutor, à la tête de ses Tréviriens, se retirant par le pont de la Nava, devant les légions restées fidèles.

Un autel, dédié à Jupiter, et élevé sous le consulat d'Alexandre Sévère et de Dion Cassius, en 229[1], et un autre, sur les deux faces duquel sont sculptées les figures du dieu Mars et de la Victoire, et qui sans doute avait été dédié à ces deux divinités[2], furent retirés du sol où le lieu antique se déployait sous la protection du castel, un peu plus éloigné du Rhin sur la Nahe, que ne l'est la petite ville moderne. Les monnaies trouvées dans les environs de Bingen sont de toutes les époques de la domination romaine. Placé sur la grande voie militaire du Rhin, ce lieu reliait les communications de Trèves et de Mayence.

La route antique, jusqu'à la forteresse rhénane, ne longeait pas le Rhin, comme la chaussée moderne, mais, traversant en ligne directe le Hasselberg, sur

[1] IN. H. D. D.
I. O. M. PATRONVS
PATRINVS. ARA
M. DE. SVO. IN.
SVO. POSVIT.
L. L. MERTO
D. N. SEVERO.
ALEXANDRO. III
ET. DIONE. COS.

[2] Lehne, inscript. 88.

la gauche de Nieder-Ingelheim, où ses traces n'ont point encore tout à fait disparu, elle partait du castel, au bas duquel s'étendait le *Bingium* romain, tandis que sur la place qu'occupe la ville moderne, et sur le versant de la montagne que recouvrent ses demeures, se groupaient les tombeaux de ses habitants[1]. C'est en suivant cette direction que nous atteignons Mayence.

De toutes les forteresses du Rhin, Mayence fut la plus renommée. Son nom celtique désigne sa position élevée au-dessus du Mein, qui, en effet, débouche dans le Rhin du côté opposé de la rive où la ville s'élève en amphithéâtre et dont elle domine le cours.

La position avantageuse du lieu semble de bonne heure avoir porté les premiers habitants du Rhin à s'y établir. Soit que la bourgade qu'ils y fondèrent eût été renversé par les Germains, lorsque ces derniers s'emparèrent des bords du fleuve, soit que les chaumières réunies des deux peuples fussent encore groupées quand, à leur tour, les Romains y parvinrent, il est certain que son nom s'était conservé parmi la population que ces derniers y trouvèrent, et qu'ils le transmirent au castel qui s'éleva sur son emplacement.

Ce castel, construit par Drusus, recouvrait la partie la plus élevée de la ville moderne, sur le Linsenberg. Comme tous les camps romains, sa forme était

[1] On en a retiré une foule d'antiquités, de vases cinéraires, de lacrymatoires, etc.

un carré parfait, aux murailles crénelées et flanquées de tours fortes, dans lequel quatre portes donnaient entrée. Par celle de gauche principale conduisait la route du Haut-Rhin, et par celle de droite, la chaussée que nous venons de suivre depuis Bingen. Par la porte Prétorienne l'on descendait au Rhin, où un pont, jeté sur le fleuve, joignait le castel de Mayence avec celui de Drusus, bâti sur la rive droite chez les Mattiaques; par la porte Décumane, qui lui était opposée, on se dirigeait vers Alzey.

Au temps d'Adrien, deux moindres forts furent élevés sur les flancs du camp principal; l'un, dans la direction nord, en avant de Gonzenheim, l'autre, dans celle du sud, au delà de Weissenau. Ils flanquaient les abords de la forteresse du côté gauche du fleuve, comme nous avons vu que, sur la rive droite, deux fortins aussi défendaient, au nord et au sud, les approches de la cité des Mattiaques.

Au sein du castel s'élevaient le Prétoire, la Questure, les Archives[1], et d'autres monuments publics, ainsi

[1] Construites, ainsi que nous l'atteste une inscription, en l'an 217, sous le consulat de C. Bruttius Præsens et de Titus Messius Extricatus. La voici :

DEAE. PALLADI. C.
AVR. FESTINVS. >
STRAT. CI. MOC. E. T
/// GNATIANI. LEG
TABVLARIAM. PENSI
LEM. A. SOLO. FECIT
ADIVTORE. CoSIO
MARTINO. PRAE///
NE. T. EXTRICATO. C.

qu'un temple de Diane, un autre de Pallas, et les autels de la Fortune de retour[1], de Minerve, de la Fortune et du génie du lieu[2].

Devant la porte Décumane était le réservoir de Drusus, auquel aboutissait l'aqueduc dont les traces

1

PRO. SALVTE. IMP. M. AV
REL. *Commodi.* ANTONN
PI I. FELICIS.
FORTVNAE. REDVCI
LEG. XXII PR. P. F. C. GENTL
IVS. VICTOR. VET. LEG
XXII. PR. P. F. M. H. M. NEGOT
IATOR. GLADIARIVS
TESTAMENTO. SVO. FIERI
IVSSIT. ADII S. N. VIII MIL

Pro salute imperatoris Marci Aurelii Commodi Antonini, pii, felicis, Fortunæ reduci legionis XXII primigeniæ, piæ, fidelis, Cajus Gentilius Victor, veteranus legionis XXII primigeniæ, piæ, fidelis, missus honesta missione, negotiator gladiarius, testamento suo fieri jussit, adjectis sestertiis nummis VIII. millibus.

2

MINERVAE. FORTV
NAE REDVCI
ET GENIO HVI
VS. LOCI. CET
ERIS DIS DEA
BVSQVE. IMMO
rtalibus
////////////////////

se découvrent encore, et près des ruines duquel ont aussi été retrouvés deux autels, l'un, dédié à Jupiter et aux déesses mères [1], l'autre, aux dieux lares carrefouriens [2].

Ce fut proche de ce réservoir que, lorsque le poignard eut atteint Alexandre Sévère, un cénotaphe lui fut érigé.

La route antique traversait le village de Zahlbach, et c'est tout le long de son cours que se découvrent surtout les tombes de la garnison romaine, composée, à différentes époques, ainsi que nous l'indiquent les inscriptions de ces tombeaux [3], de la première, de la quatrième, de la quatorzième, de la seizième, de la vingt et unième et de la vingt-deuxième légion, d'une cohorte d'Asturiens et de

[1]
IOVI
ET MA
TRIB
VS. PE
RPET
VX. P
V. S. L L D. S.

[2]
LARIBVS
COMPETALI
BVS. SIVE
QVADRIVI
. . . . . .

Voy. Fuchs, *Geschichte von Mainz.*

[3] Ils sont au nombre de plus de 80. Voy. Lehne, *Römische Alterthümer der Gauen des Donnersbergs*, t. I et II.

Callaïques, peuple du nord-ouest de l'Espagne, de la première cohorte des Lucentiens espagnols[1], de la première cohorte des Ituréens, peuple renommé par son adresse à tirer l'arc[2], et de deux ailes de cavalerie du Norique et d'Espagne.

A ces troupes il faut ajouter la cinquième cohorte des Dalmates, l'aile Indiane, dont nous avons aussi lu une inscription à Woringen, une cohorte prétorienne, une autre de Rhétiens et de Vindéliciens, un *nombre* d'explorateurs, une cohorte de Thraces et une autre aile de cavalerie, du surnom de *Ruson*, nom qu'elle semble avoir adopté de son fondateur.

Sur les tombes de tous ces soldats, la piété d'une mère, d'un fils, d'un ami, a gravé une inscription qui instruit la postérité de leur amour, de leur douleur ou de leur devoir accompli.

Le castel inférieur d'Adrien était lié au castel supérieur par un chemin qui circulait au bas de la montagne où était posé le camp principal, devant lequel, du côté du sud, s'étendait le champ de Mars, et s'élevait le temple de ce dieu.

A côté de ce temple était placé le mausolée de Drusus, dont la ruine immense est encore debout, et que n'ont pu anéantir les dix-huit siècles dont il

[1] De *Lucentum*, le moderne Alicante, ou de *Lucus Augusti*, aujourd'hui Lugo.

Voy. Pline, *Hist. nat.*, l. III, c. 4, § 6.

[2] Cicéron., *Philipp.*, II, 44. Ils habitaient la Cœlesyrie, près de l'Anti-Liban. Strabon, *Geogr.*, l. XVI, c. 2, § 18, 20. Pline, l. V, c. 19.

a vu passer les générations[1]. Plus loin se développait l'ampithéâtre.

C'est proche des ruines du premier des deux forts que je viens de mentionner, que furent trouvés l'autel dédié aux sept divinités qui présidaient aux sept jours de la semaine, celui d'Hercule et celui du Génie de la jeunesse[2].

Ce dernier est surtout du plus grand intérêt pour l'histoire municipale de Mayence, en ce qu'il nous indique un des quartiers qui, autour de l'enceinte de ce camp et sous la protection de ses murailles, se groupèrent en municipe.

[1] En 1828 fut trouvé un bas-relief, représentant le héros avec l'inscription suivante : IN MEMORIAM DRVSI GERMANICI. Fuchs, dans son *Histoire de Mayence*, t. I, p. 70, cite un monument à peu près semblable. Peut-être est-ce le même monument, le même autel sur lequel les habitants des Gaules venaient annuellement sacrifier, et devant lequel, selon Suétone, les guerriers, sur le champ de Mars, honoraient par des évolutions et des exercices militaires la mémoire de l'illustre Romain.

[2] IN. H. D. D.
GENIO. COLLEGI
IVVENTVTIS. ACVTIVS
VRSVS. ET ACVTIA. VRSA
DONVM. DEDERVNT
IMP. *Cæs M. Aurel.*
Antonino, pio, fid.
Aug. III. ET COMA
ZONTE
COS. (An 220 de Jésus-Christ.

L'absence de toute inscription autre que celles des légionnaires, pendant tout le cours du premier siècle, semble être une preuve que, pendant cet espace de temps, la population de Mayence fut essentiellement militaire. Ce ne fut que lorsque le repos commença à régner sur le Rhin, sous l'empire de Nerva, de Trajan, d'Adrien, qu'attirés par les spéculations de commerce, qu'une telle place de guerre, défendue par une garnison de près de vingt mille hommes, devait nécessairement développer, des habitants, soit d'Italie, soit des contrées transrhénanes, vinrent s'établir sous ses murailles.

Alors se formèrent divers quartiers et, entre autres, celui auquel se rapporte l'inscription que nous venons de signaler, et celui du surnom de *Salutaire*, qui nous est aussi attesté par une autre inscription[1], et qui, se retrouvant à Rome, d'après la description que Sextus Rufus et Publius Victor font de cette ville, laisse présumer que ce fut à l'imitation des divers quartiers de cette capitale que furent nommés ceux de Mayence, par les citoyens romains qui s'y établirent.

Le municipe s'étendait incontestablement sur le versant de la colline, du côté du Rhin, où se groupe aujourd'hui en amphithéâtre la ville moderne, et

[1] I. O. M. ET
IVNONI. REGINAE
VICANI. SALVTARES
. . . . . .
Suivent les noms.

où furent encore découvertes, il y a peu d'années, trois pierres enrichies d'inscriptions, dont l'une est surtout intéressante en ce qu'elle nous atteste au sein de la cité la présence des aruspices[1].

Les inscriptions qui nous restent nous prouvent, d'un autre côté, que, comme à Cassel les habitants du Taunus s'étaient mêlés aux Mattiaques, ces mêmes habitants s'étaient aussi mêlés à Mayence aux citoyens romains, et que ces deux genres de citoyens formaient la population de la cité. Attirés sans doute par les Romains au sein de ces deux villes, ces habitants du Taunus semblent s'y être établis en même temps et avoir reçu dans l'une et dans l'autre le privilége de leur nationalité.

Ce titre de citoyen romain de Mayence et de citoyen du Taunus n'est toutefois inscrit sur la pierre que lorsqu'il s'agit des magistrats particuliers aux

[1] La voici :

TIB. ADN. SEQVENS
PRO. SALVTE. SVA. ET. SVI
. ⌐CETAE. CON. . . .
. . . . . .
. . . . . ORVM
T. SATVRNIN. AVRELIVS
PRO SALVTE. SVA. ET
IVNIAE. LVCILIAE
CONIVG. ET. TITI. AVR
APOLLINARIS. FILI.
HARVSPICIB. COL. D. D.

uns ou aux autres[1]; car, dans les inscriptions qui régardent un acte public, c'est la cité elle-même que nous trouvons mentionnée; elle comprenait sous ce titre tous les citoyens qui l'habitaient[2].

[1] IN H. D. D.
DEAE. LVNAE
MARCELLINIVS
PLACIDINVS
D. C. R. MOG.
ET. MARTINIA
MARTINA ME
EX VOTO P. I.
TACITO. ET AEMI
LIANO COS. (An 276.)

C. SERTORIVS. L. F
OVF. TERTVLLIANVS
VETERANVS. LEG XVI
CVRATOR CIVIVM ROMAN
MOGVNTIACI.

..... *Decurio civium romanorum Moguntiaci.*

D. M.
C. PATERNI. POSTVMINI. DEC. C. TAV
NENSIVM. VIRI SACERDOTASIS. PRAGMA
TICI. PATERNIA. HONORATA. FIL. ET. HE
RES. PER SVOS PARENTES
F. C.

[2] IN . . . . . .
IVNONI. . . . . .
MINERVAE . . . . . .
BVSQVE. IMP . . . . . .
SALVTE. ET. IN . . . . . .
DD. NOSTROI . . . . . .
MAXIMIANI . . . . . .
AVGVSTORVI . . . . . .
ET MAXIMI . . . . . .
CIVITAS. MOG . . . . . .
.V.....LIO. ET AV . . . . . .
. . V . . ÆTI . . . . . .

In honorem domus divinæ, Jovi et) Junoni (reginæ), Minervæ, (Nu-

Sur les bords du Rhin fut trouvé un autel, dédié à Jupiter et au génie du lieu, élevé en 198 de Jésus-Christ, par un signifère de la vingt-deuxième légion, qui en même temps était inspecteur du port[1]. Un autre autel, cité par Muratori[2], était dédié à Junon et au

mini) busque imp'erii, pro) salute et in(columitate) dominorum nostro-(rum Diocletiani et) Maximiani, (invictorum) augustorum (Constantii) et Maximi'ani cæsarum, civitas Mog(untiacensis) . . . . . (dedicavit).

J'ai, ci-dessus, parlé de cette inscription dans une note (t. I, p. 272), en décrivant les antiquités de Ladenbourg. Elle a probablement été burinée sur le marbre en 292 de l'ère chrétienne. La pierre qui la supportait, trouvée à Mayence, avait, comme je l'ai dit, été transportée à Ladenbourg et fut plus tard déposée à Mannheim. J'observera que Schœpflin, qui a cité cette inscription; Gruter, qui l'a insérée dans son recueil; Lehne, qui en a fait l'historique, diffèrent dans la leçon qu'ils en ont donnée.

[1]
I. O. M.
ET. GENIO. LOCI
L. SEPTIM. IVLIVS
SIG. LEG. XXII. PR
OPTIO. NAVALI*orum*
V. S. L. L. M.
SATVRNINO
ET GALLO. COS.

[2]
IVNONI. REG. ET
GENIO. LOCI. L
CRESCENTINIVS
LEG. V. S. L. L. M.
DED. X. KAL. AVG.
IMP. D. N. ANTONI
NO. COS. (An 139, 140 ou 145 de J. C.)

Muratori, I, p. CCCXXVI, 3.

génie du lieu, et fut érigé sous l'un des consulats de l'empereur Antonin, le 10 des Kalendes d'Auguste, le même jour, par conséquent, ou se célébraient les Neptuniales, fêtes accompagnées de sacrifices et de jeux publics. C'était donc là que s'étendait le port, donnant abri en même temps aux bateaux que le gouvernement pouvait entretenir pour le transport de ses troupes sur le Rhin, et aux bateaux de commerce qui descendaient ou remontaient le fleuve.

A l'époque de Constantin, lorsque, sous lui, l'Empire fut partagé en quatre grandes préfectures, régies chacune par un préteur, et que les trois diocèses d'Espagne, de Bretagne et de la Gaule proprement dite furent réunis, Mayence continua toujours d'être la capitale de la Germanie supérieure ou première, une des dix-sept provinces qui constituèrent la Gaule. Dans ses murs alors résida un des ducs qui furent mis à la tête des douze divisions de l'armée que commandait en chef le maître de la cavalerie. Le pouvoir de ce duc s'étendait depuis Andernach jusqu'à Selz, où commençait la subdivision militaire d'Argentorat, sous les ordres d'un *comes*, laquelle touchait au sud le territoire sur lequel commandait le duc qui résidait à Olino[1]. La ville romaine de Mayence fut démantelée, en 406, par les Allemanes, après avoir eu déjà, sous Constance II, à supporter les déprédations de ces peuples. Ce qui avait alors été épargné, ce qui avait été de nouveau rebâti, fut détruit de fond en comble.

[1] Voy. ci-dessus, t. 1, p. 184.

C'est sur ces ruines relevées, mais renversées de nouveau par les Huns et par les Francs que, lorsqu'enfin l'Empire de ces derniers se fut étendu sur tout le Rhin, la ville épiscopale de Mayence se développa.

Aucun reste d'architecture de l'antiquité romaine ne s'est conservé intact dans la cité. Ce n'est qu'en fouillant ce sol, si souvent remué, que, çà et là, quelques débris de constructions, un autel, une tombe, une statue mutilée, de nombreuses monnaies, ou des tronçons d'armes, peuvent être rendus à la science.

Tout près de Mayence sont les deux villages de Gonzenheim et de Bretzenheim. Dans le premier furent retrouvées les traces d'un bain antique et d'un aqueduc. Bretzenheim a aussi offert quelques inscriptions[1].

Ce dernier lieu reçut son nom des Bretons que Rome transplanta sous la forteresse de Mayence. Ils y peuplèrent la bourgade de Sicila, qui reçut d'eux le nom de *Vicus Brittanorum*, dernier nom sous lequel les documents du huitième siècle le citent encore[2].

Cette transplantation de Bretons sur les bords du Rhin a été l'objet du doute de plusieurs savants,

[1] Et entre autres de la deuxième, de la quatrième et de la quatorzième légion. Voy. Lehne, inscript., t. II.

[2] *In villa nominata Prittonorum*; *in monte Prittonorum*; *in villa Brittanorum*; *in villa Brettanorum*. Voy. Schannat., *trad. Fuldenses*, n° 2, 40, 52.

sans qu'elle me paraisse cependant plus extraordinaire que celle de colons Sarmates, que le poëte Ausonne cite entre Trèves et Mayence, cultivant les sommets du Hundsrück[1]. C'est une politique que Rome suivit trop souvent et dont nous avons trop d'exemples pour qu'elle puisse nous surprendre. Tout porte à croire que ce fut à la suite de la quatorzième légion, à laquelle Mayence dut l'origine de ses fortifications, et qui, plus tard, envoyée en Bretagne, y acquit par sa valeur le surnom de *Martia* et de *Victrix*, que ces Bretons furent amenés, lorsque cette légion fut de nouveau rappelée sur le Rhin par Vespasien[2].

Ce qui donne une importance historique à l'endroit qui leur fut assigné pour demeure, c'est le meurtre qui y fut commis, le 19 mars de l'an 235, sur la personne d'Alexandre Sévère. Lampride[3] place le lieu de cet assassinat dans la Bretagne, ou, selon d'autres, dit-il, à Sicila dans la Gaule. Aurelius Victor[4] dit que ce fut dans un bourg de Bretagne, du nom de Sicila.

Jules Capitolin[5] rapporte que l'empereur se trouvait dans la Gaule lorsque le poignard le frappa; Eutrope[6] est du même avis. Jornandès[7] enfin cite

[1] Voy. ci-dessus, p. 47.
[2] An 70 de Jésus-Christ.
[3] *Alex. Sever.*, c. 59.
[4] Aurel. Vict., part. II, c. 24.
[5] Jul. Capit.. c. 7.
[6] Eutrop., VII, 12.
[7] Jornandès, *De regnor. successione*, c. 56.

Mayence comme le lieu de l'assassinat. Tous ces passages, qui semblent se contredire, s'accordent dans une vérité, savoir, que ce fut à Sicila, proche de Mayence, bourg habité par les Bretons, que cet empereur fut massacré par les soldats.

Sicila était placée près du chemin qui de Mayence conduisait à Altiaia, lieu antique, qui s'est perpétué sous le nom d'Alzey, et où Valentinien I, qui y reçut une ambassade des Bourguignons, signa une de ses ordonnances[1].

Nous laissons à droite cette route, et nous suivons, sur les bords du Rhin, les traces de l'antique chaussée romaine, sur laquelle encore, çà et là, circule la route moderne. Quelques tombes ont été découvertes dans cette direction près de Laubenheim, et surtout celle d'une esclave, du nom de Lycnis, que

[1] On y a trouvé trois inscriptions; l'une, dédiée à Minerve, l'autre à la Fortune, et la troisième aux Nymphes. Cette dernière, posée le 10 des Kalendes de décembre, sous le consulat de Maximus et de Papyrius Ælianus (an de Jésus-Christ 223), est la plus intéressante en ce qu'elle confirme le nom antique de l'endroit.

La voici :

IN. H. D. D.
D^V. NYMPHIS
VICANI. AL
TIAIENSES
ARAM. POSVER
CVRA. OSTONI
LIBERTI. T. OSTONI
CASSI. X. K. DEC
MXIMO. E. AELINO. COS.

je ne cite ici que pour mentionner l'âge extraordinaire auquel parvint la femme que cette pierre recouvrait, et qui, d'après l'inscription, vécut au delà d'un siècle et demi[1].

Cette chaussée conduisait à Bonconica, aujourd'hui Oppenheim, lieu qui n'est cité pendant toute la période romaine que par la seule *Table de Théodose*. Le silence que garde de cet endroit la *Notice de l'Empire* peut faire présumer, ou qu'il était de peu d'importance, ou que, détruit par les Allemanes, ce castel n'avait point été relevé lorsque cette Notice fut écrite.

Ce qui peut donner quelque poids à cette dernière assertion, c'est que le bain de Nierstein, situé tout auprès, et dont la source thermale, mise à profit par la population gallo-romaine, a été retrouvée au commencement de ce siècle, n'a lui-même offert qu'une suite de monnaies qui, remontant jusqu'à l'empire de Domitien, cessent avec celui de Posthume.

1

LYCNIS
Q. EPIDI
ANCILL//
ANN. V. CL.
ET. MEN IIII
H. S. E.
FELIXS
POSIT.

Lycnis, Q. Epidii ancilla, annos vixit centum et quinquaginta et menses quatuor, hic sita est. Felix suo posuit.

Ces monnaies, déposées dans la source, entourées de globules de gypse, et toutes remarquables par la beauté de leurs empreintes, sont des témoins muets de la reconnaissance de ceux qui un jour voulurent sans doute consacrer la date des secours qu'ils avaient reçus des divinités qui y présidaient, et que nous fait connaître un autel dédié à Apollon et à Sirona[1].

Nous avons déjà lu une inscription sur le Necker qui nous parle de cette déesse, la même divinité gauloise sans doute que la Diane, reine de l'onde, dont parle une autre inscription antique de la Pannonie[2].

Ces monnaies, selon moi, précisent le temps où ces lieux étaient florissants et où, détruits et dévastés, ils cessèrent d'être en usage. Ce furent les Gaulois qui vinrent, pendant la domination romaine, s'établir sur les bords du Rhin, qui probablement mirent les premiers cette source à profit, et qui lui donnèrent le nom de *Neri*, nom qu'un document du huitième siècle lui accorde encore[3], et qu'un autre petit endroit de la Gaule centrale, également célèbre

[1] DEO
APOLLINI
ET SIRONAE
IVLIA FRON
TINA.
V. S. L. L. M.

[2] Voy. Gruter, p. XXXIX, 8.

[3] *Neri-stein.* Eckhart, *Comm. de reb. Franciæ orient.*, t. I, p. 391.

par ses eaux thermales, portait aussi[1]. Tout fait présumer que, par souvenir des contrées d'où ils étaient sortis, ces colons, en formant ce nouvel établissement, lui avaient donné un nom qui leur rappelait leur patrie primitive.

Bonconica formait la station intermédiaire entre Mayence et la cité des Vangiones. Dans ses murs fut un jour postée l'aile de cavalerie picentine, dont quelques tombes ont été trouvées dans ses environs.

La route romaine, au delà de ce fort, a laissé quelques traces près d'Alsheim. En 1824, fut aussi retirée du sol la pierre qui recouvrait en ce lieu la tombe d'un singulare à pied consulaire[2].

Comme Bonn, Andernach, Bingen, Mayence, et la plupart des autres lieux de la rive gauche du Rhin, la métropole des Vangiones ne fut d'abord occupée par les Romains que militairement. La peuplade germaine des Vangiones avait indubitablement trouvé cette bourgade déjà établie par la population celtique qui, antérieurement à elle, habitait cette partie du fleuve, et qui l'avait nommée du nom de Borbetomagus[3]; elle devint sa métropole. Lorsque plus tard,

[1] *Aquæ Neri*, aujourd'hui Néris en Bourbonnais.

[2] Lehne, inscript., t. II, p. 315.

[3] On la trouve mentionnée aussi sous les noms de *Borbitomagus*, *Borgitomagus* et *Bormitomagus*, etc. *Bormitomagus* semble être la leçon la plus récente, si l'on réfléchit à la contraction allemande de *Worms*, que son nom antique a éprouvée. Comp. l'inscription de la colonne de Tongres, Hennequin, ouvrage cité; les variantes de l'*Itinéraire d'Antonin*, édit. de Parthey et Pinder; la *Table de Théodose*, etc.

sous la tutèle de la forteresse que Drusus y bâtit, la civilisation romaine y fut implantée, ce fut à la fois sous le nom que les habitants primitifs lui avaient donné, et sous celui de cité des Vangiones, que le municipe qui s'y forma fut désigné.

Ce titre de cité que portait cette ville nous est attesté à la fois par Ammien Marcellin et par l'inscription d'une pierre qui fut déposée sur la tombe d'un sévir augustalien de la classe des citoyens âgés [1]. Cette classe, comme on sait, comprenait tous ceux qui avaient atteint l'âge de quarante-cinq ans, tandis que la classe des jeunes hommes comprenait ceux qui étaient âgés de dix-sept à quarante-cinq années.

Cette classification des citoyens qui pouvaient avoir part aux emplois de la cité, était dans tous les municipes des provinces copiée sur celle qui existait à Rome, où cette institution datait de Servius Tullius.

Le sol de cette cité, si cruellement dévasté par les Allemanes et par les Vandales, et plus tard, à deux reprises, par les Huns et par les Normands, a, dans les divers siéges qu'elle eut alors à supporter, et à la

[1] D. M.
C. CANDIDIO. MARTINO. IIIIIIVIRO
AVGVST. C. SENIOR.
SEVERIA. SEVERA. CONIVX
ET. CANDIDIA. SIVE. MARTINIA
DIGNILLA. FILIA. FAC. CVR.

Tirée d'un manuscrit des archives de Worms.

suite desquels l'incendie la dévora, perdu jusqu'aux traces des antiques constructions romaines. Elle se releva cependant chaque fois de ses ruines, et déjà sous les Bourguignons, et plus tard sous l'empire des Francs, où elle prit le nom de *cité royale*[1], et où elle fut ornée d'un *magnifique palais*[2], elle fut encore une des villes les plus florissantes du Rhin.

Au milieu de la poussière des bâtiments romains n'ont été trouvées que quelques antiquités, telles que des autels où il fut sacrifié aux dieux, des pierres mortuaires qui recouvrirent les tombes de légionnaires ou de cohortales, des urnes cinéraires, des statuettes de diverses divinités, des bijoux, des tronçons d'armes, des monnaies.

Les inscriptions qui ornent ces pierres parlent de la seizième légion et de la cohorte rhétique, de la première cohorte de Thrace, de l'aile Indiane, de celle d'Espagne, de l'aile Agripiane, et d'une autre, commandée par un tribun de la septième légion et composée de Scubuliens, peuple dont nous ignorons le séjour, si ce ne sont pas des habitants de Scupi, sur les bords de l'Axius, dans la Dardanie[3].

[1] *Civitas regia.*

[2] *Insigne palatium.*

[3]
C. RABVRIVS
FESTVS. TRIB. LEG.
VII. G. F. PRAEF
ALAE. SCVBVLORVM.
IOVI.

Au dernier temps de l'occupation romaine, la ville servit aussi de garnison à la deuxième légion, du surnom de *Flavienne*. Elle portait alors le nom de *Vangionne*, nom sous lequel elle est citée par Ammien Marcellin et par la *Notice de l'Empire*[1]. Ce nom cependant ne semble plus avoir été en usage sous la domination des Bourguignons, qui changèrent son nom primitif de *Borbetomagus* ou *Bormitomagus* en celui de *Bormatia*, et par contraction en celui de *Vormatia*, et de Worms, qu'elle portait seul encore du temps des Mérovingiens.

L'*Itinéraire d'Antonin* conduit directement de cette ville à Noviomagus, sans faire mention du fort d'Altrippe, qui se trouvait placé sur le Rhin entre les deux cités.

Nous avons déjà eu occasion, en parlant de la forteresse que Valentinien I bâtit à l'embouchure du Necker, de citer ce dernier castel, dont le lit du fleuve recouvre, selon toute probabilité, aujourd'hui l'emplacement, tandis que dans la plaine est posé le petit village qui a conservé son nom antique, et qui s'étend encore sur la place de la bourgade que le fort dut dominer des bords du Rhin, ainsi que son nom nous l'indique.

Du sein des décombres du lieu romain, qui est cité par le *Code de Théodose*[2] et par la *Notice de l'Empire*[3], qui y place un préfet militaire, ont été retirées

[1] Amm. Marcel., l. XVI, c. 2. — *Not. dign. imp. occid.*, c. 8.

[2] *Codex Theodos.*, leg. 4, tit. 31, l. XI.

[3] *Grævii Thesaur. antiq. roman.*, t. VII, p. 2002.

plusieurs antiquités du plus grand intérêt. Je citerai entre autres un autel, dédié à Jupiter et à Junon, du troisième siècle[1]; un autre monument du même genre, consacré au dieu Mars et à la divinité tutélaire des Nemètes, et surtout plusieurs fragments de pierres milliaires, dont les inscriptions sont d'autant plus précieuses que l'une d'elles[2] nous confirme le titre de cité porté par la métropole des Nemètes, titre qui nous est aussi attesté par une autre colonne milliaire, trouvée à une demi-lieue au delà de Saverne du Rhin.

C'est de la métropole que les distances sont désignées sur les deux pierres. Le lieu où a été

[1]
I. O. M
IVN REG REG
VS PO'ENS
VS X K OCT
GORDIANO
A/G 'E AVIOLA
COSS.

Jovi optimo maximo et Junoni Reginæ Reginius Potens votum solvit, decimo kalendas octobres, Gordiano Augusto et Aviola Consulibus.

(An 239 de Jésus-Christ.)

[2] La voici :

IMP CAES///R
VALLICINI'
//ICINIOPI IO
/////NV AVG.
C. N.
L. II.

retirée du sol la pierre d'Alta-Ripa, ne peut avoir été toutefois celui où elle fut primitivement placée, vu que la distance désignée par elle ne répond point à celle qui sépare les deux lieux. Il faut penser que ce monument aura été transporté ici pour servir plus tard à d'autres bâtisses. La pierre de Saverne, au contraire, contient sur son inscription une distance conforme à celle qui existe effectivement du lieu où elle a été trouvée à l'ancienne cité dont elle fait mention[1].

Nous voyons par ces deux pierres que sous l'empire de Licinius on répara cette route, à l'entretien de laquelle Trajan, Antonin-le-Pieux, Marc Aurèle et Maximin avaient déjà auparavant donné leurs soins.

Il paraît que ce fut de chaque métropole des divers peuples du Rhin que les distances furent alors indiquées.

Je le préjuge du moins par l'inscription d'une

[1] IMPERATORI. CESARI
VALERIO. LICINIANO ET
LICINIO NOBILIS
SIMO. CESARI
C. N. L XIII.

Imperatori Cæsari Valerio Liciniano et Licinio nobilissimo Cæsari; a Civitate Nemetum L. XIII.

La *Table de Théodose* cite de Noviomagus à Tabernæ douze lieues gauloises; la pierre qui nous occupe a été trouvée à une lieue plus loin; la distance marquée par l'inscription est donc exacte.

autre colonne milliaire de Brumath, dont le point de départ était la cité des Triboques[1].

Par quel événement le nom de Licinius fut-il inscrit sur ces pierres, lui qui, fait césar par Galère Maximien, en 307, et salué empereur en Pannonie, un an après, n'eut jamais la Gaule dans son gouvernement?

C'est une de ces énigmes historiques qu'il est difficile de deviner Il faut admettre cependant que cette voie porta son nom. Comme les mêmes pierres, posées en son honneur, se retrouvent jusque dans les Alpes pennines[2], il est à croire qu'il vint de l'Italie dans la Gaule, pendant qu'on était, peut-être, occupé de la réparation de cette route, et que, par déférence pour sa personne, et pour conserver la

[1] IMP. CAES. PVB
LIO. LICINIO
VALERIANO. PIO
FELICI. INVICTO
AVGVSTO. CIV.
TRIBOCORVM.

Voy. Schœpflin, *Alsat. illustr.*, t. II, p. 551.

[2] IMP CAES. . VA
. . ICINIANO LICINIO
P F INVICTO AVG
F C VALL. OCT.
M P XVII

Forum Claudii Vallensium Octodurus.

Voy. Orelli, *Inscript.*, n° 337.

mémoire de ce voyage, on inscrivit son nom sur ces bornes milliaires.

Ce qui rend surtout précieuses pour l'histoire de ces contrées celles d'Altrippe et de Saverne, c'est que, posées au nord et au sud de la cité dont elles marquent l'éloignement, elles précisent quelle fut la métropole des Nemètes, dont il est impossible de révoquer en doute l'existence dans la ville de Spire. Ce qui ajoute à cette certitude, c'est la pierre trouvée à Godramstein, avec l'inscription au dieu Visucius, de laquelle j'ai déjà fait mention en commentant celle de Kœngen sur le Necker, adressée à ce même dieu.

Cette pierre nous atteste que le territoire de Godramstein était dans l'enclave de la cité des Nemètes, dont un décurion, qui en même temps était médecin de la cité, éleva le temple dédié à Visucius[1].

A ces preuves on peut ajouter l'inscription de l'autel d'Altrippe, élevé au dieu Mars et à la déesse Ne-

[1] VESVCIO
ADEM C'M SIGN
C CANDIDIVS
CALPVRNIANVS
D. C. C. SN 'E MEC
C. NEME. FEC

Vesucio ædem cum signo C. Candidius Calpurnianus, decurio civium collegii senium et medicus civitatis Nemetum, fecit.

Comp. ci-avant, t. I, p. 245 et 276, les deux autres inscriptions adressées à ce dieu.

metone[1], divinité locale, qui ne peut avoir été que la déesse tutélaire des Nemètes. Le courage de ce peuple que les annales historiques nous dépeignent entreprenant et guerrier, explique l'association du culte de cette divinité et de celui du dieu Mars romain.

Toutes ces preuves monumentales, soutenues par les textes de Ptolémée, des deux *Itinéraires* et de la *Notice de l'Empire,* détruisent le doute qu'on a cherché à élever de nos jours sur la vraie position qu'occupait cette peuplade[2].

Altrippe, quoique tard mentionnée dans l'histoire,

[1] MARTI ET NEMETO
NAE
SILVINIVSTVS
'E DVBITATVS
V S L L P.

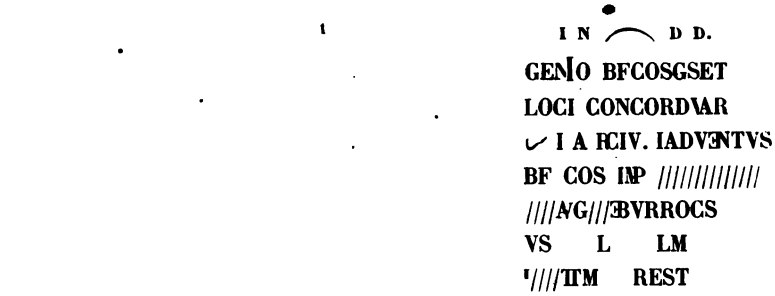
Marti et Nemetonæ Silvinius Justus et Dubitatus, votum solventes læti, libenter posuerunt.

[2] Entre autres, le baron de Leutsch, *Ueber die Belgen des Julius Cæsar.* Giessen 1844. in-8°. L'auteur, dont nous avons cité le mémoire, en parlant des Caracates, s'appuie sur divers passages de Pline et de Tacite (Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 31; Tacite, *Germania*, c. 28), où ces deux écrivains, en faisant mention des Nemètes, des Triboques et des Vangiones, interposent, en effet, dans leur citation les Triboques entre les deux autres peuples, pour tirer de ces passages une preuve historique et géographique sur la position respective qu'occupaient ces trois nations au bord du Rhin. Il place donc sur la carte qui accompagne son mémoire, les Nemètes à Strasbourg, les Triboques à Spire, et les Vangiones à Worms. Les inscriptions que nous venons de citer détruisent mieux que ne pourraient le faire tous nos raisonnements les assertions erronées de l'auteur.

paraît cependant être d'une origine fort reculée. Un autel, dédié au génie des bénéficiaires consulaires[1] de la Germanie supérieure et à la Concorde du lieu, déterré il y a peu d'années, nous prouve par son inscription, datée du deuxième siècle, que le lieu romain existait à cette époque déjà depuis longtemps, puisque le temple que décorait cet autel fut alors lui-même réparé. Le nom de l'endroit annonce une origine essentiellement romaine, et il est permis de croire que le castel primitif fut élevé par Drusus. Plus tard, Valentinien le rétablit, et il paraît même, par un passage de Symmaque, que sous ces murs l'empereur attaqua et défit un corps d'Allemanes[2].

Spire est située au bord du Rhin, à deux lieues environ plus au sud qu'Altrippe.

Le nom que porte cette ville date de l'époque



In honorem domus divinæ, Genio beneficiariorum consularium Germaniæ superioris et loci Concordiæ . . . . . Julius Adventus, beneficiarius consulis, imperatore M. Aurelio Commodo Antonino Augusto tertium et Burro Consulibus, votum solvens libens lætus merito, templum restituit.

(An 181 de Jésus-Christ.)

[2] *Orat. II. laudd. in Valentinian.*, c. 3, p. 16.

Franque, alors que tout le pays fut partagé en différents cantons, qui reçurent presque toujours le nom des principales rivières qui les parcouraient. La Spira donna le sien au *Spirachgau*, et ensuite à la ville principale de l'arrondissement. Le nom de *Neo-* ou *Noviomagus* cessa d'être en usage, et celui des Nemètes disparut même entièrement.

Peu d'antiquités, comparativement à d'autres lieux d'une bien moindre importance, ont été conservées dans nos musées, provenant de cette ancienne cité.

Un autel, dédié à Jupiter et à Junon[1]; un autre, sans inscription, mais revêtu de bas-reliefs des quatre divinités présidant à la naissance, à l'éducation, à la vie active, et enfin aux derniers moments de l'homme[2]; un autre encore, dédié aux génies des carrefours[3], sont les seules pierres qui nous soient parvenues

1

. . .
ET IVNONI
REGINAE
VECCINIVS
SIMILIS. ET
SVPERINI
A. DECVMIL
LA. V. S. L. L. M.

2 Junon, Minerve, Hercule et Mercure.

3 L'inscription de ce dernier autel est exactement la même que celle que j'ai transcrite ci-avant, trouvée dans les ruines de Rottweil (t. 1, p. 222). Il est à croire que ce fut le même Romain qui éleva l'un et l'autre autel dans ces deux villes, où il paraît avoir successivement résidé.

relatives à son culte. La quatrième légion, du surnom de *Flavienne*, paraît y avoir été postée; nous avons trouvé la tombe d'un soldat de cette légion, qui prit part, dit l'inscription, à l'expédition de Germanie.

Comme cette légion fut formée en Syrie par Vespasien, lors de la guerre de Judée, et que ce ne fut que sous Alexandre Sévère qu'elle vint sur le Rhin, il paraît probable que l'expédition de Germanie dont il est ici fait mention, fut celle de Maximin[1].

La *Notice de l'Empire* cite cette ville comme le siége d'un préfet militaire, placé sous les ordres du duc de Mayence[2]. Malgré les désastres sans nombre auxquels Spire fut livrée, malgré son

[1] Voici l'inscription :

D. M.
AVR. VITALI
MIL. LEG. IIII. FL
STIP. VII. VIXIT
AN. XXV. AGENS
EXPEDITIONE
GERMANIAE. FL
AVIVS. PROCL
VS. MIL. LEG. SS.
SECVNDVS. HERES
CONTVBERNALI
BENE. MEREN. F. C.

Voy. Steiner, *Cod. inscript. rom. Rheni*, n° 177.

[2] *Notit. dignit.*, édit. citée, p. 2001.

anéantissement total aux temps des Allemanes, renouvelé dans les guerres du dix-septième siècle, où elle resta déserte pendant dix ans, on montre encore, non loin du Rhin, les restes d'une tour qui date de l'époque romaine, et non loin du dôme, où le culte du Christ succéda au culte de Jupiter, les débris d'une porte antique que l'on attribue également au grand peuple.

L'*Itinéraire d'Antonin* conduit directement de la cité des Nemètes au fort de Saverne, sans parler du *Julius Vicus* que cite la *Notice de l'Empire*[1].

De Spire à Saverne, le Rhin forme de nombreux détours, et le génie militaire des Romains leur fit sentir le besoin de veiller, pour la sûreté de leurs grandes forteresses, au passage du fleuve dont la disposition, en ces parages, pouvait surtout offrir de grandes facilités aux barbares. A l'embouchure de la Queich fut donc élevé un castel protecteur, autour duquel une bourgade semble s'être formée, mais qui n'est point citée par l'*Itinéraire*, parce que la grande voie militaire, en remontant, laissait à gauche cette position. Ce que ce lieu nous a offert de plus intéressant, c'est l'inscription qui fut placée sur le temple de la déesse Maïa[2],

[1] *Notit. dignit.*, p. 2001.

[2] DEAE. MAIIAE
AEDEM. A. SOLO. FE
CIT. C. ARRIVS. PA
TRVITVS. BF. COS.
V. S. L. L. M.

Deæ Maïæ ædem a solo fecit Cajus Arrius Patruitus, beneficiarius consularis, votum solvens libens lætus merito.

cette Pléiade aimée de Jupiter, laquelle en eut Mercure, et dont nous avons déjà vu le culte associé à celui de son fils sur les bords du Necker.

La pierre qui la supporte, trouvée sous le sol en 1834, est d'autant plus remarquable que le nom de cette déesse est plus rarement cité. C'était elle cependant qui donnait son nom au mois consacré à Vénus, et pendant lequel se célébrait la fête de Mercure, fête à laquelle elle était associée pour l'influence que son astre bienfaisant exerçait sur la navigation.

Saverne est à peu près à la même distance de Germersheim, situé sur l'emplacement de l'établissement romain de Julius Vicus, que ce dernier l'est de Spire.

On a aussi trouvé au delà, sur le sol que recouvre le village de Herth, quelques bas-reliefs, provenant de l'époque gallo-romaine.

Trois lieux du nom de Saverne existent encore, placés sur les débris des trois Tabernæ des Romains.

L'un, celui que nous foulons, est posé dans la plaine, non loin du Rhin; et les deux autres sont situés au pied des montagnes, sur le revers desquelles se dressaient les tours crénelées de leurs castels. Le plus célèbre fut celui qui, au-dessus du val de la Zorn, dominait toute la plaine d'Alsace, et qui, fortifié par Julien, servit à cet empereur de point de départ, et en quelque sorte de place d'armes, dans son expédition contre les Allemanes, qu'il battit sous les murs d'Argentorat. De tout temps la route qu'il défendait servit de grande voie de communication entre la

vallée du Rhin et les vallées de la Meuse, de la Marne et de la Seine. On y a trouvé quelques pierres monumentales, et entre autres, tout près du lieu, un autel qu'un Gaulois, du nom de Magiorix, et un Romain, appelé Quintus, élevèrent ensemble à Mercure et à Apollon[1].

Saverne du Rhin n'est citée que dans l'*Itinéraire d'Antonin* et par la *Notice de l'Empire*. Le grand nombre d'antiquités romaines qui y ont été découvertes de nos jours, annoncent toutefois que l'établissement qu'y avait fondé le grand peuple, n'était pas sans importance. Pour l'étude de l'art, sous les Romains, ces antiquités, qui surtout comprennent des bronzes, des bas-reliefs et de petits autels en terre cuite, sont extrêmement précieuses; pour l'histoire du lieu, elles ne le sont pas moins, en ce qu'elles nous prouvent le commerce considérable de poterie qui s'y faisait. S'il faut croire le rapport qu'un habitant de l'endroit fit à feu M. Schweighæuser, on y aurait trouvé plus de trente fours, destinés à la cuisson de la poterie rouge[2]. Les inscriptions demi-barbares

[1] MERCVRIO
ET APOLLINI
MAGIORIX. ET
QVINTVS. SECVN
DI. FIL. V. S. L. M.

[2] *Notice sur les antiquités gallo-romaines de Rheinzabern*, par Schweighæuser, dans les *Mémoires de la dixième session du Congrès scientifique de France*, p. 350. — Voy. aussi *Antiquités de Rheinzabern*, publiées par M. Matter, d'après les manuscrits de M. Schweighæuser. in-4°.

qui souvent sont inscrites sur ces terres cuites, et les noms inconnus des divinités auxquelles souvent aussi elles sont adressées, ne forment point la partie la moins intéressante de ces objets.

Déjà à une époque antérieure avait été trouvé à Saverne un superbe bas-relief en marbre, représentant Apollon, Minerve et Mercure, élégamment groupés, un autel consacré à ce dernier dieu[1], et une pierre monumentale, dont l'inscription prouve la construction ou réparation des ponts du lieu antique[2].

Il est à regretter que la qualité de celui qui en entreprit les travaux n'y soit pas signalée, ce qui aurait pu donner quelque lumière sur le régime municipal de l'endroit.

[1] . DEO
MERCVRIO
MANSVETVS
AFRACI. F.
OCIATIA
SECVNDA
V. S. L. L. M.

Deo Mercurio Mansuetus, Afraci filius, et Ociatia Secunda votum solverunt, etc.

[2] IN H DD.
L. SILVANIVS
PROBVS
PONTES
D. S. D. D.

Le troisième Saverne est situé sur la hauteur qui domine à l'entrée des Vosges le cours de l'Erlenbach, ruisseau qui baigne aussi le territoire de Saverne du Rhin, et qui se jette dans le fleuve non loin de ce dernier lieu.

Quoique l'endroit ne soit nommé par aucun auteur romain, son nom et un monument consacré au dieu des Vosges qu'on y a trouvé ne peuvent laisser de doute sur l'existence d'un établissement du grand peuple[1].

L'inscription de cette dernière pierre est du plus grand intérêt pour l'histoire du culte dans ces régions. Le paganisme symbolisait la nature entière; les fleuves, les montagnes, tout avait son génie protecteur.

La chaîne des Vosges eut le sien auquel on sacrifia, et qui, comme Diane, au sein de l'Abnoba, comme le dieu *Pennus*, dans les Alpes penniques, comme la déesse *Ardoinna*, dans les Ardennes, y était invoqué sous le nom de *Vosegus*.

Une seconde route, partant de la cité des Nemètes, semble, sous la protection du castel de Tabernæ, avoir suivi la pente des montagnes et, par Concordia et Brocomagus, avoir joint, comme la route du Rhin, la forteresse d'Argentorat. L'*Itinéraire d'Antonin* cite

[1] VOSEGO
MAXSIMINVS
V. S. L. L.

Vosego Maxsiminus votum solvit lubens libenter.

du moins cette voie de communication. Quoique toute trace de l'antique chaussée ait disparu, la direction que l'*Itinéraire* nous donne de Spire à Brumath, situé sur l'emplacement de Brocomagus, semble devoir nous conduire nous-même au village d'Altstatt sur la Lauter, près de Wissembourg, où, en effet, nous sommes assuré que les Romains avaient un établissement.

La quantité de monnaies, de fragments de poterie et d'autres antiquités, déterrés en ce lieu, et une inscription qu'un préposé à la garde des armures de la vingt-deuxième légion, conjointement avec un de ses parents[1], burina sur une pierre consacrée à Mercure, et qui, retirée du sol d'Altstatt, fut plus tard transportée à Saint-Rémy, ne peuvent laisser de doute à ce sujet.

Il est probable que l'endroit aura été détruit et saccagé par le vindicatif Allemane, et abandonné

[1] Ils portaient du moins tous deux le même nom de *Magissius*.

Voici l'inscription :

IN H D D
DEO MERCVR
IO. AEDEM. AR
AM. ATTIAN
VS. MAGISS. ET
MAGISSIVS. II
IBERNVS C. A.
LEG XXII P. P. F
. . . . . .

In honorem domus divinæ, Deo Mercurio ædem (posuerunt et) aram Attianus Magissius et Magissius Hibernus, custos armorum legionis XXII primigeniæ, piæ, fidelis.

par ses habitants. Il est probable encore qu'au lieu de revenir sur les ruines encore fumantes de leurs demeures, ils les transportèrent à quelque distance, et que ce fut de ces nouvelles constructions, éclatantes de blancheur, que le nouveau lieu fut nommé. Peu à peu le nom antique de l'établissement primitif fut oublié.

Toutefois le terrain qu'il avait recouvert ne le fut point; et, lorsque avec le temps d'autres habitations s'élevèrent sur ces débris, ce fut toujours sous le nom d'Altstadt ou de la vieille ville que ce groupe de maisons continua de s'appeler.

Plus rapproché du Rhin, sur le même torrent, semble avoir été placé le fort de Tribuni ou Tribuncum, dont parle l'historien Ammien Marcellin. Cet auteur, en décrivant la campagne de Julien contre les Allemanes, dit, en effet, que Chnodomar, l'un de leurs rois, avait posé son camp en ce lieu, afin que «si le sort lui était contraire, il pût se réfugier à bord de ses embarcations[1].» Le fort de Tribuni devait donc être situé non loin du fleuve.

Or, près de Lauterbourg, ont déjà souvent été trouvés des fondements de bâtisses et des monnaies romaines, qui semblent attester que le grand peuple y avait un établissement. Il n'est pas sans quelque vraisemblance que c'est le même que celui cité par l'historien.

[1] ..... *castra, quæ prope Tribuncos et Concordiam munimenta Romana fixit intrepidus, ut escensis navigiis, dudum paratis ad casus ancipites, in secretis se secessibus amandaret.* Amm. Marcel., l. XVI, c. 12.

L'*Itinéraire* cependant n'en fait pas mention, non plus que la *Carte routière de Théodose.*

Cette dernière conduit directement de Tabernæ à Saletio, et de là à Brocomagus et à Argentorat, tandis que l'*Itinéraire*, comme nous l'avons dit, donne deux routes différentes, celle du Rhin et celle des montagnes.

L'antique Saletio est en grande partie recouvert par le lit du Rhin qui, en se ruant sur les terres d'Alsace, a englouti les décombres de cette ville. Son nom cependant s'est perpétué dans le bourg de Selz, que les habitants, forcés de fuir le fléau, ont reconstruit à quelque distance.

Ammien cite ce lieu parmi ceux dont les Allemanes s'étaient emparés et que l'empereur Julien reprit sur eux.

On le trouve aussi mentionné dans la *Notice de l'Empire*, qui y place un préfet militaire, sous les ordres du duc de Mayence, du gouvernement duquel cette ville formait la limite.

Au delà s'étendait le territoire des Triboques, dont la cité était Brumath, ainsi que nous l'a indiqué la colonne milliaire trouvée près de ce lieu[1].

Nul auteur de l'antiquité n'a cependant donné ce titre à cette ville; et l'on a pensé que le mot de cité, inscrit sur cette pierre, ne regardait point la ville de Brumath particulièrement, mais toute la cité, c'est-

[1] Voy. ci-dessus, p. 71. Un document du moyen âge nomme encore ce lieu *Bruochmagat*, corruption du latin *Brocomagus*. Voy. *Laurishemense Chronicon*, dans la collection de Duchesne, t. III, p. 501.

à-dire la nation des Triboques en général. Toutefois c'est une hypothèse qui ne peut être admise, parce qu'il est bien apparent, par la colonne milliaire qui nous occupe, que c'était une colonne de départ des différentes routes romaines dans l'enclave de la cité, pierres que Strabon désigne sous le nom de *κατεστηλομένην*, et que, par conséquent, le lieu même où elle fut trouvée dut être la métropole de la nation.

Car, quoique le mot de cité comprît toutes les villes et châteaux forts situés dans l'enclave de la cité même, c'était toujours dans la ville principale de l'arrondissement qu'était le siége de la juridiction, et c'était aussi de ce centre que les distances étaient comptées.

Or, sur la pierre milliaire que nous avons devant les yeux, il n'existe aucun chiffre; ce qui prouve bien que le centre de l'administration de la cité était la ville même au sein de laquelle la colonne avait été posée.

Brumath, fondé par la population celtique du Rhin, avant même que la peuplade germaine des Triboques ne vînt s'asseoir sur cette partie du fleuve, dut donc être un établissement d'une importance majeure. Nul lieu romain dans toute l'Alsace n'a livré un nombre plus considérable d'antiquités de toute espèce.

On y a trouvé des monnaies d'or, d'argent et de billon de tous les empereurs des quatre premiers siècles, des vases de diverses argiles, des urnes cinéraires, des camées, des bijoux de différentes

sortes, et plusieurs objets d'art et de sculpture, entre autres un autel, sur trois côtés duquel sont représentés Vénus, Minerve et Apollon.

Un autre autel, avec une inscription adressée à Jupiter et à Junon[1], est orné sur ses deux faces latérales de génies qui, par les emblèmes que leur a donnés l'artiste, semblent devoir être Castor et Pollux.

Comme toutes les villes du Rhin, florissantes surtout pendant l'époque des Antonins, Brumath eut à souffrir plus tard des déprédations des Allemanes, lors des différentes irruptions que ces peuples firent dans les Gaules. Ils étaient en possession de cette cité, lorsque Julien, descendant, comme nous l'avons dit, de Saverne, et longeant les bords de la Souffel, vint leur livrer, sous les murs d'Argentorat, la bataille sanglante qui en délivra le pays. Au cinquième siècle, ils la reprirent et en rasèrent les murailles. C'est à côté des ruines du lieu antique que se sont relevées plus tard les demeures du lieu moderne, qui ne renferme lui-même rien de romain.

Argentorat n'était situé qu'à vingt mille pas de cette cité.

[1] Voici l'inscription :

I. O. M.
ET IVNONI
REGI . . . . ELVC
INIVS. VICT
VRVS. EX. V.

Jovi optimo Maximo et Junoni reginæ Elucinius Victurus ex voto.

L'importance de Strasbourg, posé sur l'emplacement de l'établissement romain, augmente l'intérêt historique qui se rattache à l'origine de cette ville.

Malheureusement nous n'avons à ce sujet que bien peu de données. Nul écrivain de l'antiquité, à l'exception du géographe d'Alexandrie, n'en fait mention jusqu'à Ammien Marcellin et Eutrope[1], qui l'un et l'autre combattirent dans les armées de Julien, et, plus tard, Victor[2] et Zosime[3], qui décrivirent aussi les guerres de cet empereur.

Ptolémée y place la huitième légion, dont la présence dans cette forteresse nous est, en effet, confirmée par des inscriptions[4] et plusieurs tombeaux romains qui y ont été découverts. Un fragment d'une autre inscription, trouvé dans les substructions de l'ancien couvent de Saint-Étienne, et qu'ont cité plusieurs des écrivains[5] qui ont décrit les antiquités de Strasbourg, nous donne pour date le règne de Julien.

Malheureusement il a depuis longtemps disparu.

L'inscription avait été burinée sur le marbre, en l'honneur de cet empereur, comme un hommage rendu à ce prince par la province de Germanie su-

[1] L. x, c. 7, num. 5.

[2] *Epitome*, c. xlii.

[3] L. iii, c. 3.

[4] LEG. VIII. AVG. — EG VIII AVG. — LEC VIII A/G. Sur des dalles de terre cuite.

[5] Mabillon, *Annal. Benedictin.*, t. i, p. 493; Kœnigshoven, *Chron.*, p. 1124.

périeure, sans doute lorsque, vainqueur de l'Allemanie, il revint triomphant sur les bords du Rhin[1].

A cette époque, selon le témoignage de l'historien, s'étendait, sous la protection de ce castel, un municipe qui dut être assez important, puisqu'il le cite avec ceux de Worms, de Spire et de Mayence[2].

Une inscription récemment découverte prouve que dans ses murs s'élevait un temple dédié à Minerve et au génie du lieu, temple qui, en 202 de l'ère chrétienne, sous le consulat de Mucien et de Fabien, fut réparé par le lieutenant et le secrétaire du princeps qui résidait dans les murs de la cité, mais dont la réparation ne fut achevée que l'année suivante, sous le consulat des deux Auguste Sévère et Antonin, aux frais et par les soins de Catule, lieutenant du princeps, qui avait remplacé le premier[3]. Le fort embras-

[1] La voici :

IVLIAN
AVG. PR
OVINC.

[2] *Prima Germania, ubi præter alia municipia Moguntiacus est, et Vangiones, et Nemetes et Argentoratus, barbaris cladibus nota.* Amm. Marcel., I. XV, c. 11.

[3] IN. H. D. D. MIVERVAE SAN
CTE. ET. GENIO. LOCI. C. AMA
DIVS. FINITVS. OPT. PRINCI . . .
ET T. CELSIVS. VICTORINVS.
LIBR. PRINCIPIS. REFECERVT
MVCIANO. ET. FABIANO. COS.
C. Q. CATVS. OP. PR. INCHOATVM. D. S. PERFECT. DVOB.
AVG. SEVERO III ET . . . . ONN. COS.

In honorem domus divinæ, Minervæ sanctæ et Genio loci C. Aman-

sait alors la partie de Strasbourg qui est le plus à l'est, baignée au sud par l'Ill, et à l'orient par le bras de cette rivière connu sous le nom de canal du Faux-Rempart; il se trouvait défendu, au nord et à l'ouest, par des murailles et de profonds fossés, au delà desquels se développait la voie romaine qui liait la cité au camp de Kœnigshofen, qu'occupait la huitième légion.

Des fouilles récemment faites dans ce dernier lieu ont mis à nu plusieurs autels, des tombeaux, des poteries, des statuettes, des monnaies des diverses époques de l'ère romaine.

Le princeps qui résidait à Argentorat y était sans doute comme subdivisionnaire du chef militaire de la province qui résidait à Mayence. Lorsque plus tard Constantin établit les quatre grandes prétures, Argentorat, comme nous l'avons vu, en parlant de Mayence, reçut un comte, dont la charge était purement militaire, et qui était préposé à la garde du passage que cette forteresse défendait[1]. Car, comme aujourd'hui encore, l'importance de sa position avait porté les Romains à en faire une place de guerre du premier rang, où ils entretenaient des arsenaux, et où se fabriquait tout ce qui était nécessaire à l'armement des armées[2].

dius Finitus, optio Principis, et T. Celsius Victorinus, librarius Principis, refecerunt, Muciano et Fabiano consulibus. C. Q. Catulus, optio Principis, inchoatum de suo perfecit, duobus Augustis Severo III et Antonino consulibus.

[1] *Sub dispositione viri spectabilis comitis Argentoratensis tractus Argentoratensis. Not. dignit.*, édit. cit., p. 1947.

[2] *Notit. dignit. imperii occident.*, c. 29.

Restée intacte sous la puissance romaine, depuis l'époque où les légions vinrent planter leurs aigles sur le Rhin, cette ville qui, de simple bourgade celtique, s'était élevée au rang de forteresse et de municipe, tomba en ruines, avec les autres cités rhénanes, au commencement du cinquième siècle. L'invasion des Allemanes, sous Alexandre Sévère, celle que ces peuples renouvelèrent sous Constantin, et celle qui les mit en présence des armes de Julien, n'avaient été que des fléaux passagers. Mais l'irruption des Vandales fut plus sanglante pour elle. Elle fut alors saccagée; ses malheureux habitants furent entraînés en esclavage au sein de la Germanie. A la suite des Vandales et des Suèves s'avancèrent les Allemanes qui, tandis que les premiers se répandirent dans la Gaule, ne laissant derrière eux que des ruines fumantes, se mirent en possession de toute la plaine des Vosges et du Rhin.

Alors succéda à la forteresse romaine démantelée une nouvelle bourgade qui, toutefois, ne fut de nouveau ceinte de remparts que sous l'empire des Francs.

Au huitième siècle existaient encore les ruines romaines, ainsi que nous l'apprend un document de cette époque qui règle la fondation du couvent de Saint-Étienne[1].

Au nom celtique latinisé avait cependant déjà, au

[1] « ..... *in parte suæ hæreditatis, quæ sibi pertinuit inter ruinas « veteris Argentoraci, pro opportunitate solitudinis et juxta fluentis « Brusci fluvii.* » Charte de Lothaire.

sixième siècle, été substitué celui de Stratebourg[1]; ce qui semblerait annoncer que l'endroit n'avait pas cessé d'être habité. Ce nom correspond assez au nom celtique d'Argentorat, puisque ce dernier désigne un lieu de passage sur un fleuve, et que le mot allemand de Stratebourg, changé en celui de Stratzbourg[2], et enfin de *Strassbourg,* désigne un fort placé sur la route qu'il est destiné à défendre.

Les démolitions romaines servirent sans doute de matériaux à ces nouvelles bâtisses que les siècles, les guerres, ont depuis si souvent renouvelées; c'est ce qui peut seul expliquer le petit nombre d'inscriptions qui ont été retirées de ce sol, comparativement à d'autres localités d'une bien moindre importance.

La route romaine conduisait d'Argentorat à Hellenum, placé au lieu même que recouvre le village d'Ell.

Les fouilles qui ont été faites à diverses reprises en ce dernier lieu, ont livré une foule de monnaies, de vases d'argile, de poteries et d'autres objets de terre cuite, ainsi que divers autels ornés des bas-reliefs consacrés à différentes divinités. L'inscription de l'un de ces autels est relative au culte des matrones, et offre le plus grand intérêt.

Cette inscription, burinée sur le marbre, porte

[1] *Ad Argentoracensem urbem, quam nunc Strateburgum vocant.* Grégoire de Tours, *Hist. Francorum*, . x, c. 19.

[2] *In civitate quæ olim Argentaria vocabatur, nunc autem Stratzburg vulgo dicitur.* Nithard, au neuvième siècle.

qu'un individu, du nom de Sextus, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait, renferma d'un mur une portion de terrain qu'il dédia aux déesses-mères[1].

Comme ce monument ne fait mention ni d'autel ni de temple, il est probable que dans l'enceinte que le Romain Sextus consacra, n'étaient placées que les images de ces divinités.

Hellenum paraît avoir été un de ces camps romains qui, peu à peu, s'élevèrent au rang de villes. Placé sur les bords de l'Ill, à deux lieues du Rhin, il servait à couvrir cette ligne qu'observaient en arrière les divers castels élevés sur la crête des Vosges.

Sans doute il aura eu le sort d'Argentorat et de Brocomagus, et il aura été ruiné au commencement du cinquième siècle, lors de la grande invasion des barbares.

La *Table de Théodose*, qui donne à ce lieu le nom d'Helellum, le place à douze lieues gauloises d'Argentorat, ce qui répond assez exactement à la distance de Strasbourg au village d'Ell. Il est cité sous le nom d'Elcebus par Ptolémée[2], et sous celui d'Hel-

[1] MATRABVS ACRV
EX MACERIE CIRC
VM DVCTVM SEXT
VS CLEMENTIS FIL
V S L L M.

[2] Ἔλκηβος. *Géogr.*, . II, c. 9.

vetum par l'*Itinéraire d'Antonin*, qui indique deux routes différentes au sud de cette ville; l'une, allant directement joindre Argentovaria, l'autre, le rocher de Brisach.

Argentovaria a été le sujet de beaucoup de dissertations de la part de plusieurs savants qui jusqu'ici l'ont toujours confondue avec l'Argentaria d'Ammien Marcellin, lieu près duquel les généraux de Gratien défirent, en 378, la peuplade allemane des Lentiens.

Nous aurons occasion, en décrivant les établissements romains du lac Brigantin, de faire voir combien cette opinion est erronée, et de prouver que l'Argentaria dont parle l'historien ne doit nullement être confondue avec l'Argentovaria de Ptolémée, de l'*Itinéraire d'Antonin* et de la *Carte routière de Théodose*.

C'étaient deux lieux différents, dont le premier était posé sur les bords du lac, à l'embouchure de la petite rivière d'Argen, et dont le second était situé sur l'Ill, près du village d'Horbourg, lequel, au cinquième siècle, surgit des ruines de l'établissement romain.

Les moissons aujourd'hui recouvrent la plaine où cette ville s'étendait, et dont le sol, remué par la charrue, livre encore, de temps à autre, quelques restes d'antiquités romaines. Le nombre de monnaies qui y ont été trouvées est très-considérable; elles se succèdent pendant toute la période des quatre premiers siècles[1]. Plusieurs pierres monumentales en

[1] Rhenanus, *Epistola ad Mattiam Erbium*, p. 544.

ont aussi été retirées; entre autres deux autels enrichis d'inscriptions.

Nous ignorons la divinité à qui l'un d'eux était consacré[1]; l'autre l'était à Apollon, du surnom de *Grannus*, et à une autre divinité celtique qui, pour la première fois, vient s'offrir à nos recherches sous le nom de *Mogounus*[2].

C'est surtout sur le Danube, comme nous le verrons plus tard, que les inscriptions d'Apollon, avec le surnom de *Grannus*, sont fréquentes. Il lui avait été donné comme au dieu des sources, auxquelles il présidait, ainsi que ce surnom nous l'indique, et que nous le confirment les statues et les autels qui, partout où des thermes existaient, lui furent élevés.

Son culte s'était répandu jusque dans les pays les plus septentrionaux, et jusqu'au sein des montagnes

[1] IN H DD
ARAM
BIRRIVS
MARTIVS
D. S. D.

[2] APOLLINI. GRAN
NO MOGOVNO
ARAM
Q. LICINIVS. TRIO
D. S. D.

Apollini Granno et Mogouno aram Q. Licinius Trio de suo dicat.

des Calédoniens, où était aussi en honneur celui du dieu Mounus ou Moguntius, divinité qui semble avoir eu les mêmes attributs que l'Esculape des Grecs. C'est ce qui explique son association sur le même monument avec Apollon Grannus ou le dieu des sources. Dans le cabinet de Munich se trouve, en effet, une statuette d'Apollon qui peut servir à éclaircir les attributs de ce dernier dieu.

Il est représenté sous les traits d'un jeune homme couronné d'une auréole lumineuse à cinq pointes, et revêtu d'une légère tunique. Il supporte du bras gauche un vase où, comme dieu de la médecine, et présidant à la santé des hommes, il tient renfermés les baumes qui peuvent servir à la leur rendre. Les plis de son manteau recouvrent cette partie du corps, tandis que le bras droit est libre et tient levé le couvercle du vase, comme pour inviter à venir prendre part à ses dons. Sur sa robe sont inscrits, en caractères moitié celtiques, moitié grecs, ces deux mots *Σελεαγω* et *Ερινομαι, j'éclaire* et *je distribue*, devise qui exprime bien l'éclat et l'action du dieu, en même temps que le nom de Grannus, c'est-à-dire du dieu qui préside aux sources thermales, donné à Apollon sur le piédestal, exprime sa puissance curatrice.

Or, sur une autre pierre votive, trouvée dans l'antique Calédonie, est exprimée la reconnaissance d'un valétudinaire envers le dieu Moguntius, auquel il devait la vie[1].

[1] Voy. Camden, *Brittannia*, p. 433; Gorden, *Itiner. septentrion.*, p. 98.

Si nous devons voir dans le dieu Mogounus de l'inscription d'Argentovaria la même divinité que celle que cette pierre mentionne, nul doute que sa puissance curatrice ne fût égale à celle d'Apollon, et que ce fût pour marquer à ces deux dieux toute sa reconnaissance que le Romain, du nom de Licinius, qui leur éleva l'autel qui nous occupe, les a associés dans son vœu.

Argentovaria, elle aussi, fut ruinée au cinquième siècle.

L'*Itinéraire d'Antonin*, sur la route qui, de cette ville conduisait à la colonie des Rauraques, cite la mansion de Stabula, lieu qui, selon cet *Itinéraire*, situé à six mille pas de Cambes, et, par conséquent, à trois de nos lieues du bourg de Kembs, paraît avoir été placé sur le même terrain que recouvre aujourd'hui Bantzenheim.

« On ne peut remuer le sol en cet endroit, dit Bea-« tus Rhenanus[1], qui vivait au seizième siècle, sans « que l'on ne trouve quelques restes d'antiquités ro-« maines. Toute la campagne, lorsqu'on la fouille, « laisse voir les ruines d'un ancien établissement qui « s'étendait jusqu'à l'antique chaussée dont les restes « sont encore désignées sous le nom de *Hochstrass*. « Souvent aussi l'on y déterre des sarcophages de « pierre. »

Induit en erreur par ces vestiges, Rhenanus avait placé en ce lieu le fort d'Arialbinnum.

Nous avons toutefois fait voir, en décrivant les an-

[1] Beatus Rhenanus, *Rer. Germ.*, l. III, p. 278.

tiquités de la colonie d'Augusta chez les Rauraques, la vraie position de cette forteresse, qui était située sur l'emplacement du moderne Binningen.

Les ruines que nous foulons ne peuvent donc être que celles de Stabula, lieu où l'empereur Constance, pendant le séjour qu'il fit dans les Gaules, signa une de ses ordonnances[1], et d'où, en effet, comme nous l'indiquent les deux *Itinéraires*, nous arrivons bientôt après au bourg de Kembs qui a conservé en partie le nom antique de Cambes, et où les ruines souterraines, qui ont été retrouvées au seizième siècle[2], prouvent aussi l'emplacement du lieu romain.

Entre ces deux endroits est situé le village d'Ottmarsheim, où la tradition place dans l'église que l'illustre Schœpflin a décrite[3], et qu'il regarde comme les restes d'un temple du paganisme, le culte de Mars, dont ce village aurait en partie conservé le nom.

En arrière et séparé du Rhin par les forêts qui aujourd'hui encore recouvrent cette partie de la province, et qui devaient être alors bien plus étendues, était situé le camp d'Urunca, sur les restes duquel s'éleva plus tard le *Richeneshaim* du moyen âge.

La position du lieu moderne, qui lui a succédé, répond exactement à celle que l'*Itinéraire* assigne au lieu antique, puisque, à un mille près, il le

[1] Lege IV. Cod., *De oper. publ.*

[2] *Supra Cambeten, et ipso vico, mira vestigia murorum subterraneorum apparent.* B. Rhenanus, *Rer. Germ.*, l. III, p. 277.

[3] *Alsat. illustr.*, t. I, p. 504 et suiv.

place à distance égale d'Arialbinnum et du *Mons Brisiacus,* dont il liait la communication. Les traces de la chaussée romaine n'ont point encore tout à fait disparu, non plus que celles de la route qui, de Cambes, allait en ligne directe, et en croisant cette chaussée, joindre le fort d'Epamanduodurum, lieu situé près de Montbéliard, et où, indépendamment d'autres antiquités, fut aussi trouvée une pierre milliaire du règne de Trajan[1].

Tels furent les principaux établissements que les Romains, pendant les quatre siècles qu'ils furent maîtres du Rhin, formèrent le long de la rive gauche de ce fleuve.

Toute cette ligne de forteresses, qui devaient faire la sécurité des Gaules, était toutefois encore soutenue en arrière par les autres fortifications de la Meuse, de la Moselle, du Mont-Tonnerre et des Vosges, sur la crête desquels le Celte guerrier avait déjà placé les remparts que Rome mit aussi plus tard à profit.

Cependant je ne m'éloignerai pas de la frontière du Rhin, qui fut celle de la Germanie romaine pendant la moitié du premier siècle, et qui la redevint

[1] IMP. NERVÆ
TRAIANO
CAES. AVG. GER.
DIVI. NERVAE. F.
P. M. TR. P. P. P. CoS. II
VESANT. M. P. XXXXIIX.

lorsque, au troisième siècle, Rome eut perdu ses conquêtes d'outre-Rhin. Les Romains ne se soutinrent plus alors dans la Germanie proprement dite que sur le Danube.

TROISIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS DU DANUBE ET DE L'ALBE.

L'Albe, ou la chaîne des Alpes suéviques, s'étend entre le Necker et le Danube, depuis la Schmiech, dont le cours la sépare à une petite distance de la Forêt-Noire, jusqu'à la hauteur de Kœnigsbronn. Au sud, ces montagnes s'abaissent insensiblement vers le grand fleuve, et à l'est, vers la rivière de Brenz; mais, au nord et à l'ouest, elles s'élèvent rapidement et forment de vastes plateaux, dans lesquels les vallées sont profondément encaissées. Les principales rivières qui y prennent leurs sources sont la Brenz, la Kocher, la Rems, la Fils, la Lauter, l'Ems, la Lauchart, l'Aach, la Blau et la Lontel, tous courants d'eau qui se jettent soit dans le Danube, soit dans le Necker. Prise en ligne droite, la longueur de l'Albe, depuis Kœnigsbronn jusqu'à Ebingen, comprend une distance de vingt à vingt-deux de nos lieues; nulle part sa largeur ne dépasse quatre à huit lieues.

Les Romains, après leur prise de possession des Gaules, envahirent de bonne heure ces plateaux, qu'ils enclavèrent dans la province de Rhétie, et en avant desquels ils placèrent leur limite.

L'occupation de ces montagnes et de leurs versants fut, comme sur l'Abnoba et sur le Mein, suivie de la colonisation qui, tandis que le nord de la Ger-

manie se débattit sous les serres de l'aigle, s'étendit ici sous l'influence de plus d'un siècle de paix. Le Danube, qui, depuis la jonction des deux petits torrents de la Breg et de la Brigach, réunis aux sources de Donaueschingen, coule dans un val profond, au milieu de deux chaînes de rocs calcaires, et qui, plus loin, à mesure qu'il s'augmente du tribut de cent ruisseaux et de plusieurs torrents et rivières, tels que l'Iller, la Güntz, la Mindel, le Lech et la Paar, voit les hauteurs s'éloigner de ses bords et baigne une plaine fertile entrecoupée de coteaux, reçut en arrière plusieurs grands établissements.

De toutes les villes qui se fondèrent, soit sur ses rives, soit sur ses confluents, la plus considérable et la plus florissante fut, comme nous l'avons dit, celle qui, en l'honneur d'Auguste, reçut de son fondateur le nom d'Augusta.

C'est au sein de cette ville, située près de la jonction du Lech et de la Wertach, dont les eaux étreignent des deux côtés son territoire, que venaient, comme dans un point central, se réunir toutes les voies de communication qui reliaient à la fois cette grande cité à l'Italie, à la Gaule, au Rhin et à la Pannonie.

Ce fut sous le règne d'Auguste, et seize ans avant l'ère chrétienne que Drusus entreprit sa campagne contre les Rhétiens, peuples que leurs Alpes séparaient de l'Italie, mais qui commençaient à en inquiéter le sol. Il les combattit non loin de Magia, sur le même champ de bataille où, quatre-vingt-cinq ans auparavant, Marius avait anéanti l'armée des Cimbres. Tous les passages des Alpes furent conquis.

Au nord de ces montagnes s'étendaient les Licatiens aux sources du Lech, et sur cette rivière et la Wertach, les Vindéliciens, dont les diverses tribus, depuis le Danube jusqu'au lac Brigantin, se virent, par la défaite des Rhétiens, en présence des légions de Drusus. Ce général, conjointement avec Tibère, envoyé, l'année suivante, avec des renforts pris dans les Gaules, commença contre ces peuples une nouvelle campagne, qui, menant les Romains aux sources du Danube, rendit tributaires tous les peuples du lac, et eut pour résultat de mettre sous le joug de Rome tout le pays qui s'étend entre le Norique et l'Abnoba. Toute la contrée devint romaine. Pour en assurer la conquête, on établit divers camps, où furent placées les légions et les cohortes, et on conduisit sur les bords du Lech la colonie d'Auguste, dont le nom, plus tard, en l'honneur d'Adrien, fut changé en celui d'Ælia Augusta [1].

[1] Nous avons encore l'inscription que la ville reconnaissante consacra sur un monument en l'honneur de Matidie, belle-sœur de cet empereur.

La voici :

MATID//////////
DIVÆ MATI///
///VGV. FIL. DI
MARCIANA/////
////PTI DIVI////
////NI ABNE////
DIVAE SABI///
//////////SO//

Matidiæ, divæ Matidiæ Augustæ filiæ, divæ Marcianæ Augustæ nepti, divi Trajani abnepti, divæ Sabinæ, divi Hadriani Augustæ, sorori.

Cette cité devint la métropole de toute la Vindélicie, et la ville la plus florissante de toute la Rhétie, d'après le dire de Tacite.

C'était, comme on sait, avec la plus grande solennité que l'installation de pareilles colonies avait lieu.

C'était sur le vestige du sillon tracé par la charrue sacrée, au joug de laquelle étaient attachés le taureau et la genisse blanche, destinés au sacrifice, que leurs murailles s'élevaient. Celles de la ville nouvelle embrassèrent un vaste terrain, et ce fut, selon toute probabilité, au centre et sur l'emplacement de Saint-Ulrich où, en 1606, fut découverte une inscription colossale, dédiée à Jupiter[1], que s'éleva le capitole, consacré, comme celui de Rome, au maître des dieux, à Junon et à Minerve.

Là où la petite église de Saint-Gal est placée, fut posé le temple de Mercure, dont l'inscription dédicatoire a aussi été retrouvée au commencement

Le divin Trajan, dont parle l'inscription, était le père de l'empereur Trajan. Il est cité dans les fastes consulaires sous le nom de M. Ulpius Trajanus. Il eut deux enfants, l'empereur et Marcienne, en l'honneur de laquelle, s'il faut en croire Ammien Marcellin et Jornandés, la ville de Marcianopol en Mœsie aurait reçu son nom. Matidie, fille de Marcienne, eut pour époux Boïonius Proculus (voy. Reines, p. 306,. C'est d'eux que naquit Matidie, sœur de Sabine, qui épousa l'empereur Adrien. Voy. les *Tables généalogiques* de Lohmeier, 2e part., tabl. 2 et 3 de l'édition de Lunebourg. 1731.

[1] P O M P

Patri optimo Maximo positum.

du seizième siècle[1]. Le Forum s'étendait sur l'emplacement de la cathédrale, ainsi que la basilique et son portique, dont quelques restes de colonnes et une pierre de marbre, supportant dans une niche les bustes en relief de deux duumvirs, ont été découverts intacts.

1

MERCVRIO
CVIVS. SEDES A TERGO
SVNT
APPIVS. CL. LATERANVS
XV. VIR. SACR. FAC
COS. DESIGN.
LEG. AVG. PR. PR.
LEG. III. ITAL.
V. S. L. M.

Mercurio, cujus sedes a tergo sunt, Appius Cl. Lateranus, quindecimvir sacris faciendis, consul designatus, legatus Augusti, proprætor legionis III italicæ, votum solvit lubens merito.

Les quindecimvirs avaient l'inspection des livres sybillins, à la garde desquels ils étaient préposés. Comme leur emploi les mettait en contact avec le culte, ils ajoutaient à leur titre les mots de *sacris faciendis*, comme ayant rapport à leurs fonctions sacerdotales.

C'était le second grand collége des prêtres de l'Empire Dans les temps difficiles, ils devaient consulter les livres sybillins par l'ordre des pontifes et faire alors le sacrifice expiatoire que ces livres prescrivaient. A l'origine de leur création leur nombre fut de deux (Dionys., IV, 62; Livius, III, 10). Il fut, en 237 de Rome, porté à dix membres, dont cinq patriciens et cinq plébéiens (Livius, VI, 37, 42). Plus tard il fut encore augmenté de cinq. Enfin, leur nombre ne fut plus stipulé, quoiqu'ils continuassent de porter depuis le nom de quindecimvirs (Livius, XXXIII, 42; Cicer., *De orat.*, III, 19; Festus, *Declam. de Harusp. resp.*, 101).

Plus de soixante-dix monuments, portant des inscriptions, ont été retirés de ce sol classique.

Mars et la Victoire[1], Hercule[2] et le dieu Silvain[3],

[1]

IN. H. DD.
DEO. MARTI
ET. VICTORIÆ
CONTVBERNI
VM. MARTICVL
TORVM. POSVE
RVNT. V. S.
LL. M.

[2]

. . . . CVLI. STATVAM
CVM. BASE AVRELIVS
MVTIANVS. V. P. P. PR.
PRO. SALVTE. SVA. SVO
RVMQVE. OMNIVM
. . SVIT. CVRANTE
. . . . . GERVNTIO

..... *Mutianus, vir perfectissimus, proprætor provinciæ, etc.*

[3]

IN. H. D. D. DEO. SILVANO
TEMPL. CVM. SIGNO. VE
TVSTATE. CONLABSVM
SEXT. ATTONIVS. PRIVATVS
CIVES. TREVER. IIIIL. VIR
AVGVSTALIS. PECVNIA.
SVA. RESTITVIT.

les Parques[1] et les autres divinités protectrices de la cité[2], Isis même[3], et, hors de l'antique enceinte, Pluton et Proserpine[4], y eurent des autels.

[1]

. ARCI .
SACR . .
C . . . .
COSSITIVS
PRIMVS
V. S. P.
L. L. M.

Parcis sacrum, etc.

[2]

. . . O M.
. . TERNO. SERVATORI.
. . . . . DEABVSQVE
. . . . . VS. LOCI.

. . . . . .
. . . . . .
. . . ETERIS DIIS
. DEABVSQVE
OMNIBVS.

Jovi optimo Maximo, æterno conservatori, cæterisque Diis, Deabusque hujus loci.

Manlius, dans Tite-Live (l. VI), s'écrie : « *Jupiter optimus maximus*, « *Junoque regina, ac Minerva, cæterique Dii Deæque qui capitolium* « *arcemque incolitis!* » C'est la même invocation qui se retrouve ici sur ces deux pierres.

[3] ISID(i) Fragment d'inscription.

[4]

PLVTONI ET
PROSERPIN
AE. FLAVIA
VENERIA
BESSA EX
VISV ÆDEM
D. S. P. V. I. S. L. M.

La ville, indépendamment de son titre de colonie, eut la constitution d'un municipe[1]. Comme telle elle eut à la tête de sa curie des quadrumvirs, ainsi que nous l'atteste un fragment d'inscription, adressée comme invocation par un décurion à la déesse qui devait présider à la sécurité perpétuelle de la cité[2]. Les deux bustes de duumvirs que nous avons ci-dessus mentionnés, nous prouvent cependant aussi que, à une autre époque que celle d'Adrien, à laquelle cette inscription semble appartenir, l'administration municipale du lieu était dirigée par de tels magistrats. Du reste, les sénateurs ou décurions ont laissé le plus de souvenirs. Nous trouvons à côté d'eux les sévirs au-

1 MVNICIPI. AEL. AVG. NEGOTIATOR
. . . . . N . . . ET . . . AEDEM.
CVM. SVIS. ORNAMENTIS. SIBI. ET
ANTONIO. AELIANO. EQVITI. ROMANO.
DECVRIONI. MVNIC. AEL. AVG . . . PO.

. . . . . .
. . . . . .
DEC. MV . . . .
FRATRIS. EI . .
FILIVS
HERES
L. D. D. D.

2 PERPETVAE SECVRITATI
C. IVLIANVS. IVLIVS. DEC. MVN.
IIIIVIRALIS . . . . . .
. . . . . .

Perpetuæ Securitati, C. Julianius Julius, decurio municipii quatuorviralis. . . .

gustaliens et toutes les tribus et les diverses classes de citoyens qui se rencontraient dans les principaux municipes. Le commerce de la ville était important, et parmi les pierres tumulaires qui, de la hauteur de l'ancien lieu de sépulture, près duquel fut placé le temple des dieux infernaux, furent précipitées par les barbares dans le torrent de la Wertach, plus d'une rappelle le titre des différents négoces auxquels s'étaient adonnés ceux dont elles couvrirent les tombes[1].

L'un, entre autres, du nom de Tiberius Cleuphas, faisait le commerce des étoffes de pourpre.

Les troupes qui ont laissé quelques souvenirs de leur présence à Augusta sont la troisième légion italique, dont le chef y faisait sa résidence, la cavalerie et quelques auxiliaires attachés à cette légion, et les singulares à cheval, corps d'élite dont nous avons déjà eu occasion de parler, qui servait de garde aux généraux et aux consuls. Ils formaient ici celle des légats ou propréteurs de la province, dont cette ville était le siége, et dont quatre d'entre eux ont inscrit leurs noms sur des monuments publics.

Appius Claudius Lateranus vivait en 196 de Jésus-Christ. Nous ignorons l'époque où les trois autres, Aurelius Mutianus, P. Dyonisius et Volus Prudens Uttedianus, furent en fonction. Avec ce titre de légat et de propréteur, leur était aussi donné celui de

[1] Voy. Peutinger, *Inscript. vetust. Roman. et earum fragmenta in Augusta Vindelicorum*, et Raisser, *Die römischen Alterthümer zu Augsburg*, t. I, p. 72 et suiv., et t. II, p. 61 et suiv. du 3e cah. Consultez aussi les inscriptions de Gruter, d'Appien, d'Orelli, etc.

recteur ou de président. Sous l'empereur Aurélien, Fulvius Bojus était *duc de la limite rhétique*, et, sous le règne de Probe, Bonose était revêtu de la même dignité[1]. Le duc de la province remplaça plus tard cette charge, et nous voyons par la *Notice de l'Empire* que, vers la fin du quatrième siècle, ce duc commandait à la fois la première et la seconde Rhétie[2].

Augusta, qui fut fondée l'an 740 de Rome, quatorze ans avant Jésus-Christ, ressentit à plusieurs reprises les secousses que les Allemanes et les autres peuples germains donnèrent à l'Empire. Au milieu du troisième siècle elle fut investie par eux, et tomba enfin en ruines à la fin du quatrième siècle, sans que la ligne de fortifications qui s'étendait tout le long du Danube, put la préserver de leurs ravages[3]. Tout alors fut détruit et saccagé. Les Huns, lors de leur passage dans les Gaules, renversèrent encore ce qui, malgré tant de désastres, était resté debout; et c'est sur ces décombres que s'éleva par la suite la petite ville épiscopale d'Augsbourg, à laquelle succéda, au moyen âge, la cité qui, sous l'Empire germanique, devint si florissante.

Les fortifications danubiennes n'étaient pas tant une suite de retranchements, liés entre eux par une ligne continue comme le grand rempart, qu'une

[1] Voy. sur ces différents sujets, Raiser, *Ober-Donau-Kreis*, 3, 71 et 72; Kogalnitchan, *Histoire de la Valachie*, t. I, p. 9; Vopisc., *Aurelian.*, c. 13; idem, *Firm.*, *Saturn.*, *Procul.*, *Bonos.*, c. 15.

[2] *Notit. dignit. imperii occident.*, édit. cit

[3] Les monnaies trouvées à Augsbourg et dans ses environs descendent depuis Auguste, l'an 30 avant Jésus-Christ, jusqu'à Théodose-le-Grand et Arcade, son fils aîné, l'an 394 de l'ère chrétienne,

suite de camps qui, en arrière du fleuve, se succédaient de distance en distance pour en protéger le cours.

Elles furent élevées, sans nul doute, dès la première arrivée des Romains sur le Danube.

En effet, ce ne fut qu'au commencement du deuxième siècle, lorsque, déjà depuis cent ans, le pays avait été colonisé, que la limite transdanubienne fut construite, et que la rive gauche du fleuve reçut aussi des établissements romains et de pareilles fortifications.

Ces camps formaient plusieurs groupes, chacun compris sous un nom collectif. Pour me servir des expressions de Schélius, dans ses commentaires sur Hygin : « ils n'avaient pas seulement été élevés à « grands frais contre les attaques de l'ennemi, mais « ils avaient encore été disposés à l'intérieur avec le « plus grand soin pour la commodité de leurs habi- « tants. Souvent la pierre avait été employée pour en « élever les murailles, surtout aux confins de l'Em- « pire, et en présence de nations turbulentes. L'ad- « ministration de ces camps était en partie militaire « et en partie civile; et, comme ces lieux s'agrandirent « avec le temps, ils donnèrent souvent naissance à « des villes considérables[1]. »

[1] « *Ista hibernacula non tantùm exterius adversus omnes conatus hostiles « magno opere emuniebantur, sed et interius laxius disponebantur multo « paratu multâque curâ. Sæpe lapide vel saxo contra inclementiam et « injurias aëris ædificabantur, præsertim quæ in finibus imperii aut « ferocibus et nondum satis pacatis nationibus; sed belli aut servitutis « pluriumque annorum hiberna rationem quidem et ordinem castrorum*,

Parmi ces dernières se distinguèrent sur le Danube les deux cités de Ratisbonne et de Günzbourg.

La première, située vis-à-vis l'embouchure de la Regen, dut être un lieu important, si l'on doit s'en rapporter au dessin de la *Table de Théodose*. Ses nombreuses inscriptions, dont plusieurs datent de l'époque des Gordiens[1], nous prouvent qu'elle eut une garnison permanente que composèrent successivement une aile de cavalerie[2] et les première, troisième et quatrième légions, du surnom d'*Italiques*.

Le nom latin de *Reginum*, sous lequel cette ville est indiquée sur cet itinéraire, s'est perpétué jusqu'à

« ceterum omnia in modum municipii habebant. Ideoque et tractu tem- « poris magisque adauctæ, quædam eorum claris aliquot oppidis origi- « nem dederunt » (*Thes. Græv. Antt. Rom.*, t. x, p. 1110).

[1] Voy. *Apiani Inscriptiones; Aventini Chronica;* Gewald, *Delineatio Norici;* et surtout Zirngibl, dans les *Historischen Abhandlungen der königl. baier. Academie der Wissenschaften*, t. II, p. 203–250.

[2]
DIIS MANIBVS
CL. C. F. MELI . .
CLAVDIANVS
PRAEF. T.

Diis Manibus, Claudio, Caji filio, Melius Claudianus, præfectus turmarum.

Mayer, dans son *Handbuch der römischen Alterthümer*, donne à chaque aile de cavalerie romaine 300 hommes, subdivisés en 10 turmes ou compagnies de 30 chevaux (*terdeni*), commandées chacune par un décurion; le préfet commandait l'aile entière.

nos jours dans celui de Regensbourg que lui donnent les Allemands.

Les routes qui venaient y aboutir du Norique et de la Pannonie, et une autre en ligne droite d'Augusta, jointes à la grande voie militaire du Rhin et du Necker, entretenaient ses communications et protégeaient son commerce que sa position sur le fleuve, dont la navigation lui était ouverte, dut rendre important.

Du moins voyons-nous par une inscription retrouvée en fouillant son sol, qu'une association de quelques-uns de ses négociants releva, en 204 de Jésus-Christ, sous le consulat de Cilon et de Libon, le temple de Mercure, dont elle restaura les ornements et les autels.

De cette ville à la station d'Abusina, la *Table de Théodose* marque vingt-deux mille pas. Or, c'est à peu près la distance qui existe des rives de l'Abens à Ratisbonne. Les vestiges d'une redoute romaine, près d'Unter-Laiendorf, quelques monuments découverts à Abbach[1], et d'autres antiquités trouvées à Gebrachingen, nous montrent, à défaut des traces de la route même, le cours qu'elle a dû suivre. Elle venait donc joindre le camp d'Einingen en deçà du torrent de l'Abens, derrière lequel s'est, après la chute de l'établissement romain, élevé Neustadt ou

[1] Ces monuments sont une pierre votive élevée à Jupiter Stator; une autre, élevée à Mercure et à la Fortune, qui ramena victorieuses les légions, et une troisième pierre qu'un bon fils et époux posa sur la tombe de sa mère et de son épouse. Voy. *Aventini Chronica.*

la ville neuve. Une pierre votive, dédiée aux trois grandes divinités protectrices du Capitol et au génie de la troisième cohorte britannique, en 289, sous le consulat de Gentiane et de Bassus[1]; une autre, que l'empereur Septime Sévère éleva lui-même aux dieux et aux déesses suprêmes[2], et quantité de monnaies romaines, de bijoux, d'anneaux et de poteries, retirés de ce sol, annoncent toute son importance.

C'était le principal des divers camps élevés sur le Danube pour protéger le cours de l'Abens; il correspondait avec Gœgging, où se sont retrouvées les ruines d'un bain antique, avec le pont de Siegenbourg et avec Neukirch. Sans doute, dans un temps postérieur à l'époque florissante de l'occupation romaine, ces divers camps servirent à couvrir stratégiquement cette frontière de la Vindélicie du côté du nord-est[3].

La route de jonction d'Abusina à Celeusum touchait Sitling et traversait le Danube proche d'Irnsing. Sur les hauteurs qui dominent les rives du fleuve peuvent encore s'apercevoir les ondulations de terrain formées par les deux redoutes qui, de chaque côté du Danube, protégeaient ce passage. La voie se partageait en deux branches, dont l'une formait la route militaire proprement dite, et dont l'autre allait

[1] Voy. Raiser, *Ober-Donau-Kreis*, 3e part., p. 34.

[2] *Verhandlungen des historischen Vereins im Regenkreis.* 1re année, 2e cah., p. 93.

[3] Consultez Buchner, *Reisen auf der Teufelsmauer*, 3e cah., p. 13 et suiv.

par Arresting, où se trouvent aussi d'anciens vestiges de fortifications, joindre le grand rempart à Laimerstadt, à Hagenhihl et à Altmanstein. Une pierre trouvée dans le sol de l'avant-dernier de ces lieux, est d'un intérêt majeur en ce que l'inscription qu'elle supporte nous prouve tous les soins que l'empereur Adrien, à qui le rempart dut en grande partie son existence, mit à l'entretien de ces voies de communication[1].

Celeusum comprenait plusieurs camps, depuis l'embouchure de l'Altmühl et Kelheim, qui paraît en avoir conservé le nom, jusqu'au Kels, où Aventin, le premier, retrouva les vestiges du camp prétorial[2].

Quelques restes de la chaussée antique ont été découverts près de Marching, où l'on a également trouvé des tombes et des monnaies romaines[3]. Proche du Kels, elle reparaît encore intacte. Le fort prétorial lui-même était situé à un demi-quart de lieue de Pfœring, sur le champ élevé de Biba, qui domine au loin tous les alentours. La circonférence de ses remparts peut avoir été de mille soixante-seize pas, formant, comme tous les camps romains que nous avons visités, un carré, dont le côté nord pouvait avoir deux cent quatre-vingts pas, celui du sud et celui de l'ouest, chacun deux cent soixante-huit, et celui de l'est deux cent soixante. Le terrain en marque encore très-bien l'emplacement. Les fouilles

[1] Elle se trouve copiée dans les *Verhandlungen des historischen Vereins zu Regensburg*, t. I, cah. II, p. 88.

[2] Voy. *Aventini Chronica*

[3] Mayer, l. c., p. 23 et 24.

qui y ont été faites ont eu pour résultat de mener sur les fondements de diverses bâtisses, et de remettre à nu des restes de corniches et de colonnes, dont un chapiteau, entre autres, présente la forme d'un panier à fruits. On y découvrit aussi le torse d'une statue en pierre, des fragments de poterie, des briques avec l'inscription d'une cohorte[1], et diverses monnaies, qui remontent depuis Alexandre Sévère jusqu'à Auguste. Aventin nous a conservé quelques inscriptions monumentales retirées de ces lieux, mais perdues aujourd'hui, dont l'une, entre autres, était dédiée aux divinités champêtres et à la déesse Épone, et une autre avait été placée sur un temple lors de la restauration qui fut faite[2] de cet édifice. Trois autres pierres sépulcrales qui, quoique trouvées dans ces environs, proviennent sans doute aussi de Celeusum, n'offrent rien en elles-mêmes de remarquable; je ne les cite ici que pour avoir occasion de parler

[1] C. I. FC. (*Cohors prima fecit.*)

[2] IN HONOR DD.
TEMꝑ ⅄ ⱯVSTA'E
C°N⌊ABSVM COR
NEL ROGATVˢ R
AƎF C°H. I. ML SQV . . . ER
CONI ME 'E REST.

In honorem domus divinæ, templum vetustate conlabsum Cornelius Rogatus, præfectus cohortis I militum squamiferorum, confirmata mente restauravit.

Cette troupe paraît avoir porté ce nom des cottes de mailles dont elle était revêtue.

de l'une d'elles qui contient le mot de *Cana*, circonstance dont on a voulu, comme je l'ai dit, se prévaloir, pour prouver le nom latin que portait la ville de Canstadt. D'après cette inscription, ce serait une épouse qui aurait placé cette pierre sur la tombe de son mari, citoyen de Cana[1].

Or, il existait une ville de ce nom en Éolie, vis-à-vis les côtes de l'antique Lesbos[2]. Il en existait encore une autre, faisant un grand commerce, dans l'Arabie heureuse, sur les côtes de la mer Erythrée[3].

Il est donc probable que ce fut de la première de ces villes que le citoyen dont parle cette épitaphe, et dont le nom a quelque chose d'étranger, vint avec les légions sur le Danube; c'est du moins un motif suffisant pour m'avoir porté au doute, lorsque je citai l'opinion de quelques savants, qui ne craignirent pas de faire du nom de Cana, inscrit sur cette pierre, celui du moderne Canstadt, dans les envi-

[1] D. M.
L. OCEANEOLO. MAX
IMILLIO MIRIO CIVI
CANAE. ANN XX. . NA
RENIA. C. C.

Diis Manibus, L. Oceaneolo Maximillio Mirio, civi Canæ, annorum viginti....., Narenia condi curavit.

[2] Hérodote, Strabon, Pline, Méla, Tite-Live, Ptolémée, Étienne de Byzance. — Le comte de Choiseuil cite l'endroit moderne qui lui a succédé sous le nom de *Kanot-Koï*.

[3] Ptolemée, *Geogr.*, l. VI, c. 8.

rons duquel, malgré le grand nombre d'inscriptions qui, comme nous l'avons vu, y ont été trouvées, aucune ne peut faire préjuger que cette ville ait porté ce nom.

La route, au delà de Celeusum, va aboutir à Teissing et à Strasshausen, et ensuite au bourg de Kœsching, dont les murs, élevés au moyen âge, renferment une foule de matériaux romains. Le castel qui protégeait la cité montre à quelques cents pas à l'ouest du bourg ses remparts et ses fossés; il en existait encore une vieille tour à la fin du dix-septième siècle.

Une foule de monnaies romaines ont été retirées de ce lieu, qui servit un jour de garnison à la première aile de cavalerie Flavienne, troupe qui, en 141 de Jésus-Christ, y éleva un monument de reconnaissance à la mémoire du divin empereur Antonin-le-Pieux [1].

C'était là, selon toute probabilité, l'endroit que la *Table de Théodose* cite sous le nom de *Germanicum*, et qui formait la station intermédiaire entre Celeusum et les camps de Vetoniania.

1 . . P. CAES. DIVI. HA . . .
NI. FIL. DIVI. TRA . .
NEPOTI. DIVI. NERV . . .
. RONEPOTI. T. AEL. H . .
RIANO. ANTON . . . . . .
AVG. PIO. P. P. PONT . . .
TRIB. POT. IIII. C. III
ALA. I. FL. O. P.

Imperatori Cæsari, divi Hadriani filio, divi Trajani nepoti, divi Nervæ pronepoti, Tito Aelio Hadriano Antonino Augusto, pio, patri patriæ, pontifici maximo, tribunitia potestate quarto, consulari tertio, ala prima flavia optimo principi.

Cette forteresse était l'on ne peut plus favorablement située à l'embranchement de deux routes, dont l'une est la grande voie militaire du Necker, et dont l'autre allait par Hepberg et par le pont de l'Altmühl joindre les fortifications du grand rempart.

Le principal camp de Vetoniania dut être Nassenfels, où une foule d'inscriptions, de monnaies et d'autres antiquités ont été retrouvées.

Avant d'y arriver, nous passons par Wolkertshofen, où fut déterrée une pierre de l'époque de Septime Sévère, élevée à cet empereur et à ses fils Caracalla et Géta, l'an 208 de Jésus-Christ, par les soldats de la cavalerie Aurélienne. Du côté opposé, dans le bois d'Ickstætt, on retira du sol une pierre milliaire, élevée de même sous cet empereur, en 202, et portant le nom du souverain et de son fils Caracalla[1].

[1] Les voici l'une et l'autre :

Imp. Cæs. L SEPT SEVERO	. . . . . ; SAR
. . . ARABICO ADIAB P	SEVERVS PIVS
TRIB POT XIX	. . G. ARAB
ET IMP CAES M AVR	. . NICVS MAXIMVS
*Anto*NINO PIO INVICTIS	TRIB. POT VIII
PRINCIPI TRIB	. . P. PROCOS ET
POT XIIII IMP III COS III	MARCVS AVREL
. . . . .	. . . . . FEL
ORD AVR FELIC PRIN	. . . . .
*Dom*INis INDVL*gent*ISSIMIS.	. . . . .

Imperator Cæsar Severus, pius, Augustus, Arabicus, Adiabenicus, Maximus, tribunitia potestate VIII, pater patriæ, proconsul, et Marcus Aurelius Antoninus.....

Au sujet de la première pierre, consultez : Leichtlen, *Forschungen im Gebiete der Geschichte*, 4e cah., p. 182; Raiser, *Ober-Donaukreis*, 3e part., p. 10; *Topographisches Lexicon von Franken*, à l'article *Rebdorf*, etc. On voit que le nom de Géta a été exprès effacé.

Cette pierre avait été posée à la jonction de deux routes, dont l'une, en ligne droite, allait, comme le décrit la *Table de Théodose*, toucher les camps de Biricinæ et d'Iciniacum, et dont l'autre, tournant au sud, allait traverser le Danube à Steppberg. Une autre route de jonction venait de Pfünz aboutir à Vetoniania, de manière que de ce point central les communications s'étendaient dans tous les sens.

Cette position avantageuse dut donner à ce lieu quelque importance, ainsi que l'attestent ses inscriptions qui nous parlent de son culte adressé à Jupiter, aux autres grands dieux et à Mercure. Nous voyons par elles que les Sulèves y eurent aussi des adorateurs[1], et que Mars et la Victoire virent fumer l'encens sur leurs autels, en reconnaissance de la protection que sans doute ils accordèrent aux armes romaines[2]. Les monnaies trouvées à Nassenfels remontent à près

1 SVLEVIS
SAC
IVL PATER
NA PATER
P S ET S
V. S. L. L. M.

2 MARTI ET VICTORIAE
VI . . . . . .
S . . . . . CVRA
C . . . IV . . . .
IMPERATOR . . . I . . FL . .
GEMELLINO IMP . . C .
M . . F . .

de trois siècles, et tout ce que son sol a livré annonce la vie industrieuse de ses habitants.

L'autre route qui de Germanicum allait joindre les rives de l'Altmühl, était, à peu de distance de cette ville, protégée par le castel d'Hepberg, dont le terrain conserve encore très-bien le tracé, et qui dut être dominé par une tour d'observation, qui correspondait avec une autre tonr placée sur la Hochwarte, lieu, en effet, très-élevé, qui en a conservé le nom.

Cette route aboutissait à Pfünz, endroit qui fut incontestablement ainsi appelé du pont romain jeté sur le torrent.

Sur une hauteur escarpée qui domine le bourg vers le sud, était placé le camp, vaste enceinte, formant un carré imparfait [1], dont les côtés du nord et de l'ouest, protégés par des rocs à pic, n'étaient garnis que d'un mur et d'un fossé, là où le terrain le permettait, mais qui, des deux autres côtés, était défendu par un triple rempart et un triple fossé. Il servait de garnison à la première cohorte britannique qui, dans cette forteresse, en arrière du grand rempart, entretenait elle-même les divers postes répandus dans les castels situés sur la limite même, et vers lesquels conduisaient d'ici différentes routes militaires.

Car, si l'on se ressouvient de la description que

[1] Son enceinte pouvait comprendre 40,000 pieds carrés. Le côté sud avait environ 558 pieds, celui de l'est 521, et les deux côtés du nord et de l'ouest chacun environ 425.

j'ai donnée du grand rempart, on sait que, de distance en distance, des tours fortes le flanquaient, destinées à recevoir quelques soldats, tandis que dans les camps principaux que nous décrivons étaient placées les garnisons qui fournissaient ces avant-postes.

Ces camps se succédaient en avant du Danube, comme se succédaient à l'extrême frontière les forts qui protégeaient le rempart, où les vestiges de tous les grands travaux qui y ont été faits, surtout depuis le Danube jusqu'à Kipfenberg, et vis-à-vis sur le Michelsberg, et à Arnsberg, étonnent véritablement l'imagination [1].

Près du camp de Pfünz s'élevait un temple dont les murs, d'après la tradition, furent, après le départ des Romains, mis à profit par le christianisme, et subsistèrent comme église jusqu'à l'époque des guerres des Suédois. Ses ruines apparaissent encore, assises au centre d'une enceinte de terre, où se trouvent aussi les restes d'un puits profond qui, creusé dans le roc, atteignait le niveau du torrent.

Une inscription remarquable fut tirée de ces ruines.

Elle porte que la première cohorte britannique, commandée par le décurion Jules Maxime, fit un

[1] Je renvoie pour la description détaillée de ces diverses fortifications à l'ouvrage du Dr Mayer, intitulé : *Beschreibung der römischen Landmarkung von der Donau bis Kipfenberg*, inséré dans le huitième volume des *Acad. Denkschriften*.

sacrifice au dieu Sedatus[1]. Cette divinité ne nous est connue que par une autre inscription qui fut trouvée en Carinthie[2]. Peut-être était-ce un génie local, au culte duquel les soldats de la cohorte britannique étaient restés fidèles, comme on a trouvé à Bidenhard (l'antique Bedajum, cité par la *Table de Théodose*), près de Séon, deux inscriptions en l'honneur du dieu Bedajus[3], qui, dans d'autres endroits, fut aussi invoqué[4]. En adoptant cette explication, il faudrait dès lors se ranger à l'opinion de ceux qui ont donné au camp de Pfünz le nom de Sedatum; ce que nous ne faisons toutefois qu'avec la plus grande réserve.

Les fondements de plusieurs de ses maisons bâties à l'extérieur de ses remparts, le long de la

[1] SEDATO
SACRVM
COHIBR'E
E X V S L
VSCAIVL
MAXIM
ODEC.

Sedato sacrum (fecit) cohors prima Brittannica, ex voto suscepto; libenter votum solvit, C. Julio Maximo decurione.

[2] A Gurckfeld.
Voici l'inscription :
SEDATO AVGVSTO SACRVM. P. RACONIVS. AEDEM. ET. ARAM. D. D.

[3] BEDAIO SACRVM. — BEDAIO SANCTO.

[4] Par exemple, près de Salzbourg, où une inscription porte :
BEDAIO AVG. ET. ALOVNIS.
Voy. Orelli, *Inscript.*, n° 1964.

route qui conduisait à Vetoniania[1], ont été retrouvés au commencement de ce siècle, et sur un monticule qui domine à gauche la même route, ont aussi été fouillées plusieurs tombelles coniques élevées par la population celtique. L'une d'elles a offert une monnaie de Tibère, sans cependant que cette particularité soit une preuve que le camp ait déjà été fondé sous ce césar. Car ce n'est que depuis Trajan que les monnaies trouvées sur cet ancien sol romain se succèdent de règne en règne; et, comme c'est avec l'époque des Gordiens que leur suite cesse, tout porte aussi à croire que ce fut sous ce dernier empereur que ce camp, ainsi que la plupart des fortifications de cette partie de la rive gauche du Danube, tombèrent en ruines[2].

Les traces de l'antique chaussée jusqu'à Vetoniania ont été retrouvées en plusieurs endroits.

Nous revenons sur ce lieu, et, après avoir visité Altenfeld, où, sur l'emplacement même de l'église, exista une tour d'observation romaine; Unterstall, où fut aussi posé un castel; Joshofen, lieu qui probablement doit son nom au culte de Jupiter, qui y aura été en honneur, et dont la tour forte pouvait au loin explorer tout le pays; Irgertsheim et Dünzelau, où Mercure eut des temples et des au-

[1] On peut en lire la description et en voir les plans dans les *Denkwürdigkeiten des Ober-Donaukreises*. 1824-25. 2e part., p. 66. Le plan du camp y est aussi tracé.

[2] Voy. Raiser, *Denkwürdigkeiten des Ober-Donaukreises*. 1824-25. 1re part., p. 65.

tels[1], nous continuons de suivre la grande voie militaire jusqu'à Iciniacum.

Itzing paraît avoir été le noyau des différentes fortifications que la *Table de Théodose* mentionne sous ce nom. Car je crois devoir rappeler au lecteur que chaque groupe de ces camps, stratégiquement coordonnés pour défendre telle ou telle position, était nommé d'un nom collectif. C'est ce qui rend souvent si difficile de faire accorder les distances marquées sur l'itinéraire romain avec celles des lieux dont il y

[1]

MERCVRIO	MERCVRIO
AEDEM FECIT	TEMPLVM
ET SIGNVM	EX VOTO SVS
POSVIT	CEPTO. CLAV . .
C. TOGIONIVS	. . . GVSTANVS
CVPITVS	. . L. L. M.
C. TOG. SVMVS	
FIL. REFECIT.	

A Irgertsheim fut aussi trouvée une pierre votive dédiée à Jupiter, portant cette inscription :

I. O. M.
M. COC. C
ADIVTOR
V. S. L. L. M.

Jovi optimo maximo, M. Cocius, Commentariensis adjutor, votum solvit lubens libenter merito.

Les adjuteurs ou adjoints aux commissaires de guerre (*Commentarienses*) sont cités dans la *Notice de l'Empire*, p. 1376; une autre classe d'adjuteurs était attachée aux *Magistri officiorum*. Voy. *Notit. imp.*, p. 1512, édit. citée.

est fait mention. Par exemple, entre Vetoniania et Iciniacum, on trouve la station intermédiaire de Biricianæ, qui est marquée à dix-huit mille pas du premier de ces lieux, et qui ne pouvait nécessairement avoir cette distance qu'autant qu'on visitât les lieux les plus reculés qui faisaient partie de ce groupe.

Or, cette ligne s'étend principalement sur l'Altmühl, tandis que les fortifications d'Iciniacum recouvrent surtout le bassin du petit ruisseau d'Ussel; celles de Medianæ défendaient le cours de la Wœrnitz.

Nous avons parlé de la pierre milliaire trouvée dans le bois d'Ickstætt. Elle nous guide dans notre direction sur Hütting, lieu qui est placé dans le lit d'un ancien bras du Danube, tandis que sur les rocs qui s'élèvent au bord du vallon, se montrent comme suspendues les ruines d'une vieille tour romaine.

Plus loin, au-dessus du village de Maurn, un autre castel était placé sur la sommité des rocs, inabordable de trois côtés, et qui, comme le nid d'un aigle, planait sur les trois vallées de Wellheim, d'Ellenbrunn et de Meilenhofen, qu'il servait à explorer[1].

Nous atteignons alors en une heure le village de

[1] Il porte encore aujourd'hui le nom de *Römerschanze*. Dans l'église de Maurn est enclavée une pierre sépulcrale en relief, représentant mari et femme dans le costume romain. Elle est surmontée d'une autre pierre arrondie, supportant deux cignes à tête de chien dont les cous sont entrelacés. On peut en voir la représentation dans le deuxième volume des *Neuburgischen Provinzialblätter*, p. 401.

Burkmannshofen, où fut retrouvée une colonne milliaire analogue à celle du bois d'Ickstætt[1].

Il est à regretter que la partie du monument la plus intéressante, celle où était gravée la distance, ait été brisée.

Cependant il est à croire que cette distance était comptée d'Augusta, ainsi qu'elle dut l'être aussi sur la colonne précédente[2].

Nous sommes à l'embranchement de deux routes, dont l'une, qui se dirige vers Itzigen, est celle de la *Table de Théodose*, et dont l'autre conduit par Altheim au milieu des forêts qui s'étendent entre Mœhren et Auernheim, et au sein desquelles sont enfouies sous le sol d'antiques murailles d'une vaste étendue,

[1] . . . . . .
L. SEPTIMIVS
PERTINAX AVG . . AB
. . ADIAB. PARTHICVS MAXIMVS
PONTIF MAX TRIB POT VIIII
IMP XII COS II P P PROCOS ET
IMP CAESAR MARCVS AVREL
ANTONINVS AVG TRIB
POT IIII PROCOS
. . . . . .
. . . . . .

Imperator Cæsar L. Septimius Pertinax, Augustus, Arabicus, Adiabenicus, Parthicus, Maximus, pontifex maximus, tribunitia potestate VIIII, Imperator XII, consul II, pater patriæ, proconsul, et Imperator Cæsar Marcus Aurelius Antoninus, Augustus, tribunitia potestate IIII, proconsul . . . . . .

[2] Voy. ci avant, p. 118.

non moins mystérieuses que l'établissement de Kœngen sur le Necker, ou que celui du Hagenschieswald sur l'Abnoba.

Nous atteignons alors Dietfurt, lieu où les Romains eurent un passage sur l'Altmühl, et où furent aussi trouvés un fragment d'inscription [1] et différentes monnaies.

Au delà du torrent, nous visitons Gœhrn, placé de même sur les décombres d'un établissement romain, où Jupiter et Cérès eurent des autels [2], et du sein des ruines duquel, où tout annonce que la flamme dévora un jour ce lieu, ont été retirées une foule de monnaies, d'armes et d'antiquités de toute espèce.

Arrivé sur la Retzat, nous allons nous asseoir sur les ruines du camp d'Emezheim, où Mercure reçut des

1 . . . . . .
. . . A. EX. REL. EORV. .
DE. SVO. PRO. SE. ET. S.

2 I. O. M.
SACR.
IVL. VI
ATOR
V. S. LL. M.

CERERI SACRVM.

(Sur une coupe de sacrifice que décorent aussi quelques épis.)

Voy. *Jahrbericht der Akademie der Wissenschaften in München.* 1829.

sacrifices[1], et où les dieux du Nil semblent aussi avoir eu des adorateurs[2]. Une aile de cavalerie, du surnom d'*Aurélienne*, y était placée dans la seconde moitié du deuxième siècle. Weissenbourg, proche de ce lieu[3], nous offre aussi une inscription dédiée à Mercure et une autre à Jupiter. Nous suivons la route romaine qui se déploie derrière les ruines du grand rempart, et qui, par Raitenbuch et dominée par la tour d'Altenbourg, allait joindre le camp de Pfünz que nous avons décrit, et d'où, par Dolnstein, nous rentrons au sein d'Iciniacum.

Cinq camps dont les tracés peuvent encore très-bien s'apercevoir, et dont les vestiges des remparts et des fossés qui les entouraient n'ont point encore disparu, se succédaient en demi-cercle autour du bassin de

[1] PRO SALVTE
ANTONINI. IMP. N.
MERCVRIO SACRVM
FL. RAETICVS OPTIO
EQ. AL. AVR.
V. S. LL. M.

[2] Il existait autrefois dans l'église du lieu deux figures d'Isis et d'Osiris On les trouve représentées dans l'ouvrage de Falkenstein sur les antiquités de ce canton, l. c., pl. 3; j'y renvoie le lecteur.

[3] MERCV(*rio*)
ARAM. D. IVL.
PRISCINVS EX VOTO SVSC(*e*)PTO
S. LL. M.

IN HDD
I. O. M.

l'Ussel dont ils dominaient les abords. Celui d'Itzing, le lieu principal de cette petite colonie, était placé de l'autre côté du torrent. Je ne sache pas que dans ces environs aient été trouvées des inscriptions; mais on y a découvert en foule des monnaies d'or, d'argent et de billon, des tronçons d'armes, des vases, des urnes cinéraires, et quantité d'autres ustensiles. Quatre puits, creusés dans la vallée, ont aussi attiré l'attention, et surtout l'un d'eux, situé dans la direction de Mündling, près duquel ont été retrouvées d'anciennes murailles et plusieurs pièces d'or romaines.

D'Iciniacum à Aquileia, la *Carte routière* marque quatre stations : celle de Medianis, celle de Losodica, celle de Septimiaci, et celle d'Opie.

Aquileia, sans nul doute, a donné son nom à la petite ville d'Aalen, située non loin des sources de la Kocher.

Opie semble avoir donné le sien au bourg de Bopfingen.

Il est impossible de préciser d'une manière certaine les autres stations; dans le doute, on ne peut que suivre les traces des diverses routes que le temps n'a pas effacées.

L'une d'elles allait, au sud, joindre la chaussée qui bordait la rive gauche du Danube, et aboutissait à Marxheim, où les vestiges des palées d'un vieux pont étaient encore visibles au dernier siècle[1]; l'autre,

[1] Dans les fossés du château fut trouvée une monnaie de Julia Augusta. Voy. *Jahrbericht des historischen Vereins im Rezatkreis*. Année 1830, p. 9, n° 14.

par Mündling et Markof, joignait les rives de la Wœrnitz, et, selon toute probabilité, la route de Pomone à Opie; deux autres enfin allaient, dans la direction du nord, circuler par plusieurs ramifications sur les hauteurs qui s'étendent entre l'Altmühl et la Wœrnitz jusqu'au pied du grand rempart. Là, nous voyons Gnotzheim et Spielberg; l'un, assis sur les débris d'un vieux camp[1], l'autre, montrant les restes d'une tour d'observation qui, placée sur un sommet élevé, pouvait correspondre par signaux avec toutes les tours fortes de la grande limite[2]. La chaussée romaine, de Gnotzheim au grand rempart, montre encore son pavé assez intact. Au sud, entre Ursheim et Hechlingen, elle le laisse également apercevoir çà et là. Nous le foulons pour aller visiter dans le val de l'Altmühl une inscription qui fut déterrée sur le territoire de Treuchtlingen, et qui suffit pour prouver l'origine romaine de cet endroit, sans que toutefois elle puisse servir de preuve à l'assertion de quelques observateurs qui, d'après elle, ont voulu donner à ce lieu le nom de colonie Aurélienne[3].

[1] On y a trouvé une foule de monnaies, d'armes, de bijoux, de débris de poteries et d'autres antiquités.

[2] On y trouve toujours encore de temps en temps quelques vieilles monnaies.

[3] Voici cette inscription :

. . . AVRELIARVM
EMERITI CONIVGI
SABINAE FILIAE
VERECVNDAE MATRI
SABINEIVS SABINVS
KARISSIMIS.

Avant d'y arriver, nous nous assurons, près de Wettelsheim, de l'emplacement d'une autre tour d'observation, dans les décombres de laquelle furent, en les déblayant, trouvées quelques monnaies romaines; l'une d'elles était de Vitellius.

C'est, selon toute probabilité, cette suite d'établissements qui s'étendaient entre la Wœrnitz et l'Altmühl qui portait le nom de castra Mediana.

A l'ouest du premier de ces torrents durent être placés ceux de Losodica, dans le bassin qu'arrose la rivière d'Eger. Le lieu qui, dans cette dernière station, a laissé le plus de traces de son antique importance est Gross-Sorheim, village situé à trois quarts de lieue de Harbourg. Sur une colline arrondie qui le domine, dans la direction de Nœrdlingen, s'élevait encore au moyen âge un vieux château, situé sur l'emplacement d'un camp romain. Ses ruines ont succédé aux ruines romaines. Trois colonnes antiques, trouvées au bas de la colline, les traces d'un aqueduc, quelques fondements de bâtisses, et les énormes parties sexuelles d'un Priape, qui y étaient enfouies; d'autres colonnettes, des briques, des fragments de vases et de poteries, et enfin des monnaies romaines annoncent qu'un établissement assez considérable a dû y exister. La voie romaine liait ce lieu à Allerheim, où, sur le sommet d'une montagne, était placée une tour d'observation[1]. Plus au nord,

[1] Il y a une vingtaine d'années, qu'en en déblayant les décombres, l'on découvrit un puits encore très-bien muré qui, à travers la montagne, devait atteindre le niveau de la Wœrnitz. C'est incontestablement un ouvrage romain.

Wallerstein, Maihingen, et d'autres lieux ont aussi offert quelques antiquités provenant du grand peuple[1].

Nous touchons le territoire des *castra Septimiaca*, dont le village de Maihingen fut peut-être le lieu principal, et dont le réseau s'étendait depuis là jusqu'au grand rempart dans tout le bassin de la Sechtach.

Sur les bords mêmes du torrent, l'on peut encore étudier l'emplacement d'un des castels qui devaient protéger la vallée. Aufkirch, Thannhausen, Walxheim, ont également présenté quelques vestiges d'antiques fortifications.

Au delà de la Sechtach se montre sur un haut sommet le château de Baldern, que nous avons cité en faisant la description du grand rempart, et qui a succédé à des constructions du moyen âge qui elles-mêmes avaient été posées sur l'emplacement d'un castel romain. Un bas-relief, représentant un guerrier, et de nombreuses monnaies, dont plusieurs, en

[1] Dans le dernier village fut trouvée une pierre sépulcrale avec une inscription en lettres moitié grecques et moitié latines. Elle a été publiée par Hanselmann, t. II, p. 30.

La voici d'après lui :

ΕΥΠΟΡΟC
ΟΥΡΒΙΚΩ ΦΙ
ΛΙΩ BENEME
RENTI ΦΗΚΙ

Euporus Urbico filio benemerenti (hoc monumentum) fecit.

argent, sont du règne de Trajan et de celui d'Adrien, ont été retirés de son sol. La position était on ne peut plus avantageuse pour l'exploration. Car de cette hauteur l'œil embrasse tout le pays dans un rayon de douze lieues, et voit se développer les collines et les plaines où circule la Riess, et dont la fertilité dut appeler de nombreux colons.

Plus au sud, un autre camp était placé près de Rœttingen, non loin de la station d'Opie.

Nous en visitons l'emplacement avant de nous rendre dans ce dernier lieu qui, selon toute probabilité, occupait le sommet élevé de l'Ipf, que les Romains avaient nivelé pour y poser leur établissement[1]. Ils avaient aussi vis-à-vis bâti un autre castel sur le Flochberg.

C'est sans doute après la destruction de l'un et de l'autre par les Allemanes que leurs matériaux servirent aux constructions du bourg de Bopfingen, dans la vallée.

D'Opie à Aquileia, la *Table* marque dix-huit mille pas, et d'Aquileia, elle en marque vingt mille jusqu'aux camps de la Luna, qui devaient embrasser les fortifications de Welzheim, dont nous avons parlé en parcourant le grand rempart, et devant lesquelles circulait le petit torrent de la Lein, qui sans doute fut la Luna des Romains, et où commençait la grande voie romaine qui allait par Sumlocène et Aræ Flaviæ joindre le Rhin à Tenedone.

[1] On y a découvert plusieurs monnaies, dont une entre autres d'argent, au type d'Antonin-le-Pieux, et une autre de billon du règne de Domitien.

La distance totale d'Opie aux camps de la Luna était donc de trente-huit mille pas et, par conséquent, conforme à celle qui sépare effectivement le sommet de l'Ipf de Welzheim.

La station d'Aquileia comprenait deux camps principaux.

Nous avons, en faisant la description du grand rempart, cité celui de Buch, situé à un quart de lieue de la limite antique.

Son tracé est encore entier; çà et là, les murs, recouverts de gazon, s'élèvent à trois et quatre pieds tout autour de la double enceinte carrée que protégeaient deux fossés profonds.

Des débris de colonnes, des briques et des fragments de poterie, joints à une grande quantité de monnaies, dont la suite remontait depuis Constance jusqu'à Domitien, ont été retirés de ces ruines qui malheureusement n'ont point offert d'inscription.

Au milieu de l'espace que ces restes recouvrent est un parallélogramme de cent soixante-dix pieds, appelé par les habitants le château[1]. C'était peut-être le prétoire.

L'autre camp était plus en arrière, situé sur l'emplacement même qu'occupe la petite ville d'Aalen, sur la rive droite de la Kocher. Nulle ruine, nulle inscription n'en subsiste, et l'on ne peut juger de sa position que par le nom de *Maueracker* que portent les champs qu'il recouvrait à l'ouest de la ville, où

[1] *Die Burg.*

ses murailles ont dû s'élever, et d'où plus d'une centaine de monnaies ont été retirées[1].

Quelques tours fortes couronnaient les hauteurs. Celle d'Oberalfingen qui, de son sommet, pouvait correspondre avec celle de Baldern, avec Kapfenbourg, et les tours fortes de la chaîne de l'Albuch, était la plus élevée. Ses murailles n'avaient pas moins de neuf pieds d'épaisseur. Aujourd'hui elle a tout à fait disparu.

Nous suivons les traces de la chaussée romaine jusqu'à Lorch, bourg célèbre par l'abbaye que les ducs de Franconie et de Souabe, de la maison de Hohenstaufen, firent bâtir sur les fondements du castel romain. Un fragment d'inscription[2], des poteries, dont quelques-unes recouvertes de beaux emblèmes, et dont un vase entre autres était orné du triomphe en relief de Bacchus, ont été trouvés dans les vieux décombres romains. C'était le camp le plus méridional de la station d'*ad Lunam*, dont celui de Welzheim était le prétoire. C'était le point de séparation des gouvernements de la Germanie supérieure et de la Rhétie.

[1] Le plus grand nombre est de l'époque d'Adrien et des Antonins; cependant on en a aussi trouvé de Constantin et de Constance. Voy. *Würtembergische Jahrbücher*. 1831. 2e cah., p. 102 et suiv.

[2]
. . . . . .
. . . . ES DOMO
NEG. ART. C. (*negotiator artis cretariæ.*)
B⊹S PARENT
. . . . . INCOMPQ
. . . FIL. DVLC

Nous avons décrit les établissements romains de la première de ces provinces. Nous devons donc nous rabattre de nouveau vers le Danube, et, entre ce fleuve et le Necker, chercher sur l'Albe les principales positions mises à profit par le grand peuple.

Plusieurs routes durent dans l'antiquité circuler sur ces plateaux et joindre l'un à l'autre les deux bassins qu'arrosent ce fleuve et cette rivière.

La première est celle qui s'élevait sur les plateaux qui dominent la Kocher et la Brenz, d'Aquileia à Heidenheim, et qui allait joindre le Danube à Pomone. Déjà le nom d'Heidenheim marque un lieu qui fut habité du temps du paganisme. Et, en effet, nous y trouvons plusieurs inscriptions laissées par la population romaine; l'une d'elles s'adressait à Mercure[1].

Le bourg est pittoresquement situé; et les rocs élancés qui, sourcilleux, s'élèvent au-dessus de lui, soutiennent encore les débris de murailles d'un vieux châtel que le moyen âge bâtit sur les vestiges de plus antiques fortifications.

Heidenheim a longtemps été regardé comme l'A-

[1] MERCVRIO.
SAC. EX. VO
TO . . . FLO
RENTINVS
RO SALVTE
PRIMITIVI
FILI
V. S L L M.

quileia de la *Table de Théodose*, réunion de camps dont nous avons avec plus de raison placé le prétoire près du grand rempart. En le faisant, nous avons suivi l'opinion du topographe Paulus qui, commentant la *Table de Peutinger*, a donné des raisons extrêmement plausibles pour faire regarder l'embranchement de route qui, de Sumlocène, traversait les hauteurs du Schœnbuch, et liait cette colonie romaine à Clarenna ou Canstadt, comme étant celui de cet *Itinéraire*.

Si cette opinion est vraie, comme elle en a toute l'apparence, la station d'*ad Lunam* devait être nécessairement placée, comme nous l'avons dit, aux sources de la Lein ou de la Luna; et, comme conséquence, celle d'Aquileia, qui était éloignée d'*ad Lunam* de vingt mille pas, devait l'être près de la Kocher, où la petite ville d'Aalen a conservé le nom d'*Aquileia*, seulement contracté. La route militaire qui, de la colonie du Necker, passant par *Grinario*, formait une courbe légère sur les plateaux du Schœnbuch, traversait donc cette rivière à Canstadt et allait en ligne droite, à l'est, lier les stations du grand rempart, dont nous avons décrit les positions. Ce qui a surtout porté quelques savants[1] à regarder le moderne Heidenheim comme l'Aquileia des Romains, c'est une épitaphe trouvée dans les ruines du camp qui couronnait ce bourg dans l'antiquité.

[1] Grotesend, Leichtlen, et surtout Buchner qui, dans un mémoire spécial sur les fortifications de Lonsée, s'est à ce sujet laissé aller à toute son imagination.

L'inscription nous apprend que Flavius Aucus, secrétaire et héritier de T. Flavius Vitalis, fit ériger cette pierre aux mânes de ce citoyen d'Iala[1]. Mais nous avons déjà fait observer, en parlant de l'épitaphe d'un citoyen de Cana, trouvée à Celeusum, que, loin d'être une preuve en faveur du nom de Cana qu'a dû porter Canstadt, cette inscription ne prouve, au contraire, que le droit de cité qu'eut dans l'antique ville de Cana en Eolie, vis-à-vis les côtes de Lesbos, celui dont elle rappelle la mémoire.

Il en est de même de la pierre d'Heidenheim, dont l'épitaphe indique que celui qu'elle recouvrait était citoyen, non d'Aquileia (puisque l'inscription est complète), mais bien d'Iala, bourg d'Italie, situé sur une petite rivière qui portait le même nom, et qui se jette dans le lac de Côme. Elle ne prouve pas plus en faveur du nom antique d'Heidenheim que celle de Celeusum a pu prouver en faveur du nom de Canstadt.

Les traces de la chaussée romaine sont surtout visibles au delà d'Heidenheim, au sein des forêts où, près d'Haunsheim, se montrent aussi les vestiges d'un castel. Le carré en est parfaitement tracé, et ses

[1] D. M.
T FL VITALIS
CIVES IAL
VIX. AN LXX
FL AVCVS LIB
ET ERES FACCVR.

(*Librarius et heres.*)

remparts sont encore élevés de cinq à dix pieds au-dessus du sol, dans une étendue de quatre cent soixante-cinq pieds au nord et à l'ouest, et de quatre cent six à l'est et au sud. Dans ces murailles, dont les tours et les créneaux renversés sont aujourd'hui enfouis sous les troncs droits de la forêt, était placée une cohorte de Thraces, si toutefois l'inscription murée dans l'église d'Haunsheim provient de ces ruines[1].

Le grand nombre de monnaies trouvées dans ces environs et sur les territoires d'Herbrechtingen, de Giengen, de Burgberg, d'Hermaringen, de Brenz et de Sontheim, prouvent combien la colonisation romaine, que ces camps étaient destinés à protéger, y était répandue.

La route d'Heidenheim à Pomone allait joindre la colonie Vindélicienne d'Augusta, et ce transit devait nécessairement donner de l'importance aux diffé-

[1] Voy., pour plus de détails, Raiser, *Der Ober-Donaukreis unter den Römern*, II, 6, p. 57.

Voici l'inscription :

MVL.ERI INN . . .
TISSIME. VXO . .
SANCTISSIM. . . .
REGREDER . . . .
ANNOS AGE . . .
LVCIVS NOR . . .
FORTVNAT . . . .
PRAEF. COH. . . .
TIIACVM posvit.

rentes mansions qui l'abordaient et y agglomérer la population.

Une autre route que nous pouvons appeler une enfourchure de celle dont nous venons de parler, partait de Pomone et allait dans la direction du nord joindre la station d'Opie. Cette route est connue sous le nom de *Steinstrass*, que lui donnent les habitants, et qui semble provenir de ce qu'effectivement elle est composée d'une couche de pierre calcaire d'un, de deux, et même de trois pieds d'élévation. Elle est en général, dans tout son cours, large de dix-huit pieds.

Plusieurs points méritent d'être mentionnés sur cette voie ou dans le district qu'elle parcourt, entre autres le village de Wittislingen, où fut trouvée une inscription adressée à Mercure, et dont le clocher de l'église repose sur les fondements d'une vieille tour romaine, et Oberbæchingen, dans les forêts duquel se voient encore les traces d'un vieux camp que surmontait une tour d'observation. Une charmante statuette en marbre d'un amour endormi a été retirée de ces ruines[1].

Je citerai encore Zoschingen, d'où provient un fragment de bas-relief représentant Pallas et Mercure[2], et peut-être les deux tours fortes de Stauffen et de Katzenstein.

[1] Voy. Raiser, *Der Ober-Donaukreis*. Ouvrage cité, 2e part., p. 51, not. 123.

[2] *Beschreibung des römischen Antiquariums in Augsburg*, n° 15, p. 65.

Sur la droite de Finningen, où est venue s'offrir à nous une inscription d'Apollon Grannus[1], Hochstett, Dillingen, Lizheim, dernier lieu où la troisième légion italique[2] a laissé quelques souvenirs, et les traces du castel qui, entre Finningen et Luzingen, couronnait la pointe d'un sommet élevé d'où la vue s'étend sur tout le val du Danube, et dont les signaux pouvaient correspondre avec ceux des autres tours qui se succédaient tout le long du fleuve, complètent la monographie de cette partie de la province.

Un troisième embranchement de route qui partait de Pomone allait, par Gundelfingen et le val de la Lontel, aboutir à Lonsée, petit endroit placé aux sources de ce torrent, sur le sommet des Alpes suéviques, et qui était lui-même le point de jonction de plusieurs autres voies romaines. Gundelfingen a livré sur son territoire une pierre portant un fragment d'inscription adressée à Jupiter, et un pot rempli de monnaies d'argent, la plupart de l'époque des

[1] APOLLINI
GRANNO
SABINIVS
PROVINCIALIS
L L M.

[2] LEG ITAL III M.

Inscription trouvée sur deux briques. On y a aussi découvert plusieurs monnaies de Trajan, d'Adrien et des Sévère.

couronnait un castel explorateur, d'autres moindres antiquités ont été mises au jour.

Au delà de ce sommet élevé, dans les environs de Bœtzingen, les traces de l'antique voie romaine reparaissent; nous les suivons par Wankheim jusqu'à la colonie de Sumlocène. Une autre route, signalée par tradition chez les habitants de Küsterdingen sous le nom de *Hœrweg*, paraît aussi s'être dirigée sur Sumlocène par Metzingen et Tubingue.

L'église de Küsterdingen conserve encore sur son portail le reste d'une inscription dédiée à Jupiter et à Junon[1].

Il est à présumer que la route de Gruorn descendait à travers le val de l'Erms que nous avons suivi, tandis que sans doute du côté opposé un autre embranchement allait par le val de la Lauter aboutir au Danube, et que, coupant l'Albe dans ses plateaux les plus élevés et passant sous les murs de Hohenzollern, un troisième embranchement allait par plusieurs ramifications joindre les sources du fleuve et du Necker.

C'est la dernière de ces directions que nous suivons, et qui nous conduit au bord du Danube sur les ruines d'Hombourg (ou d'Honberg), au-dessus de Tuttlingen.

[1] I. O. M.
ET IVNO
REG. SC
IVN/////
PA/////
//////////

La route de l'Albe présente encore quelques-uns de ses vestiges jusqu'à la hauteur de Gruorn, village au delà duquel il est assez difficile d'en marquer la direction. Elle sert toutefois de preuve évidente que sur ces plateaux élevés la colonisation s'était répandue.

L'Erms[1] prend sa source non loin de cet endroit, et dans sa gorge découpée, célèbre par les ruines pittoresques que le moyen âge y a laissées à Urach, plusieurs souvenirs de l'époque romaine ont été retrouvés.

Deux inscriptions de Metzingen nous prouvent qu'il existait sur le terrain où ce village est placé un temple qui était commun à tous les habitants de cette vallée[2].

Plusieurs bas-reliefs, une figure de Mercure, des monnaies et d'autres antiquités[3] peuvent donner une assez haute idée de l'importance de l'endroit.

A Plezhausen, à Pfullingen, furent aussi découverts deux bas-reliefs[4]; sur le sommet de l'Achalm, que

[1] *Armisia.*

[2]

I. O. M.	I. O. M.
CONFANES	. . VNON[REGIN.
SES. ARMI	. . . . .
SSES. VSL	ARMISSES . . . . .
L. M.	. . . . .

[3] Voy. *Schwäbische Chronik.* 1789. n° 418, et Memminger, *Beschreibung des Oberamts Urach*, p. 16 et sv.

[4] Un potier romain de Pfullingen nous a conservé son nom sur ses poteries. Voici son monogramme :

PRIMITIVoS.

connu. Le peuple leur donne le nom d'*Altstadt*, nom qu'il donne aussi à l'emplacement d'un autre établissement romain près de Mœskirch, dont on a prétendu faire l'antique Bragadurum cité par Ptolémée. Les traces de la route romaine n'ont point encore disparu entre l'un et l'autre de ces lieux ; elles reparaissent sur les hauteurs qui dominent le cours de l'Aach, et sur celles de la presqu'île du lac, où elle allait aboutir à la cité de Constance. Quelques décombres de murailles, auxquels l'habitant donne le nom de *Heidenschloss* (nom qui partout généralement marque la présence des Romains), proviennent sans doute des tours fortes qui devaient observer ce passage et qui devaient veiller à sa sécurité.

Nous touchons le Hégau, bassin qui s'étend entre le lac, le Rhin et le Danube, dominé à l'est par les sommités basaltiques du Randenberg, auxquelles les ruines du moyen âge, qui couronnent chacune de ces pointes, prêtent un caractère si pittoresque.

Ptolémée, dans sa *Géographie*, en décrivant les frontières de la Rhétie, donne à cette dernière pour limites, à l'ouest, le mont Adula et la ligne qui s'étend depuis le Danube jusqu'au coude formé par le Rhin; au nord, le Danube, depuis sa source jusqu'à l'embouchure de l'Inn dans ce fleuve; à l'est, le cours de cette rivière, et, au sud, les Alpes peniques.

C'est dans ces dernières, ajoute-t-il, que l'Iller, qui se jette dans le Danube, prend sa source, et elles séparent la Rhétie de l'Italie; celles qui s'étendent vers Græa sont situées par le 30^{e} degré de longitude

et le 45e degré 20 minutes de latitude. Comme c'est aux mêmes degrés environ qu'il place la *tête du Rhin* et les deux villes de Brigance et de Taxgætium, posées sur ses rives, il faut croire que le géographe d'Alexandrie voulait désigner par là le commencement du grand cours du fleuve à sa sortie du lac Brigantin, dont il semble avoir ignoré l'existence. Or, c'est à peu près, comme le dit aussi Strabon, à une journée de marche environ que les sources du Danube sont éloignées du lac Brigantin[1].

Il faut donc, d'après cette description du géographe d'Alexandrie, que les monts connus aujourd'hui sous le nom d'Arlberg, aient porté dans l'antiquité le nom de Penniques[2], et regarder les hauteurs qui s'étendent depuis ces Alpes jusqu'à vers le Hégau, et peut-être aussi les rocs basaltiques de ce canton qui, comme de vastes murailles, s'élèvent perpendiculairement au-dessus du bassin qu'ils dominent, comme appartenant à la prolongation de cette chaîne à l'ouest.

Le nom de Græa[3] se serait perpétué dans elui du donjon d'Hohenkræen qui, au moyen âge, a, selon toute apparence, été bâti sur de plus antiques fondements.

Il est indubitable du moins que, pour contenir le peuple qui habitait ce pays et qui avait une origine

[1] Ἡμερησιον δὲ ἀπὸ της λίμνης προελθὼν οδον Τιβέριος, εἶδε τας του Ἴστρου πηγάς. Strab., l. VII.

[2] Ποινᾶι. Ptol., *Géogr.*, l. II, c. 12.

[3] Γραίαι.

commune avec ces Rhétiens que Drusus et Tibère vinrent combattre et soumettre, Rome a dû y bâtir des forteresses.

Tous ces monts du Hégau offraient des positions trop importantes sous le rapport stratégique pour n'avoir point attiré les regards des ingénieurs romains, et il est plus que probable que, comme Hohenkræen, bon nombre des châteaux élevés au moyen âge par la noblesse allemane, ont eu comme ce donjon une origine romaine, et que Hohentwiel[1], Nellenbourg[2], le donjon d'Engen, d'où les vestiges d'un chemin antique peuvent encore être étudiés, jusqu'au fort dont les ruines couronnent la petite ville de Tuttlingen, et peut-être les murs renversés de Bodmann, sur une des sommités du lac, ont dû leurs premières murailles aux Romains.

Les traces de l'ancienne voie militaire du Danube[3] peuvent se suivre sur les plateaux qui dominent la rive droite du fleuve, depuis Altstadt, près de Mœskirch, jusqu'au bord de la Riss, où fut placé l'établissement de Risstissen.

[1] *Duellium?*

[2] Als die Schlosskirche abgebrochen wurde, fand man im Grunde Spuren eines eingestürzten Gebæudes, auf dessen Trümmern das Schloss gebaut war. Unter diesen Trümmern fand man zwo Urnen, die nebeneinander standen, die aber beim Ausgraben so übel behandelt worden sind, dass man ausser der rœmischen Form nichts daran entdecken konnte. *Topographisches Lexicon von Schwaben*, t. II, p. 225. Kolb, *Topographisches Lexicon von Baden*, t. II, p. 310, répète à peu près les mêmes mots.

[3] *Die Heerstrass.* C'est sous ce nom qu'elle est partout désignée.

D'Altstadt au camp de Beuron a dû exister un autre embranchement qui lui-même touchait le fleuve à Dietfurt; à la défense de ce passage veillait une tour forte, dont les ruines pittoresques s'élèvent encore inébranlables sur une pile de rocs.

Nous atteignons la petite ville de Mengen, dans les environs de laquelle furent trouvées, près d'Ennendach, une inscription adressée à Apollon Grannus et aux nymphes[1], ainsi qu'une image en bronze de Mercure et des monnaies du grand peuple.

Plus loin, sur la rive gauche du Danube, apparaît le village d'Altheim, dont le nom semble attester son origine antique.

A droite, au fond du tableau, et au delà de la Kanzach, qu'alimente le Federsée, s'élève majestueusement le sommet élancé du Bussen, mont élevé, où existait une tour romaine, qui, par signaux, pouvait même correspondre avec les tours du Hégau.

A une lieue de la rive gauche du Danube, au pied de l'Albe et au confluent de deux ruisseaux, se montrent le village et l'abbaye de Zwiefalten.

Là même où l'église de l'abbaye est posée, était

[1] APOLLINI
GRANNO
ET NIMPH
IS. C. VIDIVS
IVLIVS PRO
SE ET SVIS
V. S. LLM.

placé, sous l'empire des Romains, un temple dédié au dieu Soleil[1]. Nous arrivons à Obermarchthal, où des monnaies romaines ont été retrouvées et où existait, comme à Dietfurt, un castel protecteur, destiné à commander ce passage du Danube.

Quelques vestiges de chaussée romaine, découverts dans la région du Federsée, sont une preuve évidente, à défaut d'autres antiquités, que dans les vallées qui s'étendent entre l'Iller et le lac Brigantin, la colonisation avait aussi partout pénétré.

Si l'on passe le Danube à Marchthal, l'on retrouve la chaussée romaine sous le nom de *Hochstrasse*. Un embranchement allait joindre le val de la Blau et la station du Lonsée; un autre, sans doute, comme nous l'avons fait entrevoir, remontait le val de la Lauter.

Dans le Blauthal fut découverte à Ehrenstein une statuette en bronze de Jupiter, tandis qu'à Ulm même

1

DEO. INVICTO
SOLI. TEMPLVM
A SOLO. RESTI
TVIT. VALERIVS
VENVSTVS. V. P. P
PR. SICVTI. VOTO
AC MENTE. CON
CEPERAT. RED
DITVS. SANITATI
V. S. L. L. M.

Deo invicto Soli templum a solo restituit Valerius Venustus, vir perfectissimus, pater patrum, etc.

Cette épithète de *pater patrum* désigne le pontife supérieur des initiés aux mystères de Mithra.

on a retrouvé des monnaies et, près d'Erbach, quelques restes de bâtisses.

Nous nous dirigeons sur Risstissen, où une inscription intéressante nous confirme le culte des Romains pour le dieu du Danube. La pierre qui la supporte est murée dans l'église, où sont de même enclavés plusieurs autres bas-reliefs, dont l'un surtout est digne de remarque comme représentant le mythe de Daphné, ou le symbole de l'entrée dans une autre vie.

L'inscription porte pour date la première année du troisième siècle[1]. C'est dans ces environs que, grossi par les eaux de la Riss et de l'Iller, le Danube commence à être navigable.

La personnification de ce fleuve et les autels qui lui furent élevés, prouvent tout ce que les habitants de ces rives attendaient de sa protection pour leurs transactions commerciales, qui, comme sur le Rhin, comme sur le Necker, durent principalement se faire par eau.

Nous passons l'Iller à Unterkirchberg, et nous abordons les camps de Finiania, dont Ptolémée fait

[1] IN H. D. D.
I. O. M. ET DANV
VIO. EX VOT
O. PRIMANVS
SECVNDI. V S L L
MVCIANO ET FABI
. . . . . .

In honorem domus divinæ, Jovi optimo Maximo et Danuvio, ex voto Primanus, Secundi filius, votum solvit lubens libentissime, Muciano et Fabiano Consulibus.

(An 201 de l'ère chrétienne.)

mention et que la *Notice de l'Empire* cite aussi sous le nom de Phebianis.

C'est la seule des quatre villes que, dans la description qu'il fait de la Rhétie, le philosophe d'Alexandrie place sous le Danube même[1], dont il nous soit possible de préciser la position.

Il cite avec elle *Bragadurum*, qui, comme nous l'avons observé, était peut-être l'Altstadt, près de Mœskirch; *Dracuina*, que quelques-uns ont placée à Risstissen, que nous venons de quitter, et *Viana*, que les uns ont placée à Wain, et que d'autres ont regardée comme étant le même lieu que la *Table de Théodose* (*segment* 3) mentionne sous le nom de *Viaca*, sur la route de Brigance à Augusta. Si l'une de ces deux opinions peut avoir quelque fondement, c'est la première, parce que, comme nous le verrons, les camps de Viaca doivent dater d'une époque postérieure.

Ptolémée cite ensuite à la tête du Rhin Taxgætium et Brigantium, et après, dit-il, viennent les quatre villes de Vicus, d'Ebodurum, de Drusomagus et d'Ectodurum, lieux que l'on a à tort cherché sur les bords du Danube (car le géographe n'eût pas sauté de ce fleuve aux rives du Rhin, s'il eût eu à les y mentionner), mais qu'il faut chercher aussi dans les régions du Rhin même, où, en effet, Wicken, Benderen, Triesen et Guttenbourg en ont en partie perpétué les noms.

Nous ne pouvons tenir compte au géographe des degrés de latitude et de longitude qu'il assigne à

[1] Ἀπό μὲν αὐτὸν τὸν δανούβιον φωνίαν. Ptolém., *Geogr.*, l. II, c. 12.

toutes ces positions, car aucun n'est exact; mais nous suivons son récit, et il nous guide dans nos recherches.

La route romaine qui d'Unterkirchberg conduit à Finningen, village éloigné d'Ulm d'environ un mille bavarois, et qui a conservé le nom de l'ancien poste militaire de Finiania, montre encore çà et là quelques traces de son pavé antique.

Une maison du village est elle-même assise sur cette base inébranlable qui lui sert de fondement. Comme toutes ces pierres sont calcaires, on s'en est souvent servi pour fabriquer de la chaux; et, comme elles sont propres à la bâtisse, on en a employé une immense quantité lors de la construction du couvent de Roggenbourg.

Les différentes fortifications qui dépendaient du camp de Finningen étaient placées sur les collines de Neuhausen et de Holzheim et s'étendaient aussi sur l'Iller.

A Unterkirchberg, sur la hauteur où est aujourd'hui placée l'église, se montrent encore les traces d'un castel et de fossés profonds[1]. Une tour forte dut s'y élever, correspondant avec les autres tours de Brandenbourg, de Balzheim et de Kirchberg, près de Mont-Cœlius (Kellmünz), où une autre tête de pont existait.

Ce fut sans doute à l'époque où les contrées du lac et des sources du Danube cessèrent d'être romaines que ces travaux stratégiques furent élevés sur la rive

[1] *Denkwürdigkeiten des Ober-Donaukreises*, 1re part., p. 104.

droite de l'Iller, qui devint, en effet, à l'ouest la frontière de la Vindélicie.

Nous suivons la route romaine, désignée ici sous le nom de *Heerstrasse* ou route militaire. Elle nous conduit par Steinheim, Strass, Leipheim et Bubesheim, au sein des murs de Günzbourg, une des villes dont le nom antique s'est le mieux conservé. Elle est située sur une colline, placée à l'embouchure de la Günz dans le Danube, et domine au loin toute la contrée.

Ptolémée n'en fait pas mention; mais elle est citée dans l'*Itinéraire d'Antonin* comme station intermédiaire entre le Mont-Cœlius et Augusta, sur la route de cette capitale de la Vindélicie à Rauraque[1], par le panégyriste Eumène, qui parle du passage du Danube sous ses murailles[2], et dans la *Notice de l'Empire*[3], qui nomme comme tenant garnison dans cette ville un corps d'infanterie espagnole des environs d'Ursa[4].

Trois pierres, trouvées dans le Tyrol, nous prouvent par leurs inscriptions que ce fut Claude, fils de Drusus, qui, en l'an 47 de Jésus-Christ, rétablit la route romaine que son illustre père avait le premier ouverte à travers les Alpes, et qu'il

[1] Édit. de Wesseling, p. 250.

[2] *Panegerici Veteres.*, p. 208.

[3] *Notitia dignitatum imperii occidentis*, édit. citée, p. 1977.

[4] « *Ursa Picenorum est civitas et urbs in Hispania, unde hi milites « sunt extracti.*» Pancirole, *Comment. in Notitiam utriusque imperii*, c. 84.

la munit de places fortes jusqu'aux rives du Danube[1].

[1] Voici ces trois inscriptions :

TI. CLAVDIVS CAESAR . .
AVGVSTVS. GERM . . . . .
PONT. MAX. TRIB. POTEST
COS. DESIG. IIII. IMP. XI. P. P.
VIAM. CLAVDIAM. AVGVSTAM.
QVAM. DRVSVS. CAESAR. PRIVS
OBICIB. PATEFACTIS. ITER. EXS I
M . . . . . R///ST . . . . . .
S . . . P . . M . P . . . CV . . . .

TI. CLAVDIVS CAESAR . .
AVGVSTVS. GERMANICVS
PONT. MAX. TRIB. POT. VI
COS. DESIG. IIII. IMP. XI. P. P.
VIAM. CLAVDIAM. AVGVSTAM.
QVAM. DRVSVS. PATER. ALPIBVS
BELLO. PATEFACTIS. DEREXERAT
MVNIT. A. FLVMINE PADO. AT (*ad*)
WFLVMEN. DANVVIVM. PER
. . . P . . . CC . . . . . .

TI. CLAVDIVS. DRVSI. F
CAESAR. AVG. GERMA
NICVS. PONTIFEX. MAXV
MVS. TRIBVNITIA. POTESTA.
TE. VI. COS. IIII. IMP. XI. P. P.
CENSOR. VIAM. CLAVDIAM. AVGVSTAM
QVAM. DRVSVS. PATER. ALPIBVS. BELLO. PATI
FACTIS. DERIVAVIT. MVNIT. AB
ALTINO. VSQVE. AD. FLVMEN
DANVVIVM. M. P. CCCI.

Peut-être est-ce lui qui éleva les remparts de Guntia, sur les décombres desquels est placée la ville de Günzbourg. La tour de l'église est elle-même posée sur la base d'une vieille tour romaine. Cette forteresse formait un carré imparfait, conforme à l'inégalité du plateau qu'elle recouvrait. L'on voit encore les traces des autres fortifications qu'elle dominait, au bord de la Günz, où s'élevaient une tour forte et plusieurs retranchements destinés à protéger la route et le pont[1], au delà duquel s'étend une plaine où, dans la mémoire du peuple, s'est, de génération en génération, conservé le souvenir d'une victoire que Constance Chlore, père de Constantin, a dû remporter sur les Allemanes (peut-être en 297 de l'ère chrétienne)[2].

Une pierre dédiée à Neptune[3] et trouvée dans la Günz, est surtout remarquable en ce que, près de l'endroit où elle fut retirée de l'eau, il existe un moulin.

Le mot *molinator,* inscrit sur l'autel, semble exprimer la qualité de celui qui, un jour, consacra par un vœu cette pierre au dieu du liquide élément. Il faut donc penser que le moulin moderne s'est renouvelé pendant seize siècles sur les fondements de

[1] *Beiträge für Kunst und Alterthum im Ober-Donaukreis.* 1831. p. 2.

[2] Le terrain se nomme encore *der Mordschlacht.* Pour la date, voy. dans le tome premier de ce *Mémoire* notre précis historique, p. 96.

[3] NEPTV
SACR
MOLIN.

celui dont le toit abrita un jour le meunier qui, fidèle à Neptune, grava cette inscription.

La route romaine va, au delà du Danube, aboutir au Lonthal, et par une courbe redescend au fleuve vers Pomone.

La voie principale, celle d'Augusta aux camps de Finiania, suivait, selon toute probabilité, les hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve, et, par Reisensbourg et Rettenbach, touchait de nouveau ses rives vis-à-vis de Lauingen[1].

A une petite distance de cette ville, nous foulons les ruines d'un vieux camp, sous les murs duquel s'était par la suite élevé un municipe qui, à en juger par les nombreuses inscriptions de Lauingen, ne fut pas sans quelque importance.

Le camp, élevé sur une hauteur et destiné à protéger le pont jeté sur le Danube, était d'une vaste étendue; l'on peut encore en étudier l'emplacement.

Les pierres de taille des vieux murs remplissent les fossés; plusieurs ont roulé jusque dans le fleuve; quelques-unes, portant des fragments d'inscriptions, en ont été retirées[2].

Le municipe s'étendait, à un petit quart de lieue de la forteresse, sur les bords du Danube, où une infinité de claires fontaines, qui sans doute y furent

[1] Cette route est appelée par l'habitant *die Ochsenstrasse*. C'est la *Via Augusta* des Romains. L'Allemand, par contraction, en a fait *Augsstrasse*, nom que le peuple, dans son langage bannal, a changé en celui d'*Ogstrasse*, et enfin d'*Ochsenstrasse*.

[2] *Neuburgische Provinzialblätter*, t. II, p. 414.

mises à profit par les Romains, durent en avoir fait un lieu de bain fréquenté. Du moins voyons-nous par une inscription adressée à Apollon Grannus, le dieu des thermes, qui y était invoqué, conjointement avec Hygie, la fille d'Esculape, que ces deux divinités y avaient des autels[1].

Quatre autres monuments, dont deux proviennent de Faimingen, portent de même le nom de ce dieu; qui eut des temples dans la forteresse et dans la vallée, et dont une des statues, d'après l'inscription, était d'argent[2]. Elle fut inaugurée par un tribun de la troisième légion italique, qui sans doute fut en garnison dans le fort, ou qui, venu en ces lieux pour y prendre les eaux, voulut, après avoir recouvré la santé, exprimer au dieu sa reconnaissance.

1 APOLLINI. GRANNO. ET SANC
TAE. HYGIAE(*cum ornamen*)TIS
AEDIVM IPSORVM PRO SALVTE. SVO
LVC(*ius*) . . . . . .

La pierre sur laquelle cette inscription est gravée fut retirée des flots du Danube. Elle était très-endommagée. A la même place était aussi engloutie dans le fleuve une autre pierre, portant de même une inscription, et un bas-relief représentant Apollon, couronné d'une auréole lumineuse, et assis, comme dieu Soleil, sur le dos d'un lion.

2 APOLLINI GRANNO
M. VIPIVS SECVNDVS
T. LEG. III. ITAL. ARAM
CVM SIGNO ARGENTEO
V. S. L. L. M.

Un autre de ces autels fut élevé par un des *légats Augustes*, propréteur de la province, duquel nous avons, d'après l'inscription qui recouvre cette pierre, rétabli le nom parmi ceux de ces officiers généraux qui ont dû résider à Augsbourg [1].

A côté de ce culte florissait aussi celui de Mercure, dont une inscription nous a été conservée [2]. Parmi les pierres tumulaires, je citerai celle d'un aquilifère, vétéran de la troisième légion. Quelques autres fragments de bas-reliefs ont aussi été retrouvés; l'un, entre autres, qui, à la toge dont est recouvert le personnage qu'il représente, indique que ce dut être un des magistrats du lieu.

Ce fut sans doute au commencement du deuxième siècle, lorsque Adrien plaça la frontière de la Vindélicie au delà du Danube, et qu'il donna à cette province le nom de seconde Rhétie, que s'éleva la ville de Lauingen. Les monnaies qu'on y trouve descendent jusqu'à la fin du règne de Valens, en 378 de Jésus-

[1] APPOLLINIS GRANNI
REL. . . . . .
. . . . . .
. . . P . P . *dio*
NYSIVS. LEG. AVG. PR. PR.
. . . KAL. IVNIAS.

Voy. ci-dessus p. 108.

[2] IN. H. D D.
MERVCRIO
VTROC
VICTOR
EX. VOT . . PoS
L. L. M.

Christ, et il est à croire que ce fut à cette époque que la forteresse fut démantelée et que le vindicatif Allemane en rasa les murailles.

Il est présumable que ce fort faisait partie des retranchements de Pomone, dont il formait comme la tête de pont et dont le prétoire dut être placé en deçà du Danube, au lieu même où au moyen âge furent construits (sans doute avec ses matériaux) les deux donjons de Baumgarten [1]. Dans les ruines de ces châteaux furent trouvées plusieurs monnaies de la deuxième légion, et de Constantin, de Constant et de Constance.

Les constructions du moyen âge ont fait disparaître les traces de fortifications plus antiques. Mais à Aislingen ces vestiges reparaissent, et l'on peut très-bien encore distinguer le cours d'un double rempart et le fossé profond qui entouraient un autre camp, destiné à soutenir le premier. Le front de ces murailles du côté du nord, où était placée la porte décumane, n'avait pas moins de trois cents pieds d'étendue. A Glœtt, à Dürr-Lauingen étaient posées deux simples tours d'observation.

Tous ces travaux stratégiques devaient protéger la route, dont les restes sont encore intacts près de Mœnstetten, et se liaient aux autres fortifications qui, en arrière du fleuve, s'étendaient jusqu'au Lech. Car, lorsque Rome eut perdu la limite du grand rempart, et que le Danube fut redevenu la frontière

[1] Dans les plus anciens documents aussi nommés Pom et Pawmgarten, Paumgarten, etc. *Geschichte der Stadt Lauingen*, p. 13.

de la Vindélicie, en présence d'un ennemi qui, toujours remuant, épiait chaque occasion pour se ruer sur cette province, elle redoubla d'efforts pour mettre la rive droite dans un état de défense redoutable; nous voyons, en effet, que sur toute la chaîne des collines, dans un espace de huit lieues, elle mit à profit chaque endroit avantageusement placé, pour y poser ses fortifications, soit comme lieu de garnison, soit comme simple tour de signal.

Sur le Schlossberg, près d'Eppisbourg, était placé un camp, dont les fossés et le double rempart ont encore laissé leurs vestiges du côté du nord et du midi.

A un quart de lieue plus loin, sur le mont Eppisbourg même, paraissent aussi quelques traces d'autres fortifications, ainsi que sur le *Hohen-Berg*, où était placée une tour forte, entourée de quelques murailles, et d'où la vue dominait au loin tout le val du Danube. Près de Binswangen se retrouvent de même les traces d'un carré régulier, précédé d'un plus vaste terrain qu'entourait un rempart, et au sein duquel fut trouvée une monnaie romaine du règne de Constance.

Une tour d'observation était posée sur la hauteur de Wertingen; elle pouvait correspondre par ses signaux avec le camp de Binswangen et, à droite, avec celui qui, posé sur le Dirleberg, avait à la fois un emplacement des plus favorables pour la défense comme pour l'exploration. La vue, en effet, de ce sommet élevé, plane sur tout le cours du Danube, depuis Ulm jusqu'à Neubourg, et les divers accidents

du terrain, protégé en avant par le cours des eaux et par les marais qui, à l'époque romaine, devaient couvrir tous les bas-fonds qui s'étendent tout le long du fleuve, en rendaient l'abord aussi difficile que dangereux. Le camp était très-étendu; l'on peut encore très-bien distinguer les traces de ses remparts du côté du nord-ouest, dans un espace de six cents pas; il était protégé par un fossé large de trente pieds, et qui en a encore dix de profondeur. Plusieurs monnaies romaines d'Agrippa, d'Auguste, de Faustine, de Caracalla et de Claude, y ont été trouvées.

Nous atteignons alors Druisheim[1], lieu près duquel était placé le dernier camp de cette ligne.

Là, tout annonce un établissement considérable.

Malheureusement nulle inscription ne nous en a été conservée, quoique les matériaux de l'ancien lieu romain aient plus tard servi, au moyen âge, à la construction de différents châteaux forts et couvents. Mais plus de trois cents monnaies romaines des premier, deuxième, troisième et quatrième siècles en ont été retirées, ainsi que diverses antiquités, des bijoux, des ustensiles, des clefs de bronze de toute grandeur et de toute façon, un petit aigle du même métal, d'un pouce environ d'envergure, des lampes antiques, le tronc d'un petit buste d'empereur, des fragments de poterie, et quantité de métal fondu, circonstance qui semblerait attester que le feu dévora ces décombres. C'est à côté de l'emplacement du fort, où

[1] Au moyen âge, Trouwensheim, Triushaim, Trousheim, Truighsheim, Trusheim, et enfin Druisheim.

dut s'étendre la ville romaine, que tous ces objets antiques et des fondements de bâtisses ont été retrouvés.

Toute cette ligne de fortifications, depuis la Glœtt jusqu'au Lech, a été comprise par quelques auteurs modernes sous le nom de Parrodunum, nom que la seule *Notice de l'Empire* mentionne, mais qui me paraît plutôt devoir être une des dénominations de l'endroit que la *Table de Théodose* cite, plus au sud, sous le nom de Tarteno, l'*Itinéraire d'Antonin* sous celui de Parthano, le géographe de Ravenne sous celui de Parna[1]. Peut-être faudrait-il plutôt marquer ici avec Leichtlen l'emplacement de Venaxamodurum, cité par cette même *Notice* comme étant, à l'époque où elle fut écrite, le siége du tribun qui commandait la sixième cohorte des Rhétiens. D'autres auteurs ont placé ce dernier lieu à Weissenhorn[2]. Je ne prétends pas m'arrêter à ce conflit d'opinions que mon but n'est pas de critiquer, puisque nulle inscription ne nous permet de sortir d'incertitude à cet égard. Il suffit à mon sujet d'avoir retrouvé sur toute cette ligne les traces des anciens établissements militaires que Rome y posa, et autour desquels la colonisation s'était partout répandue[3].

[1] Aujourd'hui Parthenkirch.

[2] Voy. Raiser, *Antiquarische Reise*, p. 85; Tschudi, *Gallia comata*, l. II, c. 7, p. 271.

[3] C'est ce que prouve, en tant de lieux, la trouvaille tantôt de quelques monnaies romaines, tantôt de tombeaux gallo-romains, tantôt d'antiquités diverses. Consultez à ce sujet les *Annales du cabinet d'Augsbourg*, où toutes ces antiquités ont été en grande partie déposées.

Quatre routes aboutissaient à la ville, près des ruines de laquelle s'est par la suite élevé le village de Druisheim. L'une, la seule dont les traces n'aient pas disparu entièrement, suivait le cours de la Schmutter et passait sous la tour de Biberbach et sous celle de Pfersée avant d'entrer à Augusta. Les autres ne sont que problématiques; mais l'une d'elles doit, par Auchsesheim [1], avoir couru au nord et avoir joint l'embouchure du Lech, près duquel nous avons eu occasion de citer le pont antique jeté sur le Danube à Marxheim.

On peut encore aujourd'hui voir dans cette direction, en avant de l'ancien fort, les vestiges de plusieurs redoutes, élevées sans doute à l'époque où Rome fut obligée d'abandonner la rive gauche du fleuve.

La troisième dut joindre les communications des divers lieux que nous venons de parcourir depuis Pomone, et s'embrancher sur Allmannshofen, Nordendorf et Holzheim, où quantité de monnaies romaines ont été retrouvées [2]. Ce dernier embranchement traversait le Lech à l'est et servait de jonction aux divers autres établissements du Danube jusqu'à Reginum.

C'est cette direction que nous allons suivre.

Nous passons le Lech et, nous dirigeant sur Walden, nous allons, près de Wæchtering, visiter

[1] Auchsesheim ne serait-il pas la contraction du mot *Venaxamodurum*?

[2] On peut en lire la nomenclature dans Raiser, *Ober-Donaukreis unter den Römern*, p. 42 et 43.

les vestiges de fortifications qui durent couronner le Castelberg [1], et de là ceux de Walden même. Ces vestiges sont à peine reconnaissables. Mais il existe une tradition populaire qui place sous le sol de ce village et sous celui de Weydorf les ruines d'une ville antique.

La culture, les constructions du moyen âge, ont dans ce coin de la province fait disparaître presque toutes les traces d'une plus antique colonisation; mais le peu d'antiquités que le territoire de Rain et de ses environs a livrées, prouvent suffisamment que cette colonisation n'avait pas été moins répandue sur la rive droite du Lech que nous ne l'avons trouvée sur la rive gauche. Une route romaine se dirigeait vers Augusta en remontant l'Ach, courant d'eau qui, à l'est, accompagne le Lech dans son cours. Elle passait sur le ban des communes de Thierhaupten et de Rehlingen, et de ce dernier lieu reliait par un embranchement le castel placé derrière une tête de pont entre Langweid et Stattenhofen. Faisant ensuite une courbe par Schernegg, Affing et Mülhausen [2], elle se dirigeait sans doute vers Augusta, où elle venait s'unir à la grande voie citée par l'*Itinéraire d'Antonin*, et qui, s'appuyant sur la Paar et sur l'Ilm, allait aboutir à Abusina, et joignait les stations de

[1] *Mons Castrensis.* Il est cité sous ce nom dans le *Saalbuch de Louis-le-Sévère de l'an* 1275.

[2] Tous lieux où ont été ouvertes des tombes celto-romaines. Voy. Caron Duval, *Entdeckungen der Grabhügel bei Affing, Mülhausen und Anwaldingen*, dans la *Urkundliche Geschichte der Stadt Lauingen*, du Dr Raiser, p. 22 et sv.

Quintana [1] et de Batava [2], au delà de Reginum. La *Notice de l'Empire* place dans l'une la première aile Flavienne des Rhétiens, dans l'autre une cohorte de Bataves nouvellement formée [3].

Nous nous dirigeons sur Strass, village dont le nom seul indique qu'il est posé sur une ancienne voie romaine. En effet, les restes de cette route, connue sous le nom d'*Ogstrasse, via Augusta*, se sont retrouvés près de ce lieu, dans la direction de Neubourg. Pour y arriver, nous passons à Gemfing, où existait une tour romaine. Elle était posée sur la colline en terrasse, où est aujourd'hui placée l'église. De là, par Burgheim, près du château duquel furent trouvées un assez bon nombre de monnaies romaines, nous atteignons le Kayserbourg, et ensuite le Stettenberg, mont situé vis-à-vis de la tour forte qui dominait le village de Steppberg, sur la rive gauche du Danube, où nous avons vu que la route qui sortait de Vetoniania venait aboutir. Le fleuve est encaissé entre ces deux hauteurs, dont les fortifications durent être principalement destinées à protéger de chaque côté le pont qui sans doute y était jeté. Le bas du Stettenberg porte le nom de *haute rive* [4]; la région supérieure, dont le plan repose sur des rocs empilés, porte le nom de *roche de la cité* [5], et sur le sommet, qui lui-même est appelé *la*

[1] Künzing, près du Danube.

[2] Passau.

[3] *Tribunus cohortis novæ Batavorum Batavis. Not dign. imp. occid.*

[4] *Das Hochgestad.*

[5] *Der Stadtfelsen.*

ville[1], se remarquent encore les traces d'un rempart, dont le carré, parfaitement conforme à la structure des camps romains, a une longueur de quatre à cinq cents pas sur deux cents à deux cent cinquante de largeur. Si l'on fouille ce terrain, l'on découvre des décombres de bâtisses.

A une demi-lieue de cet endroit est situé le Kaiserbourg, ancien castel, dont il n'existe plus qu'un simple pan de muraille, et dont les décombres gisent au sein des broussailles qui les recouvrent. La route romaine qui reliait ce fort à celui d'Altenbourg est encore visible. Rien de romain n'y existe cependant; toutes ses ruines sont du moyen âge. Mais à Neubourg nous retrouvons des souvenirs de Rome, et nul doute que la partie haute de la ville ne soit bâtie sur l'emplacement d'un camp romain. Dans les jardins qui l'entourent furent déjà souvent déterrés des monnaies et des fragments de poteries; d'ailleurs plusieurs pierres sépulcrales romaines, dont l'une couvrit la tombe d'un curateur du lieu[2], et l'inscription d'une pierre votive élevée à Mercure, ne peuvent laisser de doute que les Romains n'aient eu là un établissement.

[1] *Die Stadt.*

[2] P. AEL. T. SATVRNINVS
ATILI. CV. ET. CIVIS. VET.
VIXIT. A. LXXV.
SATVRNINVS CRESCENS
IIII KLENDS IAN.

La colline sur laquelle la ville est posée, est la dernière qui domine le Danube, dont le cours dès lors s'élargit et qui coule en avant d'une plaine qui s'étend jusqu'à la Paar, et dont le terrain marécageux dut être mis à profit par la stratégie romaine. Par la facilité que l'Aicha et ses confluents donnaient de l'inonder, toutes les dunes que, dans l'antiquité du monde, le fleuve avait formées, et que les Romains couronnèrent de tours fortes, pouvaient être isolées en cas de danger.

La tradition qui s'est conservée parmi les habitants de Feldkirchen, qu'entre ce village et Neubourg, qui n'est éloigné de cet endroit que d'un quart de lieue, a dû exister l'ancienne ville romaine, dont les fortifications de Neubourg n'auraient dès lors été que la citadelle protectrice, ne repose sur aucun fait qui puisse lui donner quelque poids; mais on a trouvé dans ce village même plusieurs antiquités, telles que des monnaies, de vieilles ferrailles, et cinq figurines de bronze, dont deux statuettes d'Isis et d'Anubis surtout ne sont point sans intérêt.

Plus en arrière, du côté de Zell, fut trouvée, près de la chapelle de Saint-André, une monnaie romaine, et, à peu de distance de ce lieu, des fondements de batisses et d'une vieille tour ronde furent mis à nu en remuant le sol. Zell même n'a rien offert de romain, mais l'on peut à un quart de lieue de cet endroit, et au milieu d'un petit bois, distinguer l'antique chaussée romaine. Nous traversons le Zellerbach, petit ruisseau qui va se jeter dans l'Aicha, et non loin de Bruck, sur une colline dont il baigne le

côté de l'ouest, nous visitons les vestiges d'un antique castel; le carré, long de soixante-cinq pas sur soixante de large, en est encore bien reconnaissable.

La contrée qui s'étend sous ses pieds porte le nom de *See* (*lac*), et il est présumable que ce nom vient de l'antique tradition qui a conservé le souvenir du lac qui un jour dut la recouvrir. De l'autre côté du fossé qui l'entoure était placée sur une autre dune une tour d'observation, entourée elle-même d'un petit rempart et d'un fossé qui est encore aujourd'hui large de dix à quinze pieds. Elle correspondait avec la tour de Vehering, au centre d'un castel situé sur une troisième dune, et dont un des fronts m'a offert une longueur de cent pas. En avant de ce carré est un autre emplacement, qui sans doute fut lié au fort, et dont le côté sud est baigné par l'Aichbach.

Avant de l'atteindre, nous foulons de nouveau, dans l'épaisseur des bois, l'ancienne voie romaine, se dessinant au-dessus du sol comme une longue traînée de terre. Elle nous conduit dans la direction de Manching qui, placé sur les bords de la Paar, était le dernier fort de cette ligne étendue. On peut encore marquer l'emplacement des deux castels qui durent s'y élever; l'un, sur le soi-disant Schlossberg, l'autre, sur le Burgfeld, dont le sol fut mis à profit comme carrière par les habitants pour en extraire les pierres de taille. Une ligne retranchée peut encore être assez bien étudiée à l'embouchure de la Paar dans le Danube, et au sein des forêts, où ses vestiges recouverts d'immenses chênes que plus de cinq

siècles ont vu croître et verdir, s'élèvent encore à huit, à dix, à dix-huit et même à vingt pieds de hauteur. Au sud, elle aboutit de nouveau à la rivière, après un cours de plus d'un mille, et va joindre une dune connue sous le nom de *Burghügel,* et où, d'après quelques traces de murailles, s'élevait sans doute une tour forte [1].

Quoique ces restes soient bien faibles, il est permis de juger par eux des soins que les Romains (probablement après avoir perdu la rive gauche du Danube) prirent de fortifier cette position qui, en effet, était d'une importance majeure, puisque, cette ligne rompue, le val de la Paar s'ouvrait devant un ennemi vainqueur, et que le Lech et par conséquent, la capitale de la Vindélicie se trouvaient menacés. Il était donc nécessaire, pour soutenir cette première ligne, qu'en arrière le cours de cette rivière, comme celui de l'Ilm, du Sandrach, du Breitbach, et des autres moindres torrents, fût aussi protégé, et que de fortes garnisons, capables de se réunir au premier signal, veillassent à la sûreté de ce pays ouvert. C'est ce que nous savons que Rome fit en effet; et nous voyons par la *Notice de l'Empire* [2] que jusqu'aux derniers

[1] Voy., pour plus de détails, *Neuburger Wochenblätter*, année 1821, n° 42, p. 171, et n° 43, p. 175. Voy. aussi Buchner, *Reise auf der Teufelsmauer*, art. *Vallatum*, p. 17 et sv.

[2] *Præfectus legionis tertiæ italicæ partis superioris Castra Regina, nunc Vallato. Præfectus Alæ Secundæ Valeriæ Singularis, Vallato. — Equites Stablesiani juniores Submuntorio. — Præfectus legionis III italicæ partis superioris deputatæ Ripæ primæ, Submuntorio. Notit. dignit. imp. occid.*, édit. citée, p. 1978.

temps de sa possession, elle entretenait un redoutable corps de cavalerie et d'infanterie à Summontorium, à Ripa prima et à Vallatum, dernier groupe de fortifications dont celles qui protégeaient l'embouchure de la Paar devaient faire partie.

Ripa prima, qui lui-même dépendait de Summontorium, comprenait les fortifications danubiennes que nous venons de parcourir, entre le Lech et la Paar, tandis que, placé plus en arrière du fleuve, entre Augusta et Vallatum, Summontorium s'appuyait à la fois sur la Paar et sur l'Ilm.

Le terrain sur lequel s'élève, de l'autre côté de cette dernière rivière, le *Burgstall*, à l'opposé de Wall, petit endroit situé au milieu des bois, au sud de Geisenfeld, peut être regardé comme l'emplacement du principal camp de Vallatum. Sa distance d'Abusina est assez conforme aux dix-huit mille pas que lui assigne l'*Itinéraire d'Antonin*, qui, entre Augusta et Summontorium, en marque vingt, et seize de Summontorium à Vallatum.

La route romaine qui liait ces divers lieux, et qui doit avoir été celle de l'*Itinéraire*, passait sous le donjon d'Hohenwart et près de Schrobenhausen[1], ville qui, d'après une antique tradition, fut totalement détruite par les Huns; la voie dut ensuite prendre la direction d'Aichach pour passer le Lech un peu au-dessus d'Augusta. Près de Vallatum elle se bifurquait; car nous trouvons au sud, près d'Indersdorf sur la Glon, les traces d'une autre route qui allait joindre

[1] Schœnwieser, *Ad Itin. Ant.*, p. 20.

la station de Vallatum au nord, et dont on peut encore très-bien étudier le parcours jusque dans les environs d'un camp romain perdu sur la droite de l'Ilm, dans l'épaisseur des forêts, et au sein duquel, ainsi que dans ses environs, l'on découvrit une grande quantité de monnaies. Le carré du camp est très-bien tracé, et il est entouré d'un double rempart, qui en plusieurs endroits s'élève encore à vingt pieds de hauteur. De moindres fortifications, dont les traces sont encore visibles, s'élevaient près de Sigmarshauseu, de Frauenhofen, d'Arnzell et de Peterzell, tous lieux où furent aussi trouvées des monnaies de l'époque romaine.

De même, peut-être, il faudrait attribuer à cette époque les premières fondations de Raderzhausen, sur la cime élevée d'une montagne, et celles sur les ruines desquelles, au douzième siècle, s'élevait le château de Pfaffenhofen, dont les murs ont disparu.

Toutes ces fortifications, qui se soutenaient stratégiquement, couvraient au nord-est les abords d'Augusta et s'appuyaient sur la Glon, à gauche de laquelle, non loin d'Adelshausen, se montrent encore les vestiges d'un ancien camp romain, destiné à protéger la route dont un embranchement allait par Mergentau joindre le Lech, et dont un autre, circulant devant Euratzbourg, Holzberg, Nannhofen et Gunzelhofen[1], aboutissait par une courbe à la station d'*ad Ambre*.

[1] Dans les murs du château de Gunzelhofen est enclavée une pierre milliaire de Septime Sévère, où se lit distinctement la distance de

C'est au bord de l'Ammer[1], en aval du lac[2] que cette rivière traverse pour aller, dans la direction du nord-est, se joindre à l'Iser, qu'était située cette localité. Non loin du village de Schœngeising se montre encore l'emplacement du lieu antique dont quatre colonnes marquent l'étendue. Les traces de ses remparts, de ses fossés se voient encore, et il suffit de creuser à deux pieds de profondeur ce terrain pour retrouver le pavé de ses rues. Sur le Sonnenbourg qui le domine était placée une tour d'observation, et en amont de l'Ammer, près de Wildenroth, s'élevait un moindre castel dont la destination semble avoir été de couvrir la route du côté d'Abodiacum. Une tête de pont protégeait le passage de la rivière dans la direction d'Augusta, et l'on peut suivre la route romaine jusqu'à Jessenwang[3] d'où, circulant sous le *castrum* de Purck, elle allait joindre le passage du Lech que nous avons ci-dessus mentionné, et qui était de même défendu par des travaux stratégiques très-considérables.

Enfin, une quatrième route aboutissait à ce lieu:

trente et un mille pas d'Augusta. Comme, d'après l'*Itinéraire d'Antonin*, la distance d'ad Ambre à cette colonie est de trente-deux mille pas, il faut cependant que cette pierre n'ait pas primitivement été trouvée ici, mais à mille pas d'*ad Ambre*, du côté d'Augsbourg. Elle aura plus tard été transportée à Gunzelhofen lors de la construction du château.

[1] *Amber flumen.*

[2] *Amber lacus.*

[3] On y a découvert deux monnaies, l'une de Licinius et l'autre de Constantin.

c'est celle qui, citée par l'*Itinéraire d'Antonin*, sortait de Veldidena, et qui, passant par Parthanum, traversait les ponts Tessins.

Ces ponts, selon toute probabilité, étaient placés près d'Etthal, où, en effet, leurs vestiges se rencontrent encore[1].

La voie militaire passait sous la tour forte d'Andechs, située à environ une demi-lieue de la rive droite de l'Ammersée, et par Fischen, Pæhl, Deutenhausen, Romeck et Murnau, tous lieux où l'on croit avoir retrouvé quelques traces de fortifications; elle traversait les ponts Tessins jetés sur les marais du Loisach pour entrer à Parthanum, où, à la fin du quatrième siècle, était placée la première cohorte Herculéenne des Rhétiens, sous les ordres d'un tribun[2].

La *Table de Théodose*, en citant les diverses étapes qui se trouvaient placées entre cette ville et Augusta, ne nomme pas ces ponts, mais on y voit indiquées les sources de Ticenum, qui ne peuvent s'entendre ici que de celles de l'Ammer même qui, en effet, sort des rocs élancés du Kuchel, au sein de l'Ammerwald. C'est sur ces rocs qu'il faut chercher les fortifications de Coveliacæ, fortifications qui ont plus tard, au moyen âge, servi de base à divers castels.

De Parthanum à Coveliacæ, la *Carte routière* que nous continuons de citer, marque vingt mille pas. Cette distance n'est exacte qu'autant qu'on fait une large part aux difficultés du terrain et aux détours des montagnes. Les autres distances ne sont plus

[1] Voy. Buchner, ouvr. cité.

[2] *Tribunus cohortis primæ herculeæ Rhetorum Parroduno. Not. imp.*

marquées jusqu'à Augusta, et il est assez difficile de concilier celles que donne, avec des lacunes, l'*Itinéraire d'Antonin*. Toutefois la route moderne court encore sur la route antique depuis Coveliacæ jusqu'à Reitenbuch, où, se bifurquant, la voie romaine, d'un côté, joignait à l'ouest, Escone par le pont de Bruck, et de l'autre, au nord, touchait le Lech et le camp qui s'élevait sur les rives, vis-à-vis de Schœngau, et traversait la rivière devant OEpfach.

Là, nous retrouvons, avec les souvenirs de Rome, ses monuments et ses inscriptions.

OEpfach est l'antique Abodiacum. Bâti avec les décombres de l'ancien lieu romain, il offre à nos regards curieux ses débris de temples et de palais, ses colonnes, d'ordre dorique, ses restes de frises élégantes, de corniches, de pilastres, et d'autres ornements d'architecture, et ces pierres, où une main pieuse traça, il y a dix-huit siècles, les noms de morts illustres, et prit soin d'instruire la postérité du régime administratif qui réglait la cité.

Abodiacum, ainsi que nous l'indique une de ces inscriptions, eut ses décurions[1], et, comme Augusta,

[1] (*d*) M.
(*et perpetu*)AE SECVRI
(*tati*). SERCIAL. AELIANO
(*decu*)RIONI. MVNICIPI. PVBL
IA. CEIONIA. VINDELICA. FIL(*i*)A
ET H(*e*)RES. PATRI. SIC
VD. TESTAMENTO. PRAI
CEPERAT. SESTERTIS
$\overline{\text{VI}}$ MILIBVS. FACIENDVM
CVRAVIT.

ce fut un municipe. Ses temples, ses palais sont renversés; mais le peu de débris que son sol nous a conservés, nous prouvent toute la magnificence du lieu.

Plusieurs pierres de taille, toutes revêtues de fragments d'inscriptions, hautes d'un demi-pied, contiennent la dédicace d'un de ses monuments publics[1], et on a retrouvé aussi la statue de marbre blanc, mais mutilée de Cérès, qui paraît avoir eu un temple au sein de ces murailles.

[1]

*pa*TERNV	S CLEME*ns.*	TRIB. *mil.*	PRAEF. EQ. AL
PROC	AV*g*	LEG	TORQV

AE. SILIA*nI*	S. SICCAT
ATAE. C. R	FECIT.

La tombe du haut personnage, dont il est ici fait mention, a aussi été retrouvée à Œpfach. Voy. *Beiträge für Kunst und Alterthum im Ober-Donaukreis*, 2e part., p. 6 et 8. La famille Clémentine était florissante à Augsbourg, où se trouvent plusieurs monuments qui en font mention. Un T. Flavius Primanus eut pour épouse une femme de la famille Trajane. Un autre Flavius Clemens, fils aussi d'un Primanus, fut consul à Rome en 195 de Jésus-Christ. Quant à l'aile de cavalerie, du surnom de *Siliana*, M. Metzger, professeur et conservateur de la bibliothèque d'Augsbourg, a fait sur elle un travail qui mérite nos éloges. Selon l'auteur, les ailes de cavalerie romaine portaient les noms de ceux qui les premiers en avaient pris le commandement lors de leur formation, comme les *alæ Picentina*, *Petrina*, *Scriboniania*, *Flaviana*, et *Silliana*, nom d'une famille qui nous est connue par les lettres de Cicéron à Atticus (XII, 27 et 31); ou des nations dont elles étaient composées, comme les *alæ Treverensium*, *Narciscorum*, *Vindelicæ*, *Pannoniæ*, *Britanniæ*, *Phrygum*; ou bien des municipes dont elles sortaient, comme les *Alæ Cetienses*, *Comagenenses*, *Aventicorum*, *Brigantiæ*, et d'autres; ou bien enfin de circonstances diverses, comme les *alæ Singularium*, *Scubulorum*, *Centenariorum*, etc.

Tous ces restes de l'époque romaine avaient servi de matériaux aux murs d'enceinte qui, au moyen âge, avaient été bâtis sur la colline de Saint-Laurent, et qui furent démolis en 1830[1]. C'était l'emplacement du castel dominant le pont jeté sur le Lech, et qui était lui-même défendu du côté opposé de la rivière par d'autres fortifications. Sur le Hassloch s'élevait le camp principal, qui veillait sur la vallée où devait s'étendre le municipe, et où déjà des fouilles antérieures avaient mis à nu quelques pierres qui couvrirent les restes de soldats de la troisième légion italique.

Une immense quantité de monnaies, provenant des ruines d'OEpfach, ornent la collection d'Augsbourg. Elles descendent depuis Auguste jusqu'au règne de la famille Constantine, époque où il semblerait qu'Abodiacum ait été détruit par les Allemanes.

Sur les bords du Lech furent découvertes deux pierres milliaires, dont les eaux avaient, en les baignant, fait disparaître les inscriptions. Il est permis de croire cependant que les distances y étaient marquées depuis Augusta; et cette circonstance porterait à penser qu'une route romaine venait, en ligne droite, de cette capitale aboutir à ce lieu.

En effet, en suivant la *Table de Théodose*, on trouve entre Abodiacum et Augusta la station intermédiaire d'*ad Novas*, fortifications postérieures au règne des

[1] Voy. *Erster Jahrbericht des historischen Vereins im Ober-Donaukreis*, année 1835, 2e part., p. 3 et sv.

Antonins, puisque le *Routier de Caracalla* n'en fait pas mention.

Ces fortifications s'étendaient à gauche du Lech, depuis Landsberg jusqu'au castrum de Buchloe, d'où, se groupant au sud jusqu'à Kurishofen, où se distinguent les traces d'un ancien camp, et s'appuyant sur Waal et Waalhaupten, où nous trouvons encore visibles des restes de retranchements et de travaux stratégiques, elles protégeaient les abords de la Gennach, tandis que, sur la rive opposée du Lech, Landsberg même, et les diverses hauteurs de Pürgen, de Thaining, d'Altenbourg, de Kaufering et d'Haldenberg, avaient reçu aussi ou des castels protecteurs ou des tours exploratrices. Eggling, Steindorf, Merching et Mering, tous lieux où l'on découvrit en assez grand nombre des monnaies romaines, semblent devoir nous attester la direction que la route antique prit au delà.

Un second embranchement de communications d'Abodiacum, sur la rive droite du Lech, conduisait à la fois au sud de l'Ammersée et au nord de ce lac, où durent s'étendre les divers camps d'Urusa. La distance de douze mille pas, marquée par la *Carte routière de Théodose*, d'Abodiacum à Urusa, sur le chemin qui va joindre l'Iser, s'accorde assez avec celle qui se trouve entre OEpfach et Utting.

La route, près de ce dernier lieu, porte encore le nom de *Hochstrasse*, nom sous lequel, ainsi que nous avons déjà souvent eu occasion de le remarquer, les voies romaines, vu leur élévation au-dessus du sol, sont désignées par l'habitant. Elle joignait les trois camps

des environs d'Utting, dont deux portent les noms de *Burggraben*[1] et de *Rœmersberg*[2], et dont le troisième sans doute était le *Burg*, autre castel d'une plus grande extension, placé sur une hauteur élevée, au bord de la Windach, et fortifié par la nature. Un simple rempart le protégeait du côté du sud et de l'orient; un double rempart du côté du nord et de l'ouest. Long de huit cents pieds sur sept cents de large, il semble avoir été le principal lieu de toutes les fortifications d'Urusa.

Sur une montagne située un peu plus au nord se remarquent les traces d'un autre castel, le *Burgleite*[3], et enfin, à un quart de lieue nord-est, celles d'un second camp, long de deux cent quarante-cinq pieds sur cent vingt de large, dont les fossés ont quinze pieds de profondeur, et dont les remparts s'élèvent encore au même nombre de pieds.

Partout dans ces environs furent trouvées des monnaies d'Auguste, de Domitien, d'Antonin-le-Pieux et de Constantin.

Enfin, en suivant le lac au sud, nous parvenons à un lieu nommé *Rœmenthal*, où nous visitons les vestiges d'un autre fort et ceux d'un ancien bâtiment qui longeait le lac, et dont deux cents pieds de murailles laissent encore voir leurs fondements.

Tout près de cet endroit existait, il y a vingt-deux ans, une vieille tour qu'on a prétendu être romaine,

[1] Le fossé du fort.

[2] Le mont des Romains.

[3] On y a trouvé des tronçons d'armes.

et qu'on fut obligé de démolir, vu qu'elle menaçait ruine[1].

A ses pieds passait la route romaine de Parthanum, venant de Pæhl, et que nous suivons dans la direction de Ludenhausen, où ses vestiges se retrouvent.

Ce dernier lieu est incontestablement romain. Il dut y exister un *sacellum* consacré à *Mercure Cimiacinus*, dont une inscription, qui date de l'an 289 de Jésus-Christ, nous a été conservée[2]. Cette inscription est

[1] La tour de Diessen. Voy., sur sa destruction, le *Baiersche Landbote* de 1830, n° 167, p. 1420.

[2]
DEO
MERCVRIO
CIMIACINO
ARAM TVRARIAM
M. PATERNINVS
VITALIS. QVI
AEDEM. FECIT. ET
SIGNVM. POSVIT
V. S. L. L. M.
DEDICAT III KAL. OCTOBR
GENTIANO ET BASSO CoS.

Mercure Cimiacinus ne nous est connu par aucune autre inscription. Ou, comme Jupiter porta chez les Grecs, habitants de l'Élide, le nom d'Ἀπομύϊος, de Μυιωδης et de Μυΐαγρος (de μῦια, *musca*, mouche) pour avoir, selon la fable, délivré cette contrée du supplice des mouches, en les chassant au delà de l'Alphée, et comme Apollon porta les noms de Μυοκτόνος (*murium occisor*, tueur de souris, de μῦς, *mus*, souris), de Σμινθεύς (de σμίνθος, *mus domesticus*, souris domestique; et de

doublement intéressante, et par le surnom qui est ici donné au dieu, et parce que nous voyons par elle qu'au lieu de répandre le sang des victimes, on y brûlait sur ses autels un pur encens.

Nous avons cité, en parlant des ponts Tessins, la route qui d'Abodiacum remontait la rive droite du Lech; il ne nous reste plus qu'à signaler deux autres voies romaines qui, de ce municipe, conduisaient, l'une à Navoe, l'autre à Escone et à Campodunum.

La première, dans la direction de l'ouest, atteint Helmishofen, et la route qui vient s'y croiser, descendant par Ostendorf, Blonenhofen, Altenberg et Aufkirch des fortifications d'*ad Novas*, et qui, par Osterzell, Salabeuern, Ilsung-Bühl, lieux où se remarquent des vestiges de remparts antiques, et par Kœngetsried et le Schloss-Bühl, où l'on rencontre des traces semblables, aboutissait aux camps d'Escone.

La seconde passait sous le castel de Kinsau, sous le *monopyrgium* de Hohenfurch, et joignait l'Altenstadt de Schœngau, d'où, longeant le pied du castrum de Thannenberg, elle aboutissait aux divers camps d'Escone, dont celui placé près de deux fermes, connues sous le nom d'*Echt*, paraît avoir été le prétoire.

Pendant longtemps ce fut dans l'Altenstadt de

Σαυροκτόνος (tueur de lézards, de σαυρα, *lacerta*, lézard), il faut croire que les Romains du Lech, pour avoir été délivrés par Mercure du supplice des punaises, lui avaient par reconnaissance donné le surnom de *Cimiacinus* (de *cimex*, punaise); ou bien ce nom était local, et il dut alors avoir été donné à ce dieu du culte particulier qui lui était rendu dans une ville, à nous inconnue, du nom de *Cimiacum*.

Schœngau qu'on chercha cet établissement romain. Mais ni la distance de dix-huit mille pas d'Abodiacum à Escone, désignée par la *Carte routière de Théodose*[1], ni celle de vingt mille pas que la même carte mentionne de ce lieu à Campodunum, ne s'accordent avec la distance qui existe entre OEpfach et Altenstadt, ni avec celle d'Altenstadt à Kempten. Il fallait donc que l'établissement romain fût plus au centre de ces deux lieux.

Nulle position ne peut être plus en rapport avec celle d'Escone que le camp d'Echt, dont le nom moderne a quelque chose du nom antique. Une tour d'observation, placée sur l'Auerberg, explorait à l'est-sud-est la route du Lech, qui aboutissait à Bruck.

Tout porte à croire qu'un chemin de communication circulait aussi au sud, conduisant au sein des Alpes penniques. Nous trouvons du moins dans cette direction, à Rieden, et dans les environs de Füssen[2], les traces d'anciennes fortifications, dont les dernières surtout, fouillées il y a une vingtaine d'années, ont livré une suite de monnaies descendant depuis les premiers empereurs jusqu'aux règnes des Constantin, des Valentinien, et même jusqu'à celui d'Arcade[3].

A l'ouest, la route d'Escone à Campodunum circulait sur le territoire de l'ancienne préfecture impériale de Geisenried, où nous visitons les vestiges

[1] (Segment 3).

[2] *Fauces Alpium.*

[3] On peut en lire la liste dans les *Auszügen aus den eingesendeten Beiträgen zu Beschreibung und Erhaltung der artistischen und hist. Denkwürdigkeiten des Ober-Donaukreises.* 1829. p. 9 et 46. J'y renvoie le lecteur.

d'un vieux camp, et, traversant la Wertach, passait sous le fort d'Hausen, si favorablement placé comme point de défense et comme point d'exploration, et reliait les divers lieux romains d'Oster- et de Seelenberg, de Burgstal, de Westerried, de Kipfenberg, de Thingau et de Wageck.

Tous offrent encore quelques vestiges de fortifications; mais surtout le camp de Kipfenberg qui, posé sur le sommet d'une montagne, a une étendue de cinq cents pieds de long sur trois cents de large, et montre encore la place de ses tours fortes et de ses triples, quadruples et quintuples remparts et fossés[1].

Campodunum est le moderne Kempten.

Cette ville est citée par Ptolémée, par Strabon, par l'*Itinéraire d'Antonin* et par la *Notice de l'Empire*[2].

La citadelle était assise sur la *Burghalde*, montagne isolée que quelques pans de murailles en ruines, d'une époque plus récente, ceignent encore, et dans l'enceinte de laquelle, ainsi que dans les *Bleicher-* et *Linderberger-OEsch*, deux quartiers de la ville moderne, les monnaies romaines ont été retrouvées en plus grand nombre.

Ces monnaies, qui sont en foule et qui descendent depuis Auguste jusqu'à Théodose le Grand[3], prouveraient seules le long séjour qu'y firent les Ro-

[1] On y a aussi trouvé des monnaies.

[2] Le premier le nomme Καμβόδουνον, le second Καμποδουνον, l'*Itinéraire* Campodunum, la *Notice* Cambidunum.

[3] On en peut lire la liste dans le *Ober-Donaukreis unter den Römern*, du Dr Raiser, 1re part., p. 42 et sv.

mains, quand bien même nul autre monument n'y eût été trouvé, et que même nul historien n'en eût parlé.

Malheureusement nous ne possédons qu'une seule inscription tirée de ce lieu, encore n'est-ce qu'une inscription tumulaire, sans intérêt historique, et qui ne nous apprend rien touchant l'administration ni le culte de la cité. Mais ce qui prouve l'importance de cette ville, c'est une pierre milliaire trouvée près d'Isny, et dont la distance est comptée depuis Campodunum[1].

C'était encore à la dernière époque de l'Empire la principale cité du centre de la Rhétie, et c'était dans son sein que résidait le commandant de la légion, ayant sous ses ordres les troupes chargées de la défense de cette partie de la province[2].

La grande voie militaire qui reliait Campodunum à Augusta, passait par les trois grandes étapes de Navoe, de Rostrum et de Rapis.

Nous les explorerons successivement pour revenir ensuite dans cette ville par Viaca et par le Mont-Cælius.

Navoe n'est pas cité par l'*Itinéraire d'Antonin*, qui conduit d'Augusta à Campodunum par Rostro Nemaviæ, tandis que la *Carte routière de Théodose*, en suivant la même route, cite les deux stations de Navoe et de Rapis. On ne peut expliquer cette différence que par la différence de date que portent les deux

[1] A Campoduno. XI. M. P.

[2] *Not. dign. imp. occid.*, p. 1977.

Itinéraires; car les distances marquées par les deux routiers sont assez exactes, puisque l'*Itinéraire*[1] compte de Campodunum à Augusta cinquante-sept milles et que la *Table de Théodose* en compte soixante.

On ne peut cependant croire avec quelques auteurs que Navoe et Rostrum Nemaviæ aient été le même et unique lieu, puisque le premier est cité dans la *Carte routière* comme étant à dix-huit milles de Campodunum, tandis que le second est dans l'*Itinéraire* marqué à trente-deux milles, et, par conséquent, à quatorze milles plus rapproché d'Augusta.

Il faut donc comprendre sous le nom général de Navoe tous les castels appartenant au prétoire du camp principal que nous placerons à Ober-Günzbourg, et qui s'étendaient jusqu'à Baisweil, à la distance que lui assigne la *Carte routière de Théodose,* et au delà duquel durent commencer les camps de Nemaviæ, dont le prétoire, en suivant l'*Itinéraire d'Antonin*, dut être placé sur le Goldberg, un peu au-dessus de la petite ville de Turkheim.

La route romaine, depuis Wageck, courait au nord, et, passant sous le *monopyrgium* de Sollthurn, dominait le cours de la Günz, près d'Ober-Günzbourg. Ce fort défendait l'abord de deux vallées. Sur la pointe la plus avancée de cette espèce de promontoire était placée une tour, séparée du camp par un fossé. Aujourd'hui ce lieu sert de cimetière, et en fouillant le terrain, on y a déjà souvent trouvé d'assez nom-

[1] Édit. de Parthey et Pinder, p. 120.

breuses monnaies. Au pied du castel dut s'étendre une ville romaine, et, dans la rue moderne, près de l'église, fut, en creusant le sol, retrouvé un autel de marbre, dédié à Mercure[1], dont le temple reposait peut-être sur la place même que cette église occupe.

Au delà d'Ober-Günzbourg, la voie romaine s'élève sur la pente escarpée des montagnes, et suit le cours de la Günz jusque dans les environs des sources de la Mindel. On en voit encore les traces, recouvertes de bois et de quartiers de roches, détachés des grandes masses. De distance en distance se montrent les vestiges d'antiques fortifications; nous avons été à même de compter huit endroits semblables dans le rayon d'une lieue autour de l'ancien établissement romain.

Nous atteignons Rœhrwang, village près duquel furent déterrés les décombres d'un antique bâtiment de la période romaine. De ce lieu au camp de Baisweil, quatre colonnes milliaires furent trouvées à distance égale l'une de l'autre; elles marquaient quarante, quarante et un, quarante-deux et quarante-trois mille pas d'Augusta[2].

[1] . . . PRO SALVTE
DEO MERCVRIO
. . . . . .
. . . . . .
. . . VS . . . . .

[2] Voici l'inscription de l'une d'elles :

« *Imperator Cæsar, Lucius Septimius Severus, pius, Pertinax, Augustus, Arabicus, Adiabenicus, Parthicus, Maximus, pontifex maxi-*

A droite, un embranchement de route conduit à Kemnath, lieu dont le nom celto-grec exprime lui-même l'emplacement d'un poste militaire, et dont la tour, élevée sur le sommet de rocs élancés, dominait le val de la Wertach qu'elle pouvait au loin explorer jusqu'à Augusta. Elle correspondait avec toutes les tours fortes des environs, et devait être d'une importance majeure comme point de signal. En arrière s'étend une plaine, et sur le penchant de la montagne, à une portée de fusil du point culminant, se distingue la place d'un ancien camp, espace long de deux cents pas, et large de cent vingt, dont les débris de remparts et de fossés ont été explorés il y a une quinzaine d'années.

Il paraît que de Wageck un chemin de communication allait par les camps de Westerried, et par Wengling et Herschzell, où se montrent aussi quelques traces de fortifications, joindre le camp de Kemnath, et qu'au nord, par Germaringen et Gutenberg, un autre embranchement reliait les différents castels de Navoe.

Le camp de Baisweil, situé, ainsi que l'indique la colonne milliaire qui y fut déterrée, à quarante milles d'Augusta, fut, d'après une tradition, remplacé au moyen âge par un châtel dont les ruines ont elles-mêmes disparu.

« *mus, tribunilia potestate VIIII, imperator XII, consul II, pater* » *patriæ, proconsul, et imperator Cæsar Marcus Aurelius Antoninus,* « *pius, Augustus, tribunitia potestate IIII, proconsul, et imperator* « *Publius Septimius Geta, Augustus, tribunitia potestate, vias et pon-* « *tes restauraverunt ab Augusta M. P. XXXX.* » *Intelligenzblätter des Illerkreises*, année 1814, p. 667-671.

Toutefois les siècles n'ont pas entièrement anéanti les vestiges des fortifications romaines. On distingue encore leur tracé et les profonds sillons des fossés qui l'entouraient.

L'emplacement que la forteresse occupait se nomme encore aujourd'hui les *Burggræben*[1], et la plaine qui s'étend à ses pieds, le *Weiher*[2]; ce qui semblerait prouver qu'à l'époque lointaine qui nous occupe, un étang recouvrait cette plaine et protégeait les abords de la colline où le castel s'élevait, dominant les deux embranchements de route d'Abodiacum et de Nemaviæ, et les vallées de la Mindel et de la Flossach, où la population celto-romaine a laissé partout de ses souvenirs.

Une immense quantité de *tumuli* sont encore visibles non loin de ce endroit et s'étendent l'espace de trois lieues jusqu'au delà de la Wertach. Ils montrent, près de Lauchdorf, près de Schliengen, près de Ried, près de Ketterschwang et de Gutenberg, leur sphérique gazonnement. Si on les ouvre, rien ne se présente aux regards que des fragments de grossières urnes cinéraires.

Cette circonstance a fait demander à quelques observateurs si ces ossements, si, ces cendres ne sont pas ceux d'Allemanes et de Romains, tombés ensemble en combattant, et si peut-être ces plaines qu'arrose la Wertach, ne sont pas celles qu'ensanglanta, en 274, la défaite des premiers, sous le règne d'Au-

[1] Le fossé du fort.
[2] Le vivier, l'étang.

rélien, ou celles dans lesquelles Constance Chlore, à qui cette première victoire fut principalement due, battit de nouveau ces peuples, en 298, étant lui-même césar[1].

Nous visitons près de Wœrishofen les traces d'un castel, placé sur les bords de la Flossach, et, suivant à gauche la route qui bordait le cours du torrent, nous nous dirigeons jusqu'au prétoire de Nemaviæ.

Ce camp, placé, comme nous l'avons dit, sur le Goldberg, près de Turkheim, fut fouillé à plusieurs reprises; chaque fois il a offert des décombres de bâtisses et du bois charbonné; ce qui semblerait annoncer que le feu l'a détruit.

Le Pœnebourg, autre castel romain, à un quart de lieue du premier, montre encore le carré de ses antiques remparts et fossés. Trois portes conduisaient dans son intérieur, où l'on trouva une monnaie de Trajan de l'an 116 de Jésus-Christ.

A Turkheim est placée devant la porte du château une pierre milliaire privée d'inscription, soit que cette inscription ait été détruite par les siècles, soit qu'elle n'ait jamais existé. Dans le premier cas, sa distance d'Augusta devait être marquée de vingt-cinq mille pas, et, dans le second, la pierre daterait de la première période romaine dans ces contrées.

De Nemaviæ à Rapis, nous suivons de nouveau la

[1] « *Quid commemorem Lingonicam victoriam, etiam imperatoris vul-*
« *nere gloriosam? Quid Vindonis campos, hostium strage apertos et*
« *adhuc ossibus completos?*» Eumène, *Paneg.*, VI, c. 6.

Table de Théodose qui, de Navoe à cette station, marque vingt-quatre mille pas, et dix-huit mille de Rapis à Augusta.

En nous guidant, d'après cette carte routière, ce sera dans les environs de Schwabeck, dont le château du moyen âge avait été construit sur l'emplacement du fort romain, destiné à protéger le pont jeté sur la Wertach, qu'il faudra la chercher.

Le camp principal était placé à un demi-quart de lieue plus au nord-ouest, sur le soi-disant *Büschelgræben*, montagne aujourd'hui recouverte de chênes que six siècles ont vu croître et verdir. Sur le *Burghalden* était posé un autre castel.

Sous ces fortifications se partageait l'embranchement des deux routes de Guntia et d'Augusta, dont la première, par Münster et sous le castel de Brennbourg, allait sur les bords de la Schmutter aboutir au camp du *Büschelberg*, près de Fischach.

Les travaux stratégiques qu'y firent les Romains y ont laissé leurs vestiges.

Au bas de la montagne, une redoute, dont les fossés ont été comblés, montre encore ses antiques glacis. En arrière, le mont s'élève en trois terrasses, présentant les traces des remparts et des fossés qui en défendaient alternativement l'abord. Sur le sommet s'élevaient le camp proprement dit et sa tour, dont les signaux pouvaient au loin être vus de toutes les tours fortes environnantes. Elle correspondait avec celle du Wolfsberg, en communication avec les diverses positions fortes des deux vallées de la Zusam et de la Laugna, où de distance en distance se montrent dans

tout leur cours tantôt les traces d'un castel, tantôt celles d'une tour isolée.

La route romaine de la rive gauche de la Wertach est encore assez intacte sur les hauteurs qui dominent la rivière.

En suivant son cours, nous passons sous le Guggenberg, dont le nom seul semble attester qu'il dut être surmonté d'une tour d'observation, et par Strass, auquel la route a donné son nom; par Pfersée nous rentrons à Augusta.

Cependant la grande voie militaire suivait la rive droite de la Wertach et passait par Aitingen, Bobingen, Inningen et Gœggingen, tous villages où furent en plus ou moins grand nombre trouvées des monnaies romaines et d'autres antiquités.

Cette rencontre de monnaies, dans une direction suivie, est presque toujours une preuve évidente du cours d'une antique chaussée, à défaut de ses vestiges que le temps a fait disparaître.

Aussi sera-ce notre seul guide pour nous diriger sur les camps de Viaca qui sont marqués sur la *Carte routière de Théodose* à la distance de vingt mille pas d'Augusta, et qui, à une époque où l'Empire était menacé dans sa barrière du Danube et de l'Iller, semblent avoir été élevés pour soutenir, en arrière du fleuve et de cette rivière, les approches de la capitale de la province.

C'est ce qui rend compte du silence qu'en garde l'*Itinéraire d'Antonin*, rédigé à une époque antérieure, sous le règne de Caracalla, et avant que le grand rempart eût jamais été rompu.

Ces camps s'appuyaient principalement sur la Mindel, sur la Kamlach et sur la Günz, protégeant les diverses routes de Mont-Cœlius, de Guntia et de Finiania, qu'ils couvraient de leurs retranchements.

Leurs restes se montrent encore à Krumbach, où paraît avoir été le prétoire; à Hohen-Raunau et sur le Tobel, castels élevés l'un et l'autre à quelque distance des deux côtés correspondants de la Kamlach; à Waltenberg, à Olgishofen, dernier lieu où furent trouvées quantité de monnaies romaines de Gordien III, des deux Philippe, d'Otacilla, l'épouse du premier de ces empereurs, de Dèce, de Gallus, de Valérien et de Gallien; à Breitenthal, à quelque distance, sur la gauche de la Günz, où furent de même trouvées quelques monnaies de Constance et de Constantin, et, sur la rive droite de la même rivière, à Deissenhausen, dont le castel était destiné à protéger le passage de la route qui de Finiania y descendait par le camp de Weissenhorn.

Nous sommes guidé dans notre course par les antiquités et surtout par les monnaies qui ont été trouvées à Diedorf, à Anhausen, sur le Sandberg et dans ses environs, à Kutzenhausen, à Steinenkirch et sur le Wolfsberg.

La situation de tous ces lieux ne permet pas de douter qu'arrivée à la Schmutter, près de Diethkirch, la route sortie d'Augusta se partageait en deux branches, dont l'une, par Kutzenhausen et Wolfsberg, était la grande voie militaire de cette capitale à Finiania, et dont l'autre devait nécessairement

atteindre le Buschelberg, près de Fischach, et par le castel de Burg[1] aboutir au prétoire des camps de Viaca.

Ces camps, stratégiquement placés pour défendre, comme je l'ai dit, l'angle formé par la jonction de l'Iller et du Danube, étaient liés aux fortifications de Guntia et de ses environs par une autre route qui, partant de Deissenhausen, passait par Obereck, Hausen et Waldstetten, près duquel l'antique voie romaine, qui circule au milieu des forêts, sert encore aujourd'hui aux communications[2].

Quelques tours d'observation, placées de distance en distance, servaient aux signaux, et surtout celle de Kemnath, dont le nom, analogue à celui du castel que nous avons plus au sud visité près de Navoe, atteste la même origine antique, et celle qui, placée sur le cône où, au moyen âge, les chevaliers de Wattenweiler bâtirent sur ses ruines leur châtel, et dont l'emplacement, aujourd'hui privé de murailles, a cependant offert quelques monnaies et quelques autres moindres antiquités, pouvait explorer tout le val de la Günz, à une distance de six à sept lieues.

A l'ouest, un autre embranchement de route aboutissait au Mont-Cælius, forteresse dont parlent à la fois et l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Notice de l'Empire*, et qui, sans être aussi élevée que son nom semble

[1] Entre Burg et Krumbach furent aussi trouvées, sur le territoire de Brunnach et de Mindelzell, trois monnaies d'Adrien, d'Antonin-le-Pieux et de Constantin.

[2] Dans tous ces lieux et leurs environs ont été trouvées quelques monnaies.

l'indiquer, l'était cependant assez pour dominer au loin le cours de l'Iller dont elle défendait le passage[1].

Sur l'emplacement du lieu antique s'est perpétué le bourg de Kellmünz, dont l'église est elle-même posée sur la base inébranlable d'anciennes murailles romaines. A l'exception cependant des monnaies trouvées dans ce bourg, nul monument de l'époque romaine n'en a été retiré, et toutes les ruines qui nous y frappent encore datent du moyen âge qui a substitué ses constructions aux murs renversés d'un temps antérieur.

Nous ne pouvons juger de l'importance du lieu que par la *Notice de l'Empire*, qui, dans ses murailles, fait tenir garnison à la troisième cohorte Herculéenne des Pannoniens, sous les ordres de leur tribun[2].

L'*Itinéraire d'Antonin*[3] place le Mont-Cælius à seize mille pas de Guntia et à quatorze mille de Campodunum.

Il marque ensuite vingt-deux mille pas de Guntia à Augusta.

Mais toutes ces distances sont trop faibles.

Il faut que dans les divers manuscrits les nombres aient été mal indiqués, à moins qu'aux milles marqués par eux, l'on ne substitue des lieues (*leugæ*)

[1] Cette route passait de Krumbach par Olgishofen, par le bois de Schwendi et par Unter-Schœnegg, où quelques fortifications assuraient aussi le passage de la Günz, et, au delà, par Osterberg et Weiler, où ses traces sont encore bien reconnaissables.

[2] *Not. dign. imp. occid.*, p. 1978, édit. citée.

[3] Édit. de Wesseling, p. 250.

qui, d'après Marcellin, étaient de 1500 doubles pas ou de 7500 pieds romains; ce qui égaliserait également les distances d'Augusta à Guntia, et de Guntia au Mont-Cælius, puisqu'un mille est à une *leuga* comme deux est à trois ou comme qnatorze est à vingt et un.

Nous aurions alors d'Augusta à Guntia vingt-deux lieues ou trente-deux mille pas, et de Guntia au Mont-Cælius seize lieues ou vingt-six milles. Quant à la distance du Mont-Cælius à Campodunum, elle aurait été, en suivant un des manuscrits de Paris, et en substituant toujours des lieues gauloises aux milles indiqués, de vingt-quatre lieues; c'est cette distance qui sépare, en effet, Kempten de Kellmünz[1].

La route du Mont-Cælius à Campodunum paraît avoir eu deux embranchements: l'un, passant par Memmingen, par Teisselberg, dont les traces du castel sont encore visibles, et par Falken et le castel d'Haldenwang; l'autre, suivant le cours de l'Iller, par Althayn, Bronnen, Kronbourg et Rothenstein, tous lieux qui semblent avoir eu sous Rome quelques fortifications; à Bronnen se trouvait sans doute le passage de l'Iller.

C'est là que venait aboutir la *via Claudia* de la *Table de Théodose*, qui, sans mentionner ni Cam-

[1] Les autres manuscrits qui tous portent le chiffre XIIII et que l'on a suivi pour les éditions modernes de l'*Itinéraire*, ont incontestablement une trop faible distance.

Comparez, pour plus d'éclaircissements, Parthey et Pinder, *Itin. Ant.*, p. 116 et 120, et Wesseling, p. 237 et 251.

podunum ni le Mont-Cælius, conduit directement de Vemania à Viaca, laissant, par conséquent, à droite, la première, à gauche, la seconde de ces deux villes.

Les *castra Vemania* comprenaient toutes les fortifications jetées sur les deux rivières d'Argen qui, prenant leur source l'une et l'autre dans le comté de Kœnigseck, se réunissent non loin d'Achberg, et coulent ensemble dans le lac de Constance près de Langenargen.

Ce fut donc pour protéger la frontière nord-est du lac et couvrir les passages des Alpes penniques, où le Lech prend sa source, que ces camps furent élevés.

Ils s'appuyaient au sud sur les deux places fortes de Taxgætium et de Brigantia, et à l'est sur la forteresse de Campodunum, où nous avons vu que dans les derniers temps de l'Empire résidait le chef de la troisième légion italique, dont le gouvernement s'étendait depuis Vemania jusqu'à Cassiliacum, le moderne Kislegg[1].

La seconde aile Valérienne des Séquaniens était alors placée dans ces camps sous les ordres d'un tribun. Sans doute il résidait à Isny, qui semble en avoir été le prétoire, et où, à une époque antérieure, les diverses cités des environs avaient ensemble élevé

[1] Voy. la *Not. imp.* Il y a peu d'années que tout près de Kislegg une jeune fille trouva à Unterhorgen un vieux pot rempli de six cents pièces romaines toutes d'argent. Elles étaient la plupart des règnes de Commode, de Septime Sévère, de Caracalla, d'Héliogabale, d'Alexandre Sévère, de Gordien III, de Philippe I, de Valérien et de Gallien.

un monument au divin Antonin-le-Pieux, fils d'Adrien.

L'inscription de ce monument nous a été conservée par la chronique de l'abbaye d'Isny et par le moine historien qui a laissé manuscrite l'histoire des dynastes de Trauchbourg[1].

Le titre de cités donné aux villes qui en firent la dédicace, prouve toute leur importance. Sans doute celle d'Isny comprenait l'enclave de tous les camps de Vemania, dont faisaient partie ceux de Wangen[2], de Thaldorf et de Gestraz, et les diverses tours fortes de Nellenbruk, de Wengen, d'Alt-Trauchbourg, et plusieurs autres lieux peut-être, sur les décombres desquels la noblesse allemane bâtit plus tard ses demeures; car nul canton dans tout le pays

[1] *Politisch-statistische Geschichle der Dynastie Trauchburg.*

Voici l'inscription :

IMP . . . CAE . . .
DIVI . . . . . F. DIVI. TRAIANI. N . . .
DIVI. NERVAE. PRONE.
ANTONINO. AVG. PIO.
PONT. MAX. TRIB . .
POT. VII.
COS. IIII. P. P.
CIVITATES.

Imperatori Cæsari, divi Hadriani filio, divi Trajani nepoti, divi Nervæ pronepoti, Antonino Augusto, pio, pontifici maximo, tribunitia potestate VII, consuli IIII, patri patriæ, civitates.

[2] Le nom de *Wangen*, ainsi que celui de *Wengen*, vient lui-même de *Vemania*.

n'offre un nombre plus considérable de vieilles ruines et de vieux châtels.

S'il faut en croire une antique tradition, le nom que porte la ville d'Isny lui viendrait du culte d'Isis, qui y fut en honneur, et dont le temple s'élevait, dit-on, sur la montagne qui domine le hameau de Burgwang[1], et où semble avoir été posé un castel qui défendait le passage de l'Argen. Tous les murs en ont toutefois été rasés. La route, protégée par une tête de pont, passait sous la tour d'Alt-Trauchbourg, où fut trouvée la pierre milliaire dont j'ai donné l'inscription en faisant la description de Campodunum, et par le Wengerthal s'élevait, comme aujourd'hui, sur le Buchenberg, où, au milieu du bois, sont encore engloutis les murs d'un ancien camp[2].

Des monnaies romaines trouvées à Eschach, des traces de fortifications dans les forêts de Kirnach et de Waldenberg, peuvent faire présumer qu'un chemin de traverse suivait au nord-est cette direction.

Au sud-est, un autre chemin allait probablement par Goldbühl et Freundholzen, lieux où l'on a trouvé quelques antiquités, aboutir à l'Iller dont il remontait le cours.

Quant à la route de Vemania à Brigantia, toute trace en a disparu, et il est impossible de préciser par où elle passait.

[1] La Bettmauer.

[2] Voy. Karrer, *Geschichte der Stadt Kempten*, p. 190.

Bregenz a conservé le nom de la ville antique de Brigantia.

Il en est parlé dans Ptolémée, dans Pline et dans Strabon; et, à en juger par l'étendue du sol où l'on a trouvé des monnaies et d'autres antiquités romaines, ainsi que des fondements de bâtisses, cette cité dut être grande et populeuse.

Des divers monuments qui la décoraient, il ne nous est parvenu qu'une inscription burinée dans une pierre en l'honneur du dieu Mercure Arcecius[1].

Cette inscription est intéressante en ce qu'elle nous indique que dans cette place tenait garnison une partie de la troisième légion italique, troupe qui, plus tard, dans les derniers temps de l'occupation ro-

[1] IN. H. DD.
DEO MERCVRIO
ARCECIO EX VO
TO ARAM. POSVIT
SEVERIVS SEVE
RIANVS SVB COS
LEG III ITAL F
. . GORDIAN . . .
. . . PE . . . CO . . .
S. L.
. . . . . .

..... *M. Ant. Gordiano Augusto II et T. Cl. Pompeiano II Consulibus.* (An 241 de Jésus-Christ.)

Voy. Welser, *Inscript.*, fol. 43, n° 19; Gruter, *Monument.*, fol. 59, n° 10.

maine, fut remplacée par un *numerus* des Barbaricaires [1].

La *Notice de l'Empire*, qui nous confirme ce dernier fait, dit expressément que le préfet qui les commandait [2], résidait à Brigance ou aux *confluents* [3], nom qui n'est donné nulle part à ce lieu que dans cette occasion, et qui ne peut s'expliquer que par sa position rapprochée de l'embouchure de la Bregenz dans le lac Brigantin. Son enclave devait s'étendre au sud-ouest jusqu'au Rhin, où, près de l'entrée du fleuve dans le lac, s'élevait le fort de Rheineck [4], que l'*Itinéraire d'Antonin* ne mentionne point, parce que, à l'époque où ce routier fut rédigé, il n'existait point encore, mais qui, comme nous l'avons vu, bâti plus tard par Constance Chlore, lorsque cet empereur prit soin de fortifier tout ce côté du lac contre les irruptions des Allemanes [5], est placé sur la *Table*

[1] Voy. *Not. dignit. imp. occid.*, édit. citée, p. 1977, et le *Commentaire de Pancirole*, c. 82, dans le *Grævii Thesaur. antiquit. roman.*, t. VII.

D'après cet auteur, ces soldats étaient ainsi nommés ou de la riche armure qui les recouvrait, ou parce que peut-être aussi ils étaient enrôlés parmi les nations barbares non soumises à l'Empire. Justinien définit les Barbaricaires, *argenti vel auri distractores et officinatores*. D'après cette explication, l'on pourrait croire que c'était une compagnie de mineurs et qu'elle portait ce nom parce que le travail des mines et la frappe de l'argent étaient effectivement confiés aux barbares.

[2] *Præfectus numeri Barbaricariorum.*

[3] *Confluentibus siue Brecantiæ.*

[4] *Ad Rhenum.*

[5] Tome I, p. 189.

Théodosienne comme station intermédiaire entre Brigance et Arbon[1].

Au nord, cet enclave devait s'étendre jusqu'au fort de Lindau qui, ainsi que ses dépendances, recouvrait les trois îlots où est aujourd'hui située la ville de ce nom, baignant ses murs dans les flots bleus du lac que dominent devant elle, dans le fond du tableau, les sommets élancés du Vorarlberg. C'est sans doute l'île dont parle Strabon, l'ὁρμητήριον Τιβερίου, le *receptaculum Tiberii*, dont ce général s'était emparé sur les Vindéliciens, et près duquel il les vainquit dans un combat naval[2].

De toutes les constructions que Rome y éleva, il ne subsiste plus que les restes d'une tour forte, nommés indistinctement par l'habitant le *mur de Tibère* et le *mur des Païens*, et un autre pan de muraille qui sert à fermer le port dans l'îlot du *Burg*, où a dû exister un fort que l'on attribue à Constance Chlore qui, après avoir défait les Allemanes, l'éleva pour la sûreté des vaisseaux qui y étaient amarrés. Déjà plus d'une fois des monnaies romaines ont été trouvées dans ces deux endroits[3].

[1] *Tabul. Theod.*, segm. 1ABC, segm. 2A.

[2] Strabon, *Géogr.*, l. VII, p. 332 de l'édit. de Bâle.

[3] Gruter cite l'inscription suivante comme ayant été trouvée à Lindau :

DIIS MAXIMIS
BACCHO ET SOMNO
HVMANAE VITAE
SVAVISSIMIS
CONSERVATORIB.

Je ne m'en prévaudrai pas comme d'une preuve en faveur de l'an-

Sous ce dernier empereur et sous ses successeurs, les camps de Brigance devinrent surtout importants comme formant, au sud-ouest, la frontière de l'Empire contre les Lentiens, peuplade allemane qui, comme nous l'avons vu, s'était répandue tout le long de la rive septentrionale du lac Brigantin.

Cette contrée, aujourd'hui si suave et d'un aspect si riant et si fertile, est représentée sous une teinte bien différente par l'historien Marcellin, qui nous dépeint l'inclémence de son climat et la sombre horreur des forêts où ces peuples s'étaient retranchés [1].

Quoique la couleur en soit peut-être outrée, son tableau n'en est pas moins digne de remarque.

tiquité de ce lieu, parce que l'antiquité romaine de la pierre d'où cette inscription doit avoir été tirée ne me semble pas elle-même assez prouvée.

Le sommeil était, comme dieu, représenté sous les mêmes attributs à peu près que Bacchus, et il est assez difficile de les distinguer l'un de l'autre. Comme figure allégorique, c'est sous les traits d'un jeune homme puisant dans une corne d'abondance des pavots et répandant les songes, et quelquefois aussi sous les traits d'un enfant endormi, tenant un pavot à la main, et ayant à côté de lui un lézard, qu'il était représenté.

Du reste, le culte de Bacchus était répandu dans l'Helvétie, ainsi que le prouvent deux inscriptions d'Aventicum, sur le lac du même nom. Il pouvait aussi bien avoir des autels dans la Rhétie, sur les bords du lac Brigantin.

[1] ... « *Rhenus..... lacum invadit rotundum et vastum, quem Brigan-* « *tiam accola Rhætus appellat, perque quadringinta et sexaginta sta-* « *dia longum, parique pœne spatio late diffusum, horrore sylvarum* « *squalentium inaccessum, (nisi qua vetus illa Romana virtus et sobria* « *iter composuit latum) barbaris et natura locorum et cœli inclementia* « *refragante.* » Amm. Marcel., l. XV, c. 4.

A l'embouchure de l'Argen, dont le cours lent et boueux dut, avant que la culture eût élagué ces forêts, entretenir les vastes marais qui avoisinaient le lac, était située *Argentaria*, lieu dont ce seul historien ait aussi fait mention dans l'antiquité.

Cette ville est célèbre par la victoire que les deux généraux de Gratien, Nannienus et Mallobaude, roi des Francs, et comte du palais, remportèrent sur les Lentiens, en 378.

Cependant tous les chroniqueurs français et d'autres historiens, tels que Rhenanus, Stumpf, Crusius, Schœpflin, etc., ont cherché ce champ de bataille sous les murs d'Argentovaria, en Alsace, lieu cité par l'*Itinéraire d'Antonin* entre Rauraque et Argentorat.

Si l'on étudie le passage d'Ammien Marcellin[1], il

[1] Voici le texte de l'auteur :

« ..... *Et jam Lentiensis Alamannicus populus, tractibus Rætiarum* « *confinis, per fallaces discursus violato fœdere dudum concepto, col-* « *limitia nostra tentabat : quæ clades hinc exitiale primordium sumsit* « *Ex hac natione quidam inter Principis armigeros militans, poscente* « *negotio reversus in larem, ut erat in loquendo effusior, interrogantes* « *multos, quid ageretur in palatio, docet arcessitu Valentis patrui* « *Gratianum Orientem versus mox signa moturum : ut duplicatis viribus* « *repellantur plagarum terminalium accolæ, ad Romanorum verum* « *excidium conjurati. Quibus avide Lentienses acceptis, ipsi quoque hæc,* « *quasi vicini, cernentes, ut sunt veloces et rapidi, conferti in præda-* « *torios globos, Rhenum gelu pervium pruinis Februario mense.....* « *tendentes prope cum Petulantibus Celtæ, non sine sui jactura afflic-* « *tos graviter adultis viribus averterunt. Verum retrocedere coacti Ger-* « *mani, atque noscentes, exercitus pleramque partem in Illyricum, ut* « *Imperatore mox affuturo, prægressam, exarsere flagrantius : majora-* « *que conceptantes, pagorum omnium incolis in unum collectis, cum*

est toutefois évident que ce ne fut point dans les Gaules, mais aux frontières mêmes de la province romaine, où les Lentiens habitaient, que cette bataille se donna.

L'historien, en effet, rapporte que ces peuples, d'origine allemanique, voisins de la Rhétie, ayant appris par un de leurs transfuges, qui servait dans l'armée impériale, que Gratien se proposait de porter la guerre en Orient, passèrent en plusieurs bandes, au mois de février, le Rhin sur la glace.

Malheureusement le texte de l'auteur est interrompu.

Mais, malgré cette lacune, on voit que, par les efforts mêmes des Gaulois qui, sans doute, s'opposèrent aux déprédations des Lentiens, ceux-ci furent obligés

« quadraginta armatorum millibus, vel septuaginta, ut quidam laudes « extollendo Principis jactitarunt, sublati in superbiam nostra confi- « dentius irruperunt. Quibus Gratianus cum formidine magna comper- « tis, revocatis cohortibus, quas præmiserat in Pannonias, convocatis- « que aliis, quas in Galliis retinuerat dispositio prudens, Nannieno ne- « gotium dedit virtutis sobriæ duci: eique Mallobaudem junxit pari po- « testate collegam, domesticorum comitem, regemque Francorum, virum « bellicosum et fortem. Nannieno igitur pensante fortunarum versabiles « casus, ideoque cunctandum esse censente, Mallobaudes alta pugnandi « cupiditate raptatus, ut consueverat, ire in hostem differendi impa- « tiens angebatur. Proinde horrifico adversum fragore terrente, pri- « mum apud Argentariam signo per cornicines dato, concurri est cœp- « tum, etc.» Amm. Marcel., *Annal.*, l. XXXI, c. 10.

Et plus loin :

« Hac lœti successus fiducia Gratianus erectus, jamque ad partes ten- « dens Eoas, lævorsus flexo itinere latenter Rheno transito, spe incita- « tior bona, universam, si id tentanti fors adfuisset, delere statuit ma- « lefidam et turbarum avidam gentem, etc.» L. XXXI, c. 10.

de reculer et, par conséquent, de repasser le fleuve; car il est dit ensuite qu'ayant eu connaissance que déjà la majeure partie de l'armée romaine était en marche pour l'Illyrie, ils conçurent des projets plus hardis, et que, se réunissant en masse de toutes les parties de leur pays, au nombre de quarante à soixante-dix mille hommes, ils se ruèrent sur la frontière romaine.

C'est donc ici une seconde expédition.

Le territoire qu'ils vinrent menacer ne pouvait être l'Alsace, puisque, pour atteindre cette contrée, ils eussent été obligés de traverser l'Abnoba, et qu'ils eussent, par conséquent, aussi entraîné avec eux les Allemanes de la vallée du Rhin, dont il n'est, au contraire, fait aucune mention. Il est certain que les Lentiens étaient alors seuls sous les armes. C'est donc le pays qu'ils avoisinaient et, par conséquent, la Rhétie que, dans leur audacieuse levée de boucliers, ils voulurent envahir. C'est alors que les légions qui étaient déjà en marche pour la Pannonie, reçurent l'ordre de rétrograder afin de s'opposer à leur incursion, et que, secourues par les troupes qui furent envoyées des Gaules, elles battirent ces barbares sous les murs d'Argentaria, lieu situé sur les rives du lac.

C'est tellement clair, que l'historien dit ensuite que l'empereur, qui était déjà en route pour l'Orient (*ad partes tendens Eoas*), revint par un chemin détourné, et que, traversant le Rhin, il rejoignit son armée et commença, à la tête des troupes, la campagne qui se poursuivit contre les Lentiens sur leur propre ter-

ritoire et sur les montagnes où ils s'étaient retranchés, et où ils se défendirent si vaillamment que Gratien se vit forcé de renoncer à ses projets d'extermination et de faire la paix.

L'erreur des historiens modernes vient de ce que, négligeant le sens du récit de l'ancien écrivain, ils ont confondu l'*Argentovaria* de la Germanie supérieure avec l'*Argentaria* du lac Brigantin. Aucun géographe de l'antiquité, il est vrai, n'a cité ce dernier lieu; mais son nom s'est perpétué dans celui de Langenargen que porte le bourg moderne, assis sur le sol antique au bord du torrent, et qui, d'après le passage d'Ammien Marcellin, fut incontestablement le lieu près duquel le combat se donna. Là, sur ce sol marécageux, durent se heurter les légions et les bandes de Priar, qui déjà avaient envahi la frontière romaine de la Rhétie. Là, les Romains assaillis, lâchèrent d'abord pied, jusqu'à ce que de nouvelles troupes venant à leur secours, ils poussèrent à leur tour les barbares qui, en arrière, s'élevèrent sur leurs montagnes et s'y retranchèrent. Là, sur ce sol élevé que les forêts alors recouvraient, se termina le drame de cette guerre dont les conditions de paix qui suivirent permirent au jeune empereur de poursuivre, par Arbor Felix et Lauriacum[1], sa marche vers l'Illyrie.

La route que l'historien désigne avec tant de précision dans ses pages, marque bien l'emplacement

[1] ..... « *Gratianus exinde digressus per castra, quibus* Felicis Arboris « *nomen est, per Lauriacum ad opitulandum oppressæ parti porrectis* « *itineribus ire tendebat.* » Amm. Marcel., l. XXXI, c. 10.

où le second combat se donna; car Marcellin n'eut point nommé la station d'Arbor Felix, sur les rives du lac Brigantin, comme la première que Gratien toucha, si, parti d'un autre point du territoire ennemi, il eût, pour atteindre ce lieu, été obligé de traverser d'autres villes. L'auteur a nommé cette station, ou plutôt la réunion des camps qui portaient ce nom, parce que ce fut le premier établissement romain que le souverain dut effectivement toucher, au delà du lac, en quittant les plateaux de la rive droite.

Les Lentiens, peuple suévique que Gratien venait de vaincre, avaient succédé dans la possession de ce coin de la province aux Rhétiens décimés par Tibère, et aux colons gaulois, à qui Rome avait distribué des terres; ils s'y étaient établis en même temps que la vallée du Rhin était devenue la proie des autres tribus de la coalition allemanique.

Ils s'étendaient sur toutes les vallées situées entre l'Iller et le lac, comprises au moyen âge dans divers cantons, dont celui du Linzgau a conservé le nom de ce peuple.

Ils y avaient porté leur culte, et avaient consacré à Wodan ou Odin le bassin argenté, dans les flots duquel, aux jours solennels, ils lançaient les chevaux indomptés, offerts en sacrifice à ce dieu[1]. La culture

[1] Le mot allemand *Bodensee*, nom que porte le lac, est lui-même la corruption de *Wodansee*, lac consacré à Wodan ou Odin. Quant aux sacrifices des chevaux qu'on lançait dans les flots en son honneur, voy. dans les *Actt. sanct. Boll. Mart.*, t. I, p. 433-441, la vie de saint Fridolin.

que Rome avait portée sur les bords du lac disparut en grande partie pour laisser croître de nouveau ces immenses forêts dont Ammien Marcellin nous décrit les profondeurs, et qui, selon l'auteur de la *Vie de saint Gal*, existaient même encore lorsque la religion du Christ remplaça, au commencement du septième siècle, les sacrifices de Wodan.

A cette époque, cette partie de l'ancienne province romaine au delà du Rhin était devenue le centre de l'administration du duché d'Allemanie. C'était sous la suzeraineté des rois Francs, dans les murs d'Ueberlingen, que le duc Gunzo (613) avait porté sa résidence, et avait placé le siége de son gouvernement[1].

Cette ville n'a elle-même rien offert qui rappelât l'époque romaine. Cependant il est incontestable que, lorsque le grand peuple fut maître du pays, le commerce du lac, dont les produits allèrent, comme Pline l'atteste, jusqu'au sein de l'Italie, avait dû exiger dans tous les parages de ce vaste bassin des points de communication et d'échange.

Le châtel de Wasserbourg, entre Argen et Lindau, dut protéger la route qui, suivant le lac au nord, allait aboutir aux vieux murs du Heidenschloss, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et à la grande voie du Danube.

Sur cette étendue considérable de côtes n'est cité dans l'antiquité que la seule station romaine de Taxgætium[2] par le géographe d'Alexandrie.

[1] Voy. Wallafrid, l. I, c. 14.

[2] Ταξγαλτιον.

Ce nom que lui donne Ptolémée n'est sans doute que la corruption du nom latin *Trajectium;* d'après la position qu'il assigne à ce lieu, relativement à Brigance et aux sources du Danube, il devait être placé entre ces deux points opposés. Or, cette situation est effectivement celle d'Ueberlingen, dont le nom allemand exprime exactement l'idée attachée au mot Trajectium (ou Trajectio), c'est-à-dire celle d'un lieu de passage d'un bord à l'autre du lac. C'était là sans doute que s'opéra le débarquement de Tibère quand il traversa le lac avec sa flotte pour gagner les sources du Danube.

Strabon dit, en effet, que ce général, après avoir débarqué, se trouvait à une journée de marche des sources de ce fleuve[1].

Pour que Tibère ait pu les atteindre dans cet espace de temps, selon le rapport de l'historien géographe, il faut nécessairement qu'il ait débarqué aux confins nord-nord-ouest du lac. Or, c'est dans ces parages que Ptolémée place, comme nous l'avons vu, Taxgætium, près de la *tête du Rhin*, c'est-à-dire du lieu d'où ce fleuve commence son grand cours.

Ces diverses circonstances peuvent faire regarder la ville moderne d'Ueberlingen comme la cité allemane qui succéda à la cité romaine.

Les événements politiques dont elle fut le théâtre, les guerres qu'elle eut à soutenir au moyen âge, toutes ces raisons ont pu faire disparaître les traces de l'occupation romaine; mais ce que nous venons de

[1] Strabon, cité ci-avant, p. 147.

rapporter coïncide si bien avec sa position, son nom moderne répond si bien à son nom antique, que nous ne faisons nulle difficulté de placer sur son sol la ville romaine, même à défaut de toute inscription.

QUATRIÈME PARTIE.

POLITIQUE ET LÉGISLATION.

Dans toutes les contrées où Rome étendit sa domination, elle adoucit l'infortune des peuples vaincus, en les associant à ses institutions. Pour prix de la liberté qu'elle leur ravit, elle leur donna sa civilisation, et leur apporta ses lois, la pompe de son culte, son commerce et son industrie.

Avant que ses légions touchassent le Rhin, tout le cours de ce fleuve lui était inconnu.

Seulement elle avait appris, par la poétique imagination des Grecs, que le Rhône et le Pô prenaient leurs sources au sein de plusieurs grands lacs qui communiquaient ensemble et qui donnaient aussi naissance à un troisième fleuve qui, au nord, allait se jeter dans l'Océan[1].

C'était le Rhin.

Ce qui donna probablement naissance à cette fable, ce fut la connaissance plus ou moins imparfaite que les habitants de Marseille eurent du lac Léman

[1] Apollonius de Rhodes, *Argonaut.*, l. IV, v. 627.

et du lac Brigantin, dont ils entendirent parler dans leurs transactions commerciales. Elle ne cessa du moins d'être reçue comme une vérité que lorsque les Gaulois du nord de l'Italie eurent appelé contre eux les armes des Romains. Alors les vrais cours du Rhône et du Pô furent connus.

Polybe, qui voyagea dans les Gaules un siècle avant les conquêtes de César, décrit ces deux fleuves en témoin oculaire. Les notions positives, mais bornées, qu'il recueillit lui-même, lui firent rejeter comme des fictions inventées à plaisir tout ce que les auteurs les plus anciens avaient raconté de la Celtique[1]. Mais il passe le Rhin sous silence.

Ce ne fut que lorsque César eut pénétré dans les Gaules et que ce général eut planté les aigles romaines sur les rives mêmes de ce fleuve, dont il place les sources dans les monts habités par les Lépontiens[2], que les Romains connurent aussi son cours jusqu'aux rives de l'Océan.

Sous Auguste, la puissance de Rome s'étendit sur toute la rive gauche du Rhin. Elle se servit des établissements purement militaires qu'elle y fonda, pour exercer son influence politique sur les peuples auxquels, d'après les Gaulois, elle donna le nom commun de Germains.

Ses diverses expéditions, comme nous l'avons vu, la rendirent maîtresse de tous les pays du Nord, depuis la Lippe jusqu'à l'Océan.

[1] Polyb., III, c. 38.

[2] César, *De Bell. Gall.*, l. IV, c. 10.

Or, d'après la coutume romaine, tout pays conquis devenait la propriété de l'État. D'après le droit de guerre, tout ce que la nation vaincue possédait, même ses lieux sacrés, même les choses appartenant au culte, était à la disposition du vainqueur. Ce dernier était maître de la vie et de la propriété des habitants; il en disposait à sa volonté. S'il usait de ce droit sans restriction, tous étaient vendus comme esclaves, ou entraînés en masse, ou même, dans quelques cas, exterminés. Leurs biens étaient confisqués, leurs terres devenaient propriété du fisc, et l'on s'emparait même des simulacres des dieux, après les avoir d'abord évoqués.

Ainsi le peuple vaincu cessait réellement d'exister.

Mais la dédition avait-elle lieu, il échappait à l'esclavage en renonçant seulement à sa propre souveraineté. Il était obligé de donner des ôtages, de livrer ses armes et de recevoir des garnisons romaines. La plupart du temps il conservait ses propriétés, sa liberté individuelle; c'était d'après les conventions stipulées entre le vainqueur et lui qu'étaient réglés les tributs, les contingents qu'il s'engageait à fournir aux armées, et les autres charges qui lui étaient imposées. Il devenait même l'allié du peuple romain, qui en cette qualité lui devait aide et protection en cas qu'il fût attaqué par ses voisins[1].

Dans tout le nord de la Germanie, les Romains,

[1] Voy. les divers passages de Tite-Live, de Polybe, de Gaius, de Festus, d'Appien, de Denys d'Halicarnasse, de Pline, de Saluste, etc., où ces diverses particularités sont indiquées.

comme nous l'avons vu en traçant l'histoire de leurs diverses expéditions, usèrent de ces deux modes après la victoire.

Les peuples de la rive gauche du Rhin qui se soumirent à eux conservèrent la plupart leur liberté individuelle et leur territoire; ils devinrent les alliés des Romains avant même que tout leur pays fût réduit en province romaine. Les Ubiens, qui déjà de l'autre côté du Rhin avaient ressenti l'influence de leur politique et s'étaient mis sous leur protection, en reçurent du secours lorsque leur tribu fut en danger; ils acquirent sur la rive gauche une portion de territoire que les riverains se virent obligés de leur céder. Les Sicambres, au contraire, deux fois infidèles à leurs serments et aux traités, furent répartis, plus au nord, parmi les Ménapiens et les garnisons romaines. Les premiers, en qualité d'alliés, trouvèrent asile et protection; les seconds, domptés par la force, furent arrachés à leur terre natale et traités en esclaves. C'était le sort qu'avaient eu en partie à supporter les habitants de la Rhétie et de la Vindélicie subjugués par Tibère.

Cette politique adroite qui, d'un côté, inspirait la confiance, de l'autre, la terreur, soumit aux Romains tout le nord de la Germanie jusqu'à l'Elbe. Toute la contrée depuis le Rhin jusqu'à ce fleuve, occupée par les légions, sous les ordres d'un proconsul, ne forma point cependant une province, dans le sens que ce mot comporte, quoique, géographiquement parlant, elle en fît une. Car il fallait toujours, pour qu'un pays conquis fût regardé comme une province,

que le sénat sanctionnât par un décret la première institution de la part du général qui en avait fait la conquête, à moins qu'avant la conquête même, il n'eût chargé le général de cet acte. Or, c'est ce qui n'avait pas eu lieu pour cette partie de la Germanie, où, en effet, le pays ne fut jamais que militairement occupé, où jamais les Romains ne fondèrent ni ville ni colonie, et où aussi, par conséquent, jamais le régime romain ne fut établi. C'est, au contraire, pour avoir intempestivement tenté de l'introduire, que Varus fit perdre à Rome tout le fruit de ses victoires, et qu'à la voix d'Hermann, qui, au nom de la liberté et de la patrie, sut réveiller le courage de ses concitoyens et les soulever contre la tyrannie, tout ce que les Romains avaient préparé pour l'œuvre civilisatrice fut anéanti. Après le combat de Teutobourg et le massacre des légions, tous les pays du Nord recouvrèrent leur indépendance, sans que les guerres subséquentes qui, momentanément, promenèrent les armes romaines dans toute la contrée, pussent de nouveau y affermir le pouvoir impérial.

Dans le sud-ouest, au contraire, la colonisation suivit de près la conquête.

Dès que Rome se vit maîtresse de la Rhétie et de la Vindélicie, elle fit une province de ces deux pays et y transporta son administration. Pour en réparer la solitude et la dévastation, et pour confier, d'un autre côté, à la vigilance des vétérans le dépôt de la nouvelle conquête, elle établit la colonie d'Augusta, au sud du confluent de la Wertach et du Lech.

Cette ville devint le siége du gouvernement de la nouvelle province.

Elle reçut un légat Auguste, avec le titre de propréteur, qui la régit au nom de l'empereur, à qui cette province appartenait. En lui résidait à la fois et le pouvoir civil et le pouvoir militaire [1].

A cette magistrature était ordinairement adjoint un procureur, chargé de la rentrée des contributions dues à l'État, et quelquefois aussi muni du pouvoir judiciaire.

Du temps de Galba, ce dernier, dans la Rhétie, remplaça le propréteur [2].

Cette prise de possession d'une contrée qui touchait aux montagnes qu'habitaient les Marcomans, et, d'un autre côté, l'assiette déjà redoutable que Rome commençait aussi à prendre sur le Taunus et sur le Mein, firent craindre à ces peuples pour leur indépendance, et provoquèrent, comme nous l'avons vu, leur départ. Ils abandonnèrent l'Abnoba et l'Albe, et laissant au premier occupant une région où ils avaient trop à craindre pour leur liberté, allèrent en suivant le Danube chercher de nouvelles demeures au milieu du bassin auquel les Boïens avaient donné leur nom.

Leur migration servit à la fois la politique et les intérêts des Romains, auxquels les vallées que les Marcomans venaient de délaisser furent ouvertes.

[1] Voy. ci-avant, p. 108, les noms de ces officiers généraux qui nous ont été conservés.

[2] Tacite, *Hist*, I, 11.

Sans combattre, ils se virent maîtres de tout le pays depuis la Vindélicie jusqu'au Rhin, et depuis le Mein jusqu'au Danube. Ils en prirent militairement possession.

Sans faire une province de cette contrée, ils se contentèrent de l'enclaver dans leurs provinces gauloises d'outre-Rhin.

Nous avons dit que, sous la protection des armes romaines, furent alors appelés de toutes les parties des Gaules de nouveaux habitants à qui Rome assigna des demeures, et qui défrichèrent les districts les moins sauvages, en se mêlant à ceux des habitants qui n'avaient point émigré. Par une ancienne coutume rapportée par Appien [1], les seules terres de labour étaient mises en distribution lorsque, sur les traces d'un peuple vaincu, Rome étendait sa domination sur une nouvelle contrée. C'est ce qui eut aussi lieu dans cette partie de la Germanie, où plusieurs grands établissements furent alors fondés par elle, et, entre autres, les Autels Flaviens, et surtout la colonie de Sumlocène que l'histoire ne mentionne nulle part, mais dont l'existence nous a été attestée par ses inscriptions. Pour les peupler, elle fit appel aux vétérans et leur donna des terres. Ensuite elle continua cette distribution de terres qui donna lieu à d'autres endroits moins importants [2], lesquels eurent, comme les colonies, leurs décurions et leurs magistrats présidant

[1] Appien, *De bell. civil.*, lib. I, § 7 (t. II, p. 10 et 11 édit. Schweighæuser).

[2] *Oppida, conciliabula.* Consultez Livius, XXV, 5, 22; XXXIX, 14, 18; XL, 19, 37; XLIII, 14.

à la justice et réglant les droits du marché[1], et dont quelques-uns mêmes finirent par s'élever au rang de municipes. C'est, comme nous l'avons fait voir, du mode suivi alors, en mesurant le terrain pour en faire la distribution, que toute la région prit le nom de *champs décumates*.

De toutes ces villes, quelques-unes devinrent d'une importance majeure et prirent elles-mêmes le nom de république et de cité, nom qui atteste leur prépondérance sur tous les lieux environnants, et qui prouve un enclave considérable et une juridiction qui dut s'étendre au loin.

Strabon, au premier siècle, et Dion Cassius au troisième, ont, après César, donné dans leurs écrits la démarcation des provinces de la Gaule. Le premier se contente, dans la description qu'il en fait, de citer les quatre grandes divisions d'Aquitaine, de Narbonnaise, de Lyonnaise et de Belgique. « Au delà de « l'Aquitaine et de la Narbonnaise, dit-il[2], s'étend une « autre portion de pays qui embrasse tout ce qui est « compris entre la Loire et le Rhône, depuis les « sources de ce fleuve, dont le cours va atteindre « Lyon, jusqu'au Rhin. De cette étendue de pays, la « partie supérieure, située aux sources du Rhône et « du Rhin, appartient au territoire de Lyon, et le « reste, avec les côtes de l'Océan, est compté parmi « les régions que les Belges tiennent en propre;» ce

[1] A ce sujet, consultez Paulus, *Sent. rec.*, IV, c. 2, et les fragments de la loi *Manilia*, 3, 5; la *lex rubrica de Gallia cisalp.*, 23; la *lex tabul. heracl.*, p. 11, lib. XLV, et le fragment de la loi *Servilia*, 12.

[2] Strabon, *Geogr.*, au commencement du livre IV.

qui confirme exactement ce qu'il dit après : « qu'Au-« guste partagea en deux tout le pays qui n'était pas « compris dans la Narbonnaise et l'Aquitaine, et que « la première de ces deux parties qui s'étendait jus-« qu'au Haut-Rhin[1], appartenait à Lyon, et que le « reste appartenait à la Belgique.»

D'après ces deux passages de Strabon, il faudrait nécessairement conclure que toute l'Helvétie était comprise du temps d'Auguste dans la Gaule lyonnaise.

Mais Pline[2], d'un autre côté, et après lui Ptolémée[3], étendent, au contraire, la Gaule belgique jusque dans l'Helvétie; et le premier cite parmi les peuples de cette province les Séquaniens, les Rauraques et les Helvétiens, assertion confirmée par le second, et, après lui, par le périple de Marcien, qui l'a copié; ils s'accordent à dire que la Belgique touche au sud la Narbonnaise, les Alpes et le mont Adula, et à l'est touche le Rhin. Ptolémée cite même à cette occasion le *Forum Tiberii* et *Ganodurum*, lieux qu'il assigne à l'Helvétie, en plaçant dans la Séquanie *Aventicum* et la *Colonia equestris*.

Quelque peine qu'on se soit donnée pour concilier ces deux opinions, il existe à ce sujet trop d'incertitude pour que la question puisse être regardée comme irrévocablement résolue; le plus sage est de penser que la différence que nous trouvons entre elles pro-

[1] Μέχρι τῶν ἄνω μερῶν του Ῥήνου.

[2] Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 17.

[3] *Geogr.*, l. II, c. 8.

vient du point de vue sous lequel les auteurs l'ont considérée, en s'attachant trop ou trop peu à la division éthnologique et géographique des contrées dont ils ont parlé, reproche que l'on pourrait faire, du reste, à tous les géographes qui les ont suivis jusqu'à nos jours ou qui les ont commentés.

Je ne m'y attacherai pas, parce que la question en elle-même est en dehors de mes recherches; il me suffit d'avoir tiré du passage de ces trois écrivains la preuve que tout le cours du Rhin jusqu'aux Rauraques faisait partie de la Belgique, qui elle-même comprenait les deux Germanies. D'ailleurs, nous avons pour le confirmer encore deux passages d'Æthicus Ister et surtout d'Orose et d'Isidore, d'une époque bien moins reculée, qui attestent que du temps de Constantin on avait encore l'habitude de se servir de cette grande division; car le second dit expressément[1]: «que la Rhétie avait à «l'ouest pour frontière la Gaule belgique, et au nord-«ouest les sources du Danube et le rempart qui sé-«pare la Gaule de la Germanie;» et, plus loin «que «la Gaule est séparée à l'est de la Germanie par le «rempart du Rhin.» Il donne exactement pour frontière celle que nous avons décrite, en nous arrêtant sur tous les établissements que les Romains y avaient fondés, et où nous avons lu leurs diverses inscriptions aux dieux gaulois ou de Rome.

Sous Auguste, avons-nous dit, et après les victoires remportées par Drusus et Tibère, huit légions vinrent

[1] Orose, l. I, c. 2; Isidore, *Etymol.*, l. XIV, c. 4.

prendre possession de tout le cours du Rhin, depuis la Rhétie jusqu'à son embouchure, afin de contenir à la fois les Germains et les Gaulois[1]. Cette armée prit le nom de *Germanique*, et fut partagée en deux grandes divisions, dont celle du Nord prit le titre d'armée de Germanie inférieure, celle du Sud celui d'armée de Germanie supérieure. Il s'ensuivit que le pays occupé par elle prit les mêmes noms, quoique non encore formé en provinces particulières dans le sens géographique, mais continuant dans la division de la Gaule à être compris dans la Belgique. A la tête de ces armées furent mis des généraux auxquels l'histoire donne indifféremment le titre de légats, de préteurs, de présidents ou de consulaires[2], et qui, aussi loin que s'étendait le rayon des quartiers d'hiver de leurs troupes, gouvernèrent militairement le pays; je dis militairement, parce que la perception des impôts dut continuer à être dans les attributions du procureur de la Belgique; ce qui nous expliquerait pourquoi les inscriptions font à la fois mention de procureurs de Belgique et de Germanies supérieure et inférieure, et jamais seulement de l'une ou de l'autre Germanie, et pourquoi, à l'époque où la révolte eut lieu sur le Rhin, en faveur de Vitellius, nous trouvons en Germanie Propinquus, procureur de la Belgique.

D'ailleurs, Ammien Marcellin, en déroulant le

[1] *Commune in Germanos Gallosque præsidium.* Tacite, *Annal.*, IV, 5.

[2] Tacit., *Annal.*; Suét., *Domit.*, 6; Dion Cassius, 57, 10; Vellejus, II, 105; Salmas, *Ad Jul. Capit.*; *M. Ant. Phil.*, p. 86, n° 9; p. 93, n° 6 et 7; *Digest.*, I, 18; plusieurs inscriptions, etc.

tableau de la division des Gaules avant Constantin, a eu soin de nous instruire que deux juridictions avaient existé en Belgique et dans les deux Germanies[1], juridictions qu'il ne précise pas, il est vrai, mais que l'état des choses même nous permet de préjuger, et qui ne pouvaient être que les deux juridictions civiles et militaires que nous avons signalées, et qui subsistèrent, en effet, jusqu'à ce que cet empereur eût entrepris une nouvelle organisation des provinces. Alors les deux Germanies ne prirent plus que le titre de première et de seconde, et reçurent une démarcation de frontières fixes, tandis qu'au sud la Séquanie vint aussi s'étendre en province jusque vers le Haut-Rhin.

Les légats de la Germanie inférieure, forcés, comme nous l'avons vu, par les circonstances de se renfermer dans la limite du Rhin, n'avaient point, comme nous l'a prouvé la description des établissements romains de cette partie du fleuve, placé bien loin au delà de son cours la ligne de leurs retranchements.

La Germanie transrhénane de leur gouvernement fut donc depuis Varus d'une bien minime étendue. Ceux de la Germanie supérieure, au contraire, avaient successivement, depuis le règne de Domitien, de Trajan, et surtout des Antonins, placé leurs camps et les postes fortifiés de leurs troupes jusque sur le Danube, au lac de Constance, sur les Alpes

[1] *Superiorem et inferiorem Germaniam, Belgasque duæ jurisdictiones iisdem rexere temporibus.* Amm. Marcel., l. XV, c. 11.

suéviques, où nous avons retrouvé leurs inscriptions, sur le Mein et sur le Taunus, où nous avons aussi eu occasion de les signaler. Leur gouvernement s'étendait donc depuis le revers occidental des Vosges et du Mont-Tonnerre jusqu'au grand rempart, dont nous avons suivi la ligne en avant du Necker et du Mein, et en longueur depuis le versant nord du Taunus jusqu'au Jura et au bassin de l'Aar chez les Helvétiens.

Il touchait ainsi la Vindélicie et la Rhétie; et on peut, en tirant une ligne depuis le couvent de Lorch, au grand rempart, jusqu'au Danube, du côté de Tuttlingen, et depuis ce lieu jusqu'à Pfinn (l'antique *Fines*), au delà du lac de Constance, avoir la démarcation exacte entre ces deux provinces. Ce pouvoir militaire s'étendait même au commencement jusque sur la Rhétie, où n'existaient que des troupes auxiliaires, et où nous ne trouvons point alors de légats, mais simplement des procureurs; ce qui explique les diverses circonstances des mouvements d'Alienus Cæcina (qui pendant les guerres civiles d'Othon et de Vitellius tenait le parti du dernier et commandait les troupes de la Haute-Germanie), avec la vingt et unième légion, qui, comme nous l'avons vu, a laissé ses inscriptions à Vindonissa et à Ténédone. Ce ne fut que sous Marc Aurèle qu'on procéda, en Rhétie, à l'organisation de la troisième légion italique.

La vingt et unième, du surnom de *Rapax*, reçut plus tard celui de *Severiana*, de Septime Sévère, qui la rappela de Mœsie, où elle était restée pendant les

règnes de Trajan et d'Adrien, et les surnoms d'*Alexandrina* et de *Claudia*, d'Alexandre Sévère et de Claude-le-Gothique; sous ces derniers noms elle a laissé des souvenirs à Kloten et à Windisch [1].

La longue suite d'inscriptions qu'on trouve de cette légion dans les divers quartiers qu'elle occupa, et la certitude que nous avons qu'elle faisait partie de l'armée soumise au légat de la Haute-Germanie, confirment donc le passage de Dion Cassius, qui fait toucher aux Alpes le gouvernement de cette province.

Mais cet état de choses ne dura pas au delà du temps où l'histoire cesse de mentionner aucun légat de Germanie supérieure, et où des ducs des frontières apparaissent à la tête des provinces limitrophes des barbares [2]. Posthume est cité en cette qualité; en

[1] Orelli, 5027, 404, 441.

[2] Les noms des légats de cette province qui nous sont connus par les monuments sont :

entre les années 138 et 161, C. Popilius, C. F. Carus Pedo;
— — — — C. Dasumius Tullius Tuscus;
— — 161—180, Aufidius Victorinus;
— — 198—211 ou 247—249 } C. Cæcilius Pudens;
— — 222 235, C. Cæsonius, C. F. Macer Rufinianus.

Le temps de gestion de Cociavius Tidius Tossianus Jaonus Priscus est incertain.

Entre les années 161 et 192 apparaît le nom de Bassæus M. F. Rufus comme procureur de la province. Les noms des autres procureurs, C. F. Sabinius Aquila, T. Cl. Candidus, T. Varius Clemens et P. Petronius M. F. Quir. Honoratus, nous ont été conservés sans date.

Voy. Kellermann, *Vigilum Roman. latercula duo Cœlimontana*, n° 247 et 259; Gruter, *Corp. inscr.*, t. I, p. 375, n° 1; 381, n° 1; 389, n° 2; 457, n° 6; *Bullett. dell' inst. archeol.*, 1830, p. 199; *Annali d. inst. archeol.*, 1832, p. 152; Reines., *Inscr.*, p. 459 et 943; Muratori, *Thes inscr.*, t. II, p. 691, n° 1.

même temps qu'il était gouverneur des Gaules, sous Valérien [1]. Il est le premier à qui l'histoire ait concédé cette dignité. Nous trouvons encore, comme nous l'avons vu à Augsbourg, un duc de la frontière rhétique [2]. Sous ce nom, ces chefs militaires réunissaient pour les pays qu'ils régissaient tous les pouvoirs civils et administratifs; pouvoirs dont jouirent aussi les ducs sous Constantin, quand cet empereur eut donné aux provinces une constitution stable et régulière.

C'est à l'époque des trente tyrans que paraît s'être formée la province de Séquanie ou Grande-Séquanaise, dont le chef-lieu fut Besançon, et qui, d'après la *Notice de l'Empire*, s'étendait jusqu'aux Triboques, et comprenait dans son sein tout le territoire des Rauraques.

Les armées romaines étaient alors victorieuses, et quoique les barbares, au delà du Rhin, eussent tout mis à feu et à sang, on n'avait pas renoncé à la conservation de cette limite de l'Empire, qui unissait le Rhin au Danube; c'est en présence d'un ennemi de nouveau repoussé, alors que l'aigle planait encore une fois sur le Mein et sur le Necker, et que Probe relevait les tours fortes du rempart, que les limites respectives des trois provinces limitrophes furent définitivement réglées. La Séquanie, en suivant au

[1] *Transrhenani limitis dux et Galliæ præses.* Treb. Poll., XXX. Tyr., *De Posthumio.*

[2] *Dux limitis Rhætici.* Il y avait aussi un *dux limitis Scythici;* un *dux limitis orientalis;* un *dux limitis Illyriciani.* Voy. Pollio, Eutrope, Sextus Rufus, Ammien Marcellin, Vopiscus, etc.

delà du Rhin la ligne qui la séparait des Triboques sur la rive gauche du fleuve, dut aller joindre les sources du Necker, et comprendre ainsi dans son sein toute la partie méridionale de l'Abnoba, tandis que; conservant à elle tout le reste des pays arrachés aux Allemanes, la Germanie première s'étendait depuis la Vindélicie jusqu'au versant occidental des Vosges, et depuis la Grande-Séquanaise jusqu'au versant nord du Taunus. Cette province ainsi organisée avait une superficie non moins grande que celle de la seconde Germanie. Elle ne fut réduite à devenir une des provinces les plus minimes des Gaules que lorsque, après la mort de Probe, elle se vit enlever tout ce que cet empereur, après Posthume, avait de nouveau conquis et pacifié.

Mais les passages d'Orose et d'Isidore, que j'ai cités ci-dessus[1], prouvent cependant que ce pays, quoique alors occupé par les Allemanes, n'en était pas moins considéré comme faisant partie de l'Empire, et que les Romains regardèrent toujours, jusqu'au cinquième siècle, le rempart rhétique et le rempart transrhénan comme la vraie frontière qui séparait leur grande province des Gaules de la Germanie barbare. Ils en retiraient même des troupes[2]. Il n'est donc pas étonnant que, sous Constantin, l'état des choses, en ce qui concerne la démarcation de la Germanie première, n'ait pas été changé; c'est ce qui peut expliquer com-

[1] Orose, l. I, c. 2; Isidore, *Etymol.*, l. XIV. c. 4.

[2] La *Notice de l'Empire* cite les *Brisigavi*, peuple du Brisgau, qui servaient dans l'armée romaine.

ment ce gouvernement, qui, sous Auguste et sous les premiers césars, avait été l'un des plus étendus, se trouva, aux derniers temps de l'Empire, resserré dans la vallée du Rhin, entre ce fleuve et les Vosges.

La *Carte routière de Théodose*, qui ne sort jamais des limites romaines, traverse cependant le Danube pour décrire la grande voie militaire qui joignait la Grande-Séquanaise à cette province, et cette dernière à la Rhétie; c'est une preuve nouvelle que, quoique les Allemanes occupassent tout l'Abnoba, jamais traité ne leur en avait officiellement reconnu la possession.

On comprend encore moins alors comment Ammien Marcellin (car je ne veux pas parler d'Ausone et de Symmaque, poëte et panégyriste, auxquels on permet tout), comment, dis-je, Ammien Marcellin, ce soldat historien, a pu, comme je l'ai fait observer en m'arrêtant à Sumlocène, décrire si vaguement les lieux dont il fait mention, et qui, quoique temporairement hors du pouvoir de Rome, n'en étaient pas moins regardés comme faisant partie d'une de ses provinces.

Ce furent les empereurs de la famille Flavienne qui, les premiers, comme nous l'avons vu, tentèrent la colonisation des pays décumates[1] que Trajan réunit définitivement à l'Empire.

[1] Comparez ce que dit à ce sujet K. L. Roth, dans son mémoire intitulé : *Die Vereinigung Schwabens mit dem römischen Reiche durch Domitianus*, inséré dans le *Schweizer. Museum für historische Wissenschaften*, de Gerlach, t. II, p. 30-40.

La colonie, les cités qui, dans la succession des temps, s'y élevèrent, comme les cités et les municipes, qui partout surgirent derrière l'enclave du grand rempart, eurent alors, à quelque nuance près, la même administration, et jouirent des mêmes droits municipaux que les colonies, les cités et les autres municipes des Gaules.

Il doit y avoir eu dans l'antiquité plusieurs lois qui réglèrent ces droits[1].

Malheureusement elles ont été perdues, et ils ne sont nulle part régulièrement distingués et énumérés.

L'histoire cependant et les inscriptions indiquent les principales attributions dont jouissaient les colonies et les municipes.

Ainsi, chaque ville avait la liberté de son culte. Elle possédait le droit de régler tout ce qui s'y rapportait, et de choisir et de nommer les ministres préposés aux autels[2].

Chaque municipe avait également l'administration de ses biens et de ses revenus particuliers. C'était à sa charge que s'élevaient les édifices publics. C'était à

[1] Voici quelques passages qui le prouvent :

« *Decuriones in albo ita scriptos esse oportet, ut a lege municipali præcipitur.* » *L. Decurionis*, I, D., lib. 50, tit. 3, *De alvo scrib.*

« *Lege municipali cavetur ne ordo non aliter habeatur, quam duabus partibus adhibitis.* » *L. lege* 3, D., lib. 50, tit. 9, *De decurion.*

« *Municipii ita lege cautum est.* » *L. municip.*, 6, D., lib. 50, tit. 9, *De decurion.*

[2] Roth, *De re munic. Rom.*, p. 21, not. XXXIV.

sa curie à les entretenir et à pourvoir aux dépenses des fêtes, des réjouissances et des autres solennités purement locales. Les habitants nommaient eux-mêmes les magistrats chargés de ces différents services [1].

La police intérieure se trouvait aussi entre les mains des magistrats locaux. Quoique la haute justice se rendît sous les auspices du président ou du préfet, chaque ville avait sa police municipale et ses magistrats jugeant les contraventions aux règlements de la salubrité publique, aux poids et aux mesures, et réglant l'ordre des ventes, des marchés [2], etc.

Mais, pour avoir part à l'exercice de ces droits municipaux, il fallait être membre de la cité et posséder surtout la quantité d'arpents de terre stipulés par la loi.

Car les cités représentaient en petit le gouvernement de Rome.

A leur tête étaient les *duumvirs,* deux magistrats dont la charge correspondait assez exactement à celle de nos maires, et qui dirigeaient l'administration intérieure de la cité. Ils remplissaient à peu près les mêmes fonctions que remplissent encore aujourd'hui dans les villes d'outre-Rhin les bourguemestres, c'est-à-dire qu'ils avaient une juridiction bornée aux affaires de peu de valeur, et exerçaient une autorité de police qui leur permettait d'infliger des punitions

[1] Roth, p. 22, not. XXXVIII.

[2] Idem, p. 24, not. XL.

légères aux esclaves[1], de saisir les fugitifs et de les livrer aux autorités du gouvernement[2].

Quelquefois le nombre de ces magistrats était porté à trois et même à quatre[3]. Alors ils prenaient le titre de *triumvirs* et de *quadrumvirs*. Cependant dans quelques localités ce dernier titre revenait aussi aux magistrats spéciaux chargés de veiller à la fabrication des monnaies, et qui d'abord avaient été nommés *triumviri*, à cause de leur nombre[4]. Depuis Jules-César, qui avait fixé ce nombre à quatre, ils portaient le titre de *quatuorviri*, que prenaient également les quatre commissaires qui dans d'autres villes formaient, comme nous l'apprennent les *Pandectes*, un collége chargé de l'entretien des routes.

Sous ces duumvirs, triumvirs ou quadrumvirs municipaux se trouvaient les édiles, dont la magistrature était un peu inférieure.

Ils avaient l'inspection des édifices publics, des rues, des approvisionnements de grains, des poids et mesures[5], et ils étaient tenus, conjointement avec les duumvirs, de donner des jeux et des fêtes publics.

Venait ensuite le curateur (de la colonie, de la

[1] Roth, *De re munic. Rom.*, p. 90-95.

[2] *Magistratus municipales ad officium præsidis provinciæ vel proconsulis conprehenses fugitivos recte transmittunt.* L. *limenarchæ* 3, D., lib. II, tit. 4, *De fugitiv.*

[3] Voy. ci-avant les inscriptions d'Augsbourg.

[4] Voy. Pline et Abot de Bazinghen, t. II, p. 66 et 67.

[5] Roth, *De re munic. Rom*, p. 96-98. — Fr. un. D., *De via publ.* (43, 10); Fr. 13, §8, D. *Locat.* (19, 2); Fr. 17, D., *De compens.* (16, 2).

république ou de la cité[1]) qui, comme l'édile, exerçait aussi une certaine surveillance sur les édifices publics, mais dont l'attribution principale était toutefois l'administration financière. C'était lui qui affermait les biens du municipe, qui recevait les comptes des travaux publics, qui gérait les capitaux de la cité, ou qui, dans un cas voulu, faisait un emprunt[2].

A ces charges honorifiques il faut ajouter les employés tels que le percepteur des impôts, sous la responsabilité des curiales qui le nommaient[3], les commissaires de police chargés de la recherche et de la première poursuite des délits[4], les curateurs ou employés préposés à tel ou tel service particulier[5], les scribes, les tabellions, et tous les autres moindres employés dont nos inscriptions ne font pas mention, il est vrai, mais qui, existant dans tous les lieux romains, durent aussi se trouver dans les villes romaines de la Germanie.

Les principales charges du moins se sont toutes présentées à nous dans les inscriptions que nous avons transcrites.

Entre les magistrats et les employés, il y avait cette différence qu'aux premières charges étaient

[1] *Curator coloniæ Sumlocen.; curator civitatis Mattiacorum; curator civium Mogunt.*, etc. Voy. ci-avant mes inscriptions.

[2] Roth, p. 98–100.

[3] *Susceptor.* Roth, p. 107–109.

[4] *Irenarchæ.* Roth, p. 109 et 110.

[5] *Curator frumenti, curator calendarii*, etc. Roth, 111 et 112. Fr. 18, § 2, D., *De munere* (50, 4); Fr. 9, § 7, 8, 9, D., *De admin. rerum civit.* (50, 8), c. 1, *C. Th. de curat. Kalend.* (12, 11).

attachés quelques honneurs et une certaine juridiction, tandis que les secondes ne conféraient aucune dignité particulière.

La curie cependant nommait aux magistratures comme aux emplois.

Or, sous ce nom de curie, il faut entendre l'ordre des décurions ou des sénateurs[1], ordre qui formait dans chaque ville une sorte de patriciat municipal, et qui était chargé de défendre et de surveiller les intérêts communs des citoyens et les affaires de la cité.

Assemblée délibérante, elle nommait parmi ses membres les magistrats qu'elle munissait de ses pouvoirs, et qui, à l'expiration de leur charge, rentraient dans son sein. La considération dont jouissait le décurionat le fit rechercher comme un honneur.

Le grand nombre d'inscriptions qui nous restent de cette dignité dans les divers lieux antiques de la province, prouvent toute l'importance de cette charge aux yeux du gouvernement comme aux yeux des citoyens.

Ce fut, en effet, pendant l'époque où le régime municipal avait atteint son plus grand développement, que les villes d'outre-Rhin furent principalement florissantes. Elles ne virent point la crise que ce régime eut à supporter sous Constantin, puisque, sous lui,

[1] Savigny, *Geschichte des römischen Rechts*, t. I, p. 40 et sv.; Heinec., *Ant. rom.*, I, p. 399 et suiv., 409. Ainsi, quand Tutor et Classicus passèrent le Rhin, ils étaient suivis de cent treize sénateurs de Trèves.

la plupart d'entre elles avaient déjà depuis longtemps été renversées par les Allemanes.

Celles de la Vindélicie furent seules alors en contact avec les exigences du pouvoir qui, à mesure que les barbares avançaient, que la populace romaine augmentait, que les troupes étaient plus vénales, avait besoin de plus d'argent pour acheter la paix des uns, pour nourrir la seconde, pour contenir les troisièmes, et qui, pour subvenir à toutes ces dépenses, fit peser sur les villes un poids qui fut surtout onéreux à leurs décurions. Aussi, depuis cette époque, cette dignité, qui avait d'abord été si recherchée, devint un joug auquel on chercha, autant que possible, à se soustraire. Le grand nombre de lois coercitives qui furent promulguées alors pour faire rentrer dans la curie la multitude de ceux qui tentèrent d'en sortir, prouvent combien cette charge était devenue accablante.

Quant aux fonctions de cet ordre, l'antiquité nous a aussi laissé quelques documents à cet égard.

Convoqués par le magistrat supérieur, les décurions avaient à examiner les affaires qui leur étaient soumises, concernant la cité, et à prononcer leur décision.

Pour que cette décision fût valable, il fallait que les deux tiers des curiales fussent présents à la délibération.

Les duumvirs, chargés des fonctions municipales actives, faisaient ensuite exécuter les décrets émanés de l'assemblée.

D'après les inscriptions et divers passages des lois

et des codes romains, on voit que ces décrets concernaient les récompenses pécuniaires à décerner, la reconnaissance que la cité exprimait à l'un de ses bienfaiteurs, la nomination aux diverses charges municipales et à ses emplois, l'examen et le choix des professeurs et des médecins, la délibération sur les droits relatifs aux propriétés municipales, sur les héritages revenant à la cité, sur les ventes et sur les transactions, la cession du terrain nécessaire pour les monuments publics, et enfin l'établissement des foires et des marchés[1].

Parfois aussi la curie était préposée à la garde et à la surveillance des dépôts de subsistances, d'habillements ou d'armes, que l'État formait pour les besoins de l'armée ; elle était de plus chargée des mansions ou étapes militaires sur les grandes routes.

Pour subvenir aux frais de son administration, chaque ville avait un patrimoine ou domaine municipal, qui dut être plus ou moins considérable, selon l'importance des localités. Ce patrimoine se composait de fonds de terres affermés à des particuliers, de capitaux prêtés à intérêts, et du produit des impôts sur le transport, l'entrée et la consommation des denrées et des marchandises dans les villes.

L'emploi de ces fonds pour subvenir aux dépenses était aussi discuté dans l'assemblée.

Cependant, dans des cas graves, comme par exemple quand il s'agissait d'aliéner une propriété communale, ou d'envoyer à l'empereur des députés chargés

[1] Roth, *De re munic. Rom.*, p. 74.

de lui faire quelques représentations, la seule autorisation de la curie était insuffisante; il fallait alors le concours de tous les habitants.

Or, la multitude d'hommes qui constituait le peuple dans toutes les cités, était composée de plusieurs éléments.

Après les sénateurs ou décurions venaient les propriétaires qui, possédant vingt-cinq journaux de terre, n'avaient cependant point encore été appelés à la curie.

Ensuite ceux qui, possédant un domaine d'une moindre étendue, n'étaient point, par cela même, éligibles aux fonctions de curiales.

Puis, les juges des divers tribunaux;

Puis, les médecins, rhéteurs, professeurs et artistes;

Les cohortales, les vétérans et les gardes de la cité;

Les commerçants, négociants, marchands, etc.;

Et enfin tous les artisans qui, formant le principal noyau de la population, furent plus tard, sous le règne d'Alexandre Sévère, distribués en corporations, sous la tutelle de protecteurs spéciaux, choisis parmi les personnages les plus distingués[1].

Ces agrégations de fabricants, d'artistes, d'ouvriers d'une même profession, qui d'abord n'avaient été que

[1] *Corpora omnium constituit vinariorum, lupinariorum, caligariorum et omnino omnium artium; hisque ex sese defensores dedisse, et jussisse quid ad quos judices pertineret.* Lamprid., *Alex. Severus*, c. 33.

tolérées par le gouvernement, reçurent alors une organisation régulière qu'il est d'autant plus important de signaler, que c'est une des institutions des Romains qui s'est conservée la plus intacte, sous l'empire des peuples qui leur succédèrent, que nous trouvons même établie au moyen âge, et qui aujourd'hui encore existe au delà du Rhin.

Ainsi constituées, les villes eurent une indépendance d'administration que le gouvernement non-seulement toléra, mais qu'il était expressément défendu à ses agents de blesser.

Ce ne fut que lorsque le régime municipal tomba en décadence qu'aux duumvirs furent substitués les *principales*, et que l'indépendance des curies fut restreinte. Néanmoins, pour procurer aux villes quelque sûreté, on donna à chacune d'elles un défenseur chargé de protéger le peuple contre l'oppression des officiers impériaux. Mais cette innovation, qui ne date que de la moitié du quatrième siècle, ne regarde point les villes d'outre-Rhin, qui depuis de longues années avaient déjà, lors de son introduction, été détruites ou avaient subi le joug étranger; elle ne toucha même que fort peu les intérêts locaux des villes de la Vindélicie qui, elles aussi, ressentirent à leur tour le pouvoir des barbares.

Aussi, de toutes les inscriptions de la province transrhénane, n'en est-il aucune qui nous parle de cette magistrature.

Le droit de citoyen romain, accordé par Caracalla indistinctement à tous les habitants du vaste Empire, ne changea rien non plus à la constitution intérieure

des villes[1], mais il égalisa leurs droits. Il eut pour résultat de faire disparaître toutes les teintes de législation qui les distinguaient.

Du moment qu'il y eut égalité de droit pour tout citoyen, il dut nécessairement y avoir égalité de droit pour toutes les villes. C'est cette égalité qui enfanta leur bien-être, et c'est ce qui rend compte de cette reconnaissance que toutes les cités du Rhin témoignèrent si souvent aux empereurs de la famille Antonine, sous qui leur prospérité grandit.

Nous avons souvent eu occasion, pendant notre course archéologique, de visiter les restes d'anciens monuments publics, de temples, d'aqueducs, de routes, de ponts, de théâtres; toutes ces constructions sont pour la plupart de l'époque de ces princes. Leur élévation était de la compétence définitive de la curie, et elles furent bâties avec les deniers prove-

[1] Cette mesure fut purement fiscale. On sait qu'Auguste, pour la fondation d'une caisse militaire, avait institué un droit d'héritage de 5 p. 0/0 ou d'un vingtième (*vicesima hæreditatum*) pour tout citoyen romain qui héritait en dehors de sa qualité d'agnat, stipulée dans la loi des douze tables. Les pauvres seuls en avaient été exemptés. Plusieurs empereurs, après lui, mus par des sentiments plus humains, exemptèrent aussi de cet impôt tous les citoyens indistinctement jusqu'à un certain degré de parenté. Mais Caracalla, pour subvenir aux besoins du trésor, le rétablit, et non-seulement porta cet impôt à 10 p. 0/0 ou au dixième des fortunes héritées, mais encore, pour augmenter les revenus du fisc, donna le droit de citoyen à tout homme de condition libre sur toute la surface du vaste Empire. Macrin, qui lui succéda, abolit cependant cet impôt, mais conserva le droit de cité établi par son prédécesseur. Voy. Dion Cass., l. XXVIII, 18; Heinec., *Antiquit. rom.*, I, p. 284 et suiv.; Walter, *Geschichte des römischen Rechts*, p. 347 et suiv.

nant des revenus de la cité ou fournis par la munificence des particuliers.

On était fier, dans ces derniers cas, du titre de citoyen. Éloigné de sa patrie, on le portait avec amour, on le gravait sur la pierre, comme un souvenir rendu à la cité qui vous avait vu naître ou qui vous avait adopté.

Du reste, ce titre de citoyen n'était pas propre aux seuls habitants de la ville municipale; il revenait à tous les habitants des bourgs et villages qui y étaient enclavés[1], et qui étaient gouvernés par des officiers dont l'autorité toute locale est à peine signalée dans l'histoire.

Ainsi, autant de cités, autant de districts, qui de ce point central recevaient leur nom et leur administration civile et judiciaire. Le pouvoir supérieur émanait sur eux des villes où siégeait le gouvernement.

De toutes les cités transrhénanes, celles d'Augusta, de Sumlocène, et celle des Rauraques, de ce côté du fleuve, furent les plus importantes, ainsi que le prouve leur titre de colonie. Ce titre, pour la pre-

[1] C'est ce que prouvent deux passages d'une loi romaine qui, quoique d'une date étrangère à l'époque dont je m'occupe, jette cependant quelque lumière sur ce sujet.

Cette loi dit :

« *Qui e vico ortus est, eam patriam intelligitur habere, cui reipublicæ vicus haberet.* » L. *qui ex.* D., lib. L, tit. 1, *Ad municipalem.*

Et plus loin :

« *Ejus civitatis adscribendi sunt ordini, sub qua vicus ille ac possessio censetur.* » L. *si quis* 3, cod. lib. v, tit. 27, *De nat. lib.*

mière, nous est attesté par Tacite [1], quoique, dans ses inscriptions, elle prenne seulement celui de municipe.

La seconde, au contraire, porte partout dans les siennes le titre de colonie.

Mais en même temps nous y trouvons un président ou préfet, autorité que possédaient également plusieurs autres colonies et municipes d'Italie.

Ces préfets, dans les temps antérieurs, étaient annuellement envoyés de Rome, pour présider à l'administration de la justice dans les villes où, par conséquent, n'existaient point de magistrats chargés de la rendre.

Firent-ils ici une exception à la règle? C'est ce qu'il ne nous est pas possible de préciser. Nous les trouvons en fonction en 200 et 204 de l'ère chrétienne, sans que nous puissions dire si les magistrats, duumvirs, triumvirs ou quadrumvirs, dont les inscriptions de cette ville font aussi foi, ont existé avec eux à la même époque, ou si leur présence et leur élection dans la colonie fut antérieure ou postérieure à celle des préfets; car une loi nous apprend qu'autrefois les villes nommèrent aussi ces derniers [2] qui, du reste,

[1] *Splendissima Rætiæ Provinciæ Colonia.* Tacit., *De mor. Germ.*, c. 41.

[2] *Prætores itaque tres numero in urbe rebus administrandis ab eo (senatu) præficiebantur, isque actus sanctione legis procedebat. Neque vero in urbe solum, sed in aliis etiam civitatibus, a decurionibus, ut vocabantur, præfecti quidam (non tales, quales hodie militaris præfectura novit, sed excellentiores quidam, quique aliam curam demandatam haberent), præficiebantur.* Leon., *Novel. Const.* 47, *quod alius.*

n'avaient point à se mêler de l'administration de la cité, et qui n'assistaient jamais aux actes municipaux.

C'étaient purement des agents du gouvernement, chargés de présider à l'administration de la justice.

C'est ce que nous confirme cette même loi, qui nous dit que les fonctions de ces préfets répondaient à celles qu'exerçaient à Rome le préteur de la ville, nom sous lequel, comme nous l'avons vu, est aussi mentionnée cette magistrature sur une inscription de Sumlocène[1].

Quant à la colonie des Rauraques, la perte de presque toutes ses inscriptions ne nous permet pas de rien préciser à son sujet. Sa fondation, n'ayant toutefois eu lieu que peu de temps avant celle de la colonie des Vindéliciens, tout porte à croire que son administration intérieure fut la même que celle de cette ville.

Les cités non colonies furent en plus grand nombre. L'immense quantité de ruines sur lesquelles nous nous sommes assis nous l'ont prouvé, quoique cependant peu de localités aient livré des preuves évidentes de l'existence de leur antique magistrature.

Ce n'est, en effet, au delà du Rhin, qu'à OEpfach, à Isny, à Kœngen, à Bürg, à Pfünz, à Heidelberg, à Bade, à Cassel et à Heddernheim, que les inscriptions que nous avons eu occasion de lire, nous ont instruit,

[1] AERA : SEP : PRAE. VRB. SVM. Voy. ci-avant, t. I, p. 232.

avec quelque certitude, de l'état normal de ces lieux sous les Romains.

Toutefois les restes de Rottweil, de Canstadt et de Marbach sur le Necker; ceux d'Aschaffenbourg et de Stockstadt sur le Mein; les débris de Risstissen, de Günzbourg, de Neubourg et de Ratisbonne sur le Danube; ceux de Kelmünz et de Kempten sur l'Iller; ceux de Brigance, sur le lac dont cette ville portait le nom; tant de vestiges qui annoncent l'importance d'autres lieux à l'époque romaine, ne nous permettent pas de douter que le nombre de ces cités, de ces municipes, n'ait été très-considérable.

De toutes ces villes, celle de Bade porta seule le nom de république, qu'elle grava sur les pierres milliaires placées au bord des diverses routes qui débouchèrent de son enceinte; le seul Cassel, vis-à-vis de Mayence, nous a à la fois montré sur ses inscriptions le nom du peuple dont ce lieu fut la cité, et celui des habitants étrangers qui, à côté de lui, y séjournèrent.

Nous avons eu occasion de citer les inscriptions qui confirment ce fait et qui prouvent que les habitants du Taunus, quoique résidant dans la cité des Mattiaques et dans celle de Mayence, avaient cependant conservé, au milieu de ces deux villes, leurs propres droits, et qu'ils avaient leurs magistrats municipaux, indépendants de ceux de ces derniers.

Ainsi, il n'est point sans exemple dans le régime municipal romain de voir dans la même ville deux

espèces de citoyens: les uns, actifs et donnant leur nom à la cité, les autres, étrangers et conservant le nom de la contrée dont ils étaient venus, régis tous deux par une administration séparée.

Dans quelques cas, les cités se réunissaient en assemblées générales, où elles étaient représentées par leurs députés. L'histoire nous a conservé des exemples de pareilles assemblées dans les Gaules, et une inscription que nous avons rapportée en décrivant les environs d'Isny, nous prouve que de telles assemblées eurent aussi lieu au delà du Rhin.

Cette inscription, ainsi que nous l'avons vu, exprime la reconnaissance des cités (soit de toute la province, soit d'une partie seulement) pour le divin empereur Antonin-le-Pieux. Quel fut le but de l'assemblée, et quels intérêts y furent débattus? C'est ce que le temps a recouvert d'un voile. Il est présumable toutefois que ce furent les intérêts locaux de ces diverses villes, et il est évident, d'un autre côté, que leur hommage n'eût pas été rendu d'une manière si solennelle, s'il n'avait pas été pris une délibération qui consacrât le vœu public.

Cette organisation politique et cette administration civile et législative toute romaine (car nulle autre loi que la loi romaine ne régit le pays) durent influer nécessairement sur le développement intérieur des villes de la rive droite du Rhin et sur celles du Danube.

Tout ce que nous avons eu occasion de trouver de restes d'antiquités dans la province, atteste la vie active de ses habitants et un commerce étendu. Sans

avoir, comme nos provinces méridionales, à offrir des temples, des théâtres, des arcs de triomphe somptueux, que les siècles respectèrent, les ruines de plusieurs de ces villes, qu'il faut la plupart du temps chercher sous terre, annoncent cependant qu'elles ne manquaient pas d'un certain air de grandeur. Les Romains avec leur civilisation apportèrent dans ces climats rudes et agrestes leur architecture et leurs arts; plus d'un monument, tel que l'amphithéâtre d'Augusta, près de Bâle; tel que le palais que décorait la superbe mosaïque de Rotweil; tel que le bain antique et somptueux de Badenweiler; tel enfin que le temple qui s'élevait à OEpfach, et dont les débris de colonnes, de corniches, de frises et d'architecture, les unes de marbre, les autres de pierre calcaire, taillées sur le modèle de celles du Panthéon et du Colysée de Rome, de celles de Pola et de Vérone, ont été retrouvés en fouillant le sol, annonce un luxe de bâtisses digne du peuple qui l'éleva.

Pour déployer un tel luxe, il fallait nécessairement que les villes fussent opulentes. Or, l'opulence des cités ne vient jamais que des échanges du commerce. Et ce commerce dut être important aux frontières d'un pays qui lui-même manquait de fabriques, et où les produits de l'industrie romaine durent dès lors refluer, tandis que les produits bruts du sol refluèrent à leur tour vers l'Italie.

Ce commerce d'échange entre les barbares et les Romains consistait principalement, de la part des premiers, dans des pelleteries, des bestiaux, des peaux de bison, des plumes d'oie, dont Pline vante

la qualité supérieure[1], du chanvre[2], dont ils confectionnaient principalement leurs habits, de blondes chevelures, qui se vendaient au prix d'or, et d'autres produits de leur sol, tels que les lottes du lac Brigantin, qui se transportaient jusqu'à Rome, à cause de la délicatesse de leurs foies[3], et une espèce de navet si renommé qu'on l'expédiait aussi jusque dans cette capitale[4].

Ils recevaient des Romains des étoffes, des armes, des objets de luxe et divers ustensiles qu'ils prenaient en échange et qui se fabriquaient dans les diverses villes du Rhin et de la Vindélicie.

C'était par les Hermondures que se faisait principalement ce commerce; et ces peuples venaient sans crainte, dit Tacite, trafiquer dans la colonie d'Augsbourg, ville qui, par sa position avantageuse, devint l'entrepôt du Nord et du Midi.

[1] « *Candidi ibi* (in Germania) *verum minores, gantæ vocantur. Præ-* « *tium plumæ eorum in libros denarii quini.* » Plin., *Hist. nat.*, l. x, c. 17 (22).

Ce que le célèbre naturaliste ajoute après, prouve que la chasse de ces oiseaux était un des plaisirs favoris des officiers romains dans leurs cantonnements de la Germanie.

« *Et inde crimina plerumque auxiliorum præfectis, a vigili statione* « *ad hæc aucupia dimissis cohortibus totis. Eoque deliciæ processere,* « *ut sine hoc instrumento durare jam ne virorum quidem cervices pos-* « *sint.* » Plin., loc. cit.

[2] Plin., l. IX, c. 1.

[3] (Gadus lota, *L.*) « *Jecur mustelarum, quas (mirum dictu) inter Alpes* « *quoque lacus Rœtiæ Brigantinus æmulas marinis generat.* » Plin., *Hist. nat.*, l. IX, 29 (17).

[4] Plin., l. IX, loc. cit.

La longue paix dont jouit le pays protégea le développement de son industrie, et il se forma à la fois dans ses villes bon nombre de fabriques et plusieurs sociétés commerciales. Nous avons eu occasion de citer à Sumlocène une fabrique de manteaux de guerre, dont une inscription est venue nous confirmer l'existence. Nous avons trouvé à Augsbourg un négociant trafiquant avec la pourpre ; un autre, à Cassel, faisant la banque et facilitant par les échanges les transactions commerciales ; à Marbach était l'entrepôt d'un collége de marchands étrangers. Avec eux nous apparurent aussi les *Nautæ*, corporation dont la ville de Bade et celle d'Ettlingen ont aussi conservé deux autres inscriptions qui prouvent tout le développement que ces transactions mercantiles avaient pris au Nord par le Rhin.

Sous ce nom de *Nautæ*, il ne faut pas entendre les seules associations de bateliers, mais bien tous les armateurs, de quelque genre de trafic qu'ils s'occupassent, qui, par les lois de l'Empire, avaient le privilége de faire par eau le commerce.

On trouve leur corporation à Rome et dans plusieurs lieux d'Italie, et dans la Gaule, à Arles, à Lyon, sur la Saône, et surtout à Paris, où ils jouèrent un rôle très-important.

C'était par eau, dans ces siècles éloignés, que, partout où une rivière navigable permettait aux bateaux de circuler, se faisaient les transports. La ville de Bade, il est vrai, n'était pas située sur une telle rivière. Mais les divers torrents qui, dans son enclave, descendent des montagnes, durent entretenir

déjà alors le commerce de ses bois, commerce qu'il est d'autant plus à propos de signaler ici, que les compagnies qui étaient autorisées à l'exploiter du temps des Romains, semblent s'être perpétuées sous l'empire des Allemanes et des Francs, et, toujours intactes aux lieux où leur institution prit naissance, se sont en partie conservées jusqu'à nos jours. Ce sont ces compagnies qui, sous le nom de *Schiffer*, nom allemand qui correspond exactement aux *Nautæ* des Romains, exploitent aujourd'hui encore ces vastes forêts, et expédient les bois immenses qu'ils en retirent jusque dans la Batavie[1].

Rome dans cette île, soumise à ses armes, avait placé ses principaux arsenaux de marine; et ce fut là que, depuis la première apparition de son pavillon dans les mers du Nord, se rassemblèrent toujours ses principales forces maritimes.

La navigation du Rhin était non moins suivie.

Ni les forêts du Nord, ni celles de la Belgique, ne fournissaient comme l'Abnoba ces sapins flexibles, aussi avantageux pour la bâtisse que pour la mâture. L'exploitation de ces bois et leur flottage devint donc un des grands produits des habitants de ces montagnes, et c'était alors comme aujourd'hui, jusqu'à Mayence et Andernach que se rendaient ces radeaux, descendant le Rhin et se cramponnant là aux anneaux de cette grosse tour si pittoresque d'An-

[1] Voy. ma notice intitulée : *Les Nautæ du Rhin*, dans mes *Mélanges historiques*, extraits du *Messager des sciences historiques de Belgique*, année 1842, p. 332 et sv.

dernach, que les vagues du Rhin battent depuis seize siècles et dont elles n'ont pu entamer la solidité. C'est de là qu'ils se rendaient aussi à Cologne et à Vetera, et enfin jusque dans la Batavie, où se trouvaient les principaux chantiers de construction pour la marine romaine.

Ces compagnies jouissaient toutes de très-grands priviléges, et elles avaient d'un autre côté l'obligation de servir les transports du gouvernement et de déposer d'une place de guerre à l'autre ce que l'État leur confiait.

Les habitants des principales rivières qui débouchent dans le Rhin, et surtout ceux du Necker, où Rome possédait le plus d'établissements florissants, prirent part à cette navigation.

Les villes du Rhin entretenaient elles-mêmes un commerce de transit considérable que ces diverses compagnies du sud-ouest de l'Allemagne alimentaient en partie, rapportant du Nord les produits que les riverains de la Meuse et de la Moselle leur livraient, pour les déposer ensuite dans les diverses villes rhénanes jusque chez les Rauraques, au sein de la colonie d'Augusta.

Les routes nombreuses, dont le réseau s'étendait sur tout le pays, entretenaient d'un autre côté les relations de l'intérieur, et, facilitant les communications d'une ville à l'autre, donnaient à l'habitant le moyen de fréquenter les marchés les plus favorablement situés et, par conséquent, d'y transporter ses produits agricoles.

Les hautes montagnes de l'Abnoba, l'intérieur de

l'Odenwald, les régions marécageuses de l'Ortenau et du lac de Brigance, n'avaient point encore été défrichés; ils ne le furent que lorsque de pieux cénobites, au moyen âge, y cherchèrent une retraite. Mais autour de ces bois sombres et de ces marais, le colon gaulois et le vétéran romain avaient mis partout le terrain à profit; et, selon toutes les données que nous possédons, tout le pays colonisé, recouvert de villages, autour des camps ou des villes principales, dont le rayon s'agrandit peu à peu, et qui, jusqu'après le règne des Antonins, protégées par une longue paix, devinrent toujours de plus en plus florissantes, était couvert de moissons et de fruits. La culture des blés y était si avancée que, plus d'une fois, lorsqu'une disette menaçait l'Italie, les empereurs firent venir cette denrée de la Germanie romaine[1].

Peut-être faut-il aussi attribuer aux Romains la première culture de la vigne sur les collines les plus avantageusement situées de la vallée du Rhin, culture qui, sous l'empire de Probe, s'étendit du moins sur toute la Gaule[2].

De tous les travaux que le grand peuple entreprit dans la province, il n'en est point dout les restes soient plus nombreux, comme nous l'avons vu, que ceux des routes qu'il y établit.

Quelques-uns de ces chemins, dont nous avons cité les principales ramifications, servent encore au-

[1] Voy. à ce sujet, entre autres, pour les derniers temps de l'Empire, Claude, *in Eutrop.*, I, 406.

[2] Vopiscus, c. 18; Aurelius Victor, *in Cæs.*, c. 37.

jourd'hui, après dix-huit siècles, aux communications.

Il y en avait de plusieurs classes, et ils étaient, selon leur importance, désignés sous les noms de voies principales ou Augustes, de voies militaires, ou de simples voies vicinales[1].

Sur les deux premières, qui correspondaient à nos grandes routes de poste, étaient placées de distance en distance une *mansion*, où le voyageur pouvait s'arrêter, et une *mutation*, où il trouvait des chevaux de rechange.

A l'aide de cette institution, les agents du gouvernement et ses courriers pouvaient avec une rare célérité accomplir les plus longs trajets.

L'entretien de ces routes était aux frais de la province, et le légat en réglait le service et les travaux[2].

Toutes, à quelque chose près, dans le choix des matériaux, toujours appropriés à ceux que présentaient les localités, avaient le même principe de bâtisse. Toutes étaient élevées en chaussées, dont la base se composait d'une couche de gros blocs de pierre, soit calcaires, soit de grès, soit de granit, carrément taillés et profondément enfoncés dans le sol.

Ces blocs étaient quelquefois liés entre eux par du mortier, du plâtre ou de la chaux, et souvent même par des crampons de fer. Au-dessus de cette

[1] *Viæ principales Augustæ, viæ militariæ, viæ diversoriæ.*

[2] Voy. Cicéron, *pro Fontejo*, 4; Tacit., *Agricol.*, 31

base inébranlable était dans quelques cas piétonnée une couche de terre glaise, sur laquelle reposait un empierrement, soit de gravier, soit de calcaire, et parfois aussi, comme cela peut s'observer à Bothnang, dans le Wurtemberg, une couche de sable mêlé de pierres, au-dessus de laquelle était placé un second pavé, recouvert lui-même d'un dernier empierrement.

Dans les lieux de marécage, le bois remplaçait quelquefois ces matériaux. La province rhétique conserve encore, dans les environs d'Agathazell, les restes d'une chaussée qui aujourd'hui est enfouie sous la tourbe qui la recouvre, et dont la base est uniquement composée de troncs d'arbres d'un pied et demi de diamètre. Cette route, par sa pesanteur, s'est peu à peu enfoncée dans le marais jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur[1].

Ce qui distinguait surtout ces chaussées des nôtres, c'est leur tracé qui suivait toujours les hauteurs et évitait, autant que possible, les vallées. Quand elles descendaient forcément dans un vallon, elles étaient protégées par des fortifications et elles remontaient de suite sur les hauteurs opposées. En cas de guerre, l'ennemi ne pouvait jamais y avancer sans être aperçu, et elles servaient d'un autre côté de remparts contre leurs attaques. Aussi, dans quelques localités, comme cela eut lieu sur celle qui liait le Mein à la Gersprinz, étaient-elles dans tout leur cours flanquées de tours fortes.

[1] Voy. *Kr. Intelligenz-Blätter*, année 1829, p. 1565 et 1566.

L'extrême solidité de construction de toutes ces routes peut faire comprendre comment, après tant de siècles, elles existent encore si intactes dans beaucoup de parties de la province. Plusieurs, comme celles du Taunus, comme celles de Vérone au Danube, furent sans doute construites par les légions et datent de la première prise de possession du pays. D'autres, comme celles du Rhin à la cité Flavienne du Necker, semblent plus particulièrement appartenir au règne des empereurs de cette famille. Le plus grand nombre, et surtout celles de la vallée du Rhin, appartiennent aux règnes des Antonins, alors que les villes eurent reçu tout leur développement administratif [1].

[1] Les distances sur toutes ces routes, ainsi que le prouvent les itinéraires qui nous restent, et que nous l'ont appris les pierres milliaires du Rhin, dont nous avons eu occasion de parler, se comptaient selon les provinces qu'elles parcouraient, et souvent aussi, par des raisons qui nous sont inconnues, tantôt par lieues ou *leugæ* de 50 au degré, tantôt par milles romains d'un tiers plus faibles. Ces lieues ou *leugæ*, que les Romains adoptèrent dans les pays où elles étaient en usage, sont indubitablement les mesures que donne la *Table Théodosienne*, dans le parcours de la célèbre voie militaire qui reliait le Rhin aux camps de la Luna, depuis ce fleuve, au sud, jusqu'à ces camps, c'est-à-dire dans le trajet qu'elle faisait à travers la Germanie supérieure avant que la partie la plus méridionale de cette province fût enclavée dans la Grande-Séquanaise. Depuis ces camps jusqu'au Danube, c'est-à-dire dans le parcours que la route faisait ensuite à travers la province de Rhétie, ces distances étaient comptées par milles. C'est grâce à cette manière d'interpréter les chiffres de la *Table*, qui ne sont point autrement indiqués, que nous avons retrouvé la plupart des distances qui séparaient l'une de l'autre les stations que nous avons parcourues, et dont nous avons donné une exacte description dans notre course archéologique. Grâce aussi à la précieuse mosaïque de Rott-

C'est aussi de cette époque florissante que nous ont été conservés le plus grand nombre de mo-

weil et aux nombreuses inscriptions de Rottenbourg, nous n'avons pas craint de doubler presque les distances qui séparaient ces deux villes, et de suivre, sans nous arrêter aux considérations de chiffres, ni à la direction de la route mal indiquée sur la *Carte Théodosienne*, les vestiges que l'antiquité avait pour ainsi dire semés sous nos pas.

Si quelque chose a pu nous étonner surtout, c'est que l'*Itinéraire d'Antonin* (l'*Itinerarium adnotatum*) ait gardé le silence sur la grande voie militaire qui reliait la ville des Flaviens à la florissante colonie de Sumlocène, ainsi que sur les autres voies qui parcouraient les champs décumates et qui reliaient la colonie des Rauraques à la cité des Antonins dans l'Abnoba, tandis qu'à une époque où ces villes étaient tombées au pouvoir des Allemanes, et à laquelle les camps du grand rempart, où les monnaies seules de Constance et de Constantin prouvent, à cette période de l'histoire, la présence des cohortes dans ces murs, devaient être aussi en grande partie détruits, la *Table Théodosienne* ou l'*Itinerarium pictum*, sans mentionner les routes du Rhin, a cité cependant celle qui établissait une communication entre ces camps.

Ne faudrait-il pas penser dès lors que l'*Itinéraire d'Antonin* a été rédigé avant que ces voies aient reçu le titre de *voies Augustes*, et que la *Table routière* a primitivement été tracée à une époque où les camps du grand rempart étaient encore florissants; mais que, comme sous Constantin on ajouta, ainsi qu'il est évident, à l'*Itinéraire*, qui, souvent, cite des positions qui datent d'une époque postérieure à sa première rédaction, on ajouta, sous Théodose, à la *Table routière*, dont nous ne connaissons point au juste l'origine, et qu'on y intercala, d'un côté, les positions des camps qui évidemment datent de l'époque où les barbares menaçaient sous ce règne le Danube, et que, de l'autre, on conserva les positions de la rive gauche du fleuve, auxquelles Rome n'avait point encore renoncé, et sur lesquelles peut-être elle méditait alors des pensées de conquête qu'elle était loin de pouvoir réaliser.

C'est à cette circonstance sans doute qu'on doit de trouver sur cette carte qui, à n'en point douter, date du quatrième siècle, les positions de cette époque et celles des époques antérieures, c'est-à-dire des Antonins et de la famille Constantine. Les matériaux qui ont servi à la carte manuscrite, qui seule nous est parvenue, n'existent plus. La carte telle que nous la possédons a été faite par quelque scribe (moine ou autre) du

numents et d'objets d'art dans le sud-ouest de l'Allemagne.

Les différentes dates des inscriptions que nous avons rapportées, descendent toutes plus ou moins, sur le Mein, sur l'Odenwald et sur le Taunus, jusqu'en 246 de Jésus-Christ. C'est cette dernière date que nous trouvons aussi au nord sur la Wied.

La dernière inscription trouvée à Cassel, vis-à-vis de Mayence, était de 255.

Dans toute la vallée du Rhin et sur le Necker, nulle inscription n'a plus été gravée sur les pierres que

treizième siècle (on veut même que ce moine ait été de Colmar), d'après une carte plus antique, sur laquelle il a lui-même brodé, et au texte de laquelle il s'est permis plus d'une interpolation. On sent combien un tel monument doit contenir d'erreurs. Mais l'on a outrepassé l'esprit de critique, lorsqu'on a voulu, d'un autre côté, révoquer en doute l'authenticité du document antique qui lui a servi de base, et qu'on a voulu considérer toute la facture de la carte comme une œuvre du moyen âge.

Les inscriptions que nous avons retrouvées à Sumlocène, qui est indiqué sur la *Table* comme une ville de premier rang, et les noms des stations, qu'en partant de cette localité nous avons presque tous retrouvés, ne permettent point un tel soupçon. D'ailleurs, il est certain que les Romains, déjà du temps d'Auguste, mesurèrent les provinces de l'Empire, et conséquemment les distances qui séparaient une ville de l'autre.

On en a un exemple dans le tableau qu'Agrippa fit placer sous le portique de son palais, et qui probablement a été gravé sur le bronze ou le marbre. Sous Théodose-le-Grand ces mesures furent renouvelées, ainsi que nous l'atteste un auteur du neuvième siècle, d'après de plus vieux documents. Il est probable qu'à cette époque aussi fut remaniée, avec ces nouvelles mesures, la carte qui nous occupe, et qui était du genre de celles qu'on donnait aux chefs d'armées pour les guider dans le parcours des diverses routes qu'ils devaient suivre et leur fournir les noms des lieux d'étapes avec l'indication des distances.

nous avons vues passé l'an 237, excepté dans la colonie de Sumlocène où, en 250, les Romains se soutenaient encore.

Entre le grand rempart et le Danube, une pierre fut élevée dans le val de la Lontel à l'empereur Gallien, entre les années 257 et 267.

Dans la Vindélicie, c'est jusqu'au quatrième siècle que ces inscriptions descendent.

Toutes ressemblent pour le style, la plupart du temps elliptique, à celles qui recouvrent les monuments de la Gaule, de la Bretagne, de tous les pays barbares où les Romains pénétrèrent[1].

La plupart de ces autels sont assez grossièrement taillés, quoique parfois aussi l'on en rencontre dont le travail et les sculptures prouvent en faveur de l'artiste qui les exécuta.

De toutes les statues des dieux, celles de Mercure sont les plus fréquentes.

Les autres figures de divinités le plus souvent représentées sont celles d'Hercule, de Pallas, de Diane, de Vesta, de Maïa, de la Victoire, de Vénus, de Vulcain, de Saturne et de Neptune, ainsi que celles

[1] J'ai la plupart du temps soigneusement conservé le style lapidaire dans les explications que j'ai données des inscriptions, afin de ne rien ôter à l'intérêt qu'elles présentent sous le rapport philologique. Cependant je me suis abstenu de tous les détails de critique qui n'entraient point dans le cadre de mon ouvrage. Quelquefois j'ai rempli les ellipses des inscriptions; d'autres fois, où malgré ces ellipses l'inscription pouvait être comprise, je les ai laissé subsister. Du reste, pour l'homme qui ne s'est point occupé de cette partie de la science, je le renvoie aux judicieuses observations que feu M. Letronne a insérées, en 1850, dans la *Revue archéologique* (livr. de juillet).

des matrones; on les trouve tantôt taillées dans le marbre, tantôt dans le grès ou d'autres pierres.

D'après les inscriptions qui nous restent, on voit que Rome avait transporté au delà du Rhin toute la pompe, toutes les cérémonies de son culte. Ses grands dieux y eurent des temples et des autels. Tous les dieux secondaires, ceux des fleuves et des montagnes, ceux des carrefours, les dieux des moissons et des forêts, les génies protecteurs, y furent partout adorés.

Avec eux apparaissent les dieux gaulois, non point tels qu'ils furent primitivement invoqués dans les forêts sauvages où le druide avait établi ses mystères et où il fit ruisseler de sang humain leurs autels, implacables et terribles, mais appropriés aux mœurs plus polies que la civilisation de Rome avait apportées dans la Gaule, et assimilés dès lors aux dieux mêmes du grand peuple.

Les Romains trouvèrent établi chez les Gaulois le culte de Teutatès, de Taranis et d'Hésus. Ils comparèrent la première de ces divinités, la principale des peuples celtiques, à leur dieu Mercure, inventeur de tous les arts, et présidant au commerce et aux communications. Le dieu Taranis fut leur Jupiter. Hésus, le dieu qui présidait aux combats, fut assimilé au dieu Mars.

A mesure que le culte druidique s'affaiblit, que la langue romaine devint plus générale, les noms romains de ces divinités furent aussi plus généralement adoptés.

Les colons gaulois qui vinrent s'établir sur le

Mein et sur le Necker, portèrent avec eux la religion moins sanglante que Rome leur avait fait prendre, et ils élevèrent partout à leur dieu Mercure des statues dont le manque des parties qui constituent le sexe est significatif, car on sait que c'est un des caractères distinctifs du Mercure gaulois. Ils lui donnèrent parfois même un nom local qui rappelait l'endroit où, dans la Gaule, son culte était surtout célèbre. Ils élevèrent aussi des statues et des autels à Jupiter, en l'invoquant sous le nom de *Taranucnus*, qui rappelle l'antique culte de Taranis. Ils invoquèrent le dieu Mars qu'on adorait aussi dans la Gaule, et auquel, pour le distinguer du dieu Mars romain, on ajouta le surnom de la province d'où son culte avait été apporté[1].

Il en fut de même du culte des matrones que nous trouvons établi sur le Rhin, sur le Mein, sur le Necker et sur le Danube. C'était un culte celtique, le culte des fées, né des mystères du druidisme, où les prêtresses jouèrent un si grand rôle. Avec les colons que les Romains entraînèrent à leur suite au delà du Rhin, ce culte fut implanté partout où ils s'arrêtèrent.

Partout dans les possessions romaines d'outre-Rhin nous trouvons ces génies mystérieux cités sous les noms de *Deæ Matres*, de *Matræ*, de *Mairæ*, de *Matronæ*, de *Campestres*, et aussi sous ceux de *Dominæ*, de *Junones*, de *Nymphæ*, de *Heræ*, de *Sulevæ*, de

[1] Ainsi nous avons vu une inscription du dieu Mars Caturix, t. I, p. 262.

Sulfœ, présidant, selon ces noms différents et leurs attributs, aux moissons, aux troupeaux, aux forêts, à l'éducation et aux destins des hommes et des animaux. Leur influence bienfaitrice s'étendait tantôt sur toute une contrée, comme celle des matrones des Pannoniens, des Dalmates, des Gaules, invoquées dans ces différentes régions où des inscriptions nous les font connaître, tantôt sur le rayon d'une simple commune, d'une forêt, d'un hameau. Alors, déesses locales, elles prenaient les noms de ces localités mêmes; comme telles nous apparaissent les *Matronæ Gabiæ*, *Aumenaienæ*, *Malvisiæ*, *Etraienæ*, *Alliænæ*, *Treveræ* et *Nehiahenæ;* sous ces deux derniers noms elles se sont présentées à nous à Xanten et à Neidenstein [1].

Sur tous les bas-reliefs que j'ai eu occasion de voir,

[1] Il est incontestable que le nom de *Neidenstein* vient, comme nous l'avons avancé (p. 217 du t. 1 de ce *Mémoire*) du nom celtique de *Nehiaha*, que devait porter pendant les périodes celtique et romaine le lieu moderne où l'inscription qui parle des matrones de Nehiaha a été trouvée. La pierre qui la supporte, et qui fut dédiée à ces déesses par Julius Veranus Superior, est encore aujourd'hui murée dans l'église du lieu. Plusieurs localités dans les provinces rhénanes ont conservé jusqu'aujourd'hui les noms que portaient les matrones dans ces mêmes localités (voy. à ce sujet les *Rheinländischen Jahrbücher*). Il en a été de même à Neidenstein, où probablement les premiers colons qui y bâtirent leurs demeures, portèrent avec eux le culte des *Nehæ* ou *Nehalæ* qui, ainsi que *Nehalennia*, la *Druis antistita*, maniaient la longue quenouille (voy., sur ces divinités, Keyssler, *Antiq. sep.*, p. 263 et sv., 378 et sv., et 423 et sv.; Boxhorn, *De Dea Nehalennia*, etc.). Le bourg lui-même aura pris le nom de ces divinités, qui en devinrent les déesses locales, comme nous l'a prouvé le surnom de *Nehahenæ*, qu'elles y portent sur l'inscription. Voy., sur les fées en général,

c'est toujours au nombre de trois que ces déesses sont représentées. Si ce sont les fruits des campagnes qu'elles étaient appelées à protéger, des épis ou des rameaux sont presque toujours répandus sur leurs girons; si ce sont les forêts (auxquelles elles présidaient sous le nom de *Sulèves*, ou compagnes du dieu Sylvain), des pommes de pin forment leurs attributs. Présidaient-elles aux jardins, alors les fruits des arbres remplissent le panier que soutient une de leurs mains. Du reste, ces attributs changent ou sont simultanément donnés à l'une ou l'autre de ces divinités, selon que, sous leur tutelle, on plaçait les jardins, les campagnes, les forêts, ou qu'on implorait leur protection pour tous ces lieux réunis. Et ce qui prouve que sous les divers noms qu'on leur donnait, la protection qu'on en attendait était autre, c'est que le titre de matrones est souvent uni à celui de déesses-mères, ou à celui de Sulèves, et qu'on trouve l'un et l'autre inscrits sur les mêmes pierres.

Ce culte était surtout répandu dans l'île de Bretagne et dans la Gaule, d'où il passa en Espagne, en Italie, et jusqu'en Pannonie, c'est-à-dire partout où des colons des provinces romaines de l'Ouest et d'origine celtique suivirent les légions.

Schreiber, *Taschenbuch für Geschichte und Alterthum in Süd-Deutschland*, année 1846, et sur les matrones, Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, p. 147-199; Montfaucon, *Supplément à l'antiquité expliquée*, t. I, p. 235-237, pl. 85; Lamey, *Actt. Acad. Theod. Pal.*, t. VI, *Hist.*, p. 62-78; Mone, *Geschichte des Heidenthums*, t. II, p 396-399; Bannier, *Sur les déesses-mères*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VII, p. 34 et sv., etc.

La même religion que la civilisation romaine avait introduite dans la Gaule fut donc celle des provinces du Rhin pendant tout le temps que les légions s'y maintinrent.

Déjà avant leur arrivée dans la Vindélicie, le culte d'Isis y avait été transporté. Comment et par qui il y fut répandu, c'est ce qu'il ne nous est pas donné de découvrir; on peut seulement présumer qu'il y fut introduit en même temps que, par la colonie phocéenne de Marseille, il se propagea dans la Gaule méridionale.

Sous le règne d'Adrien, la secte de Mithra bâtit des temples sur le Mein, sur le Necker et sur le Danube. Déjà ses mystérieuses doctrines avaient commencé à pénétrer en Italie, vers l'an 687 de Rome, pendant la guerre des pirates; leurs progrès, au delà du Rhin, furent d'autant plus rapides que les légions qui y étaient cantonnées recélaient dans leur sein un plus grand nombre d'Orientaux, sans doute initiés à ces mystères.

J'ai signalé dans ma course archéologique les différents bas-reliefs trouvés dans la province, qui représentent le dieu Mithra sur le taureau qu'il égorge, pour désigner la force du soleil lorsqu'il entre dans ce signe.

Si sous le rapport de l'art ces bas-reliefs n'offrent rien de remarquable, ils sont d'autant plus intéressants pour l'histoire religieuse de ces contrées, que la manière dont le dieu est représenté semble attester une union intime du culte persan et du culte phrygien.

Déjà à une époque antérieure, Jupiter Dolichène, représenté de même sur le taureau comme dieu Soleil[1], et Jupiter Sérapis ou Égyptien, avaient également eu des autels sur le Mein et sur l'Abnoba.

Ces deux cultes y furent sans doute apportés par les légions qui de la Syrie et de l'Égypte furent envoyées sur le Rhin.

Ce fut avec la propagation des idées mythiques attachées au culte de Sérapis et d'Isis, que la semaine ou nombre de sept journées, consacrées à chacune des sept planètes connues des anciens, semble avoir été introduite dans l'Empire. Dion Cassius est le premier des écrivains de Rome qui, à l'occasion du sabbat des juifs, parle d'une telle période de jours[2].

Commode avait, comme on sait, joué un rôle sacerdotal dans les mystères de ces deux divinités. Il est présumable que ce fut sous le règne de ce prince que la période hebdomadaire commença à être adoptée. Ce ne fut que sous Alexandre Sévère que cette supputation de temps fut généralement mise en usage.

Dion explique de deux manières le rang qu'occupent les sept planètes.

D'abord par le mouvement visible du ciel et par

[1] ...ὁ δὲ (Ζεὺς) ταυροισιν ἐφέζεται. Lucien, § 31, p. 448. C'est ainsi, comme nous l'avons vu dans le 1er vol. de ce *Mémoire*, p. 300, qu'il est représenté dans le cabinet de Stuttgart, excepté que, pour mieux l'assimiler au Jupiter des Romains, l'artiste a sous le taureau déployé l'aigle qui lui était consacré dans leur mythologie.

[2] Dion. Cassius, *Hist. rom.*, XXXVI, 18.

l'harmonie des sphères planétaires, explication mystique sur laquelle il s'étend longuement, et dont il est facile de reconnaître l'origine égyptienne, et ensuite par le rapport que les sept premières heures de la journée ont avec les sept jours de la semaine, explication qu'il est plus facile de comprendre.

« On compte, dit-il, les heures du jour et de la « nuit à commencer par la première que l'on attribue « à Saturne; la seconde l'est à Jupiter; la troisième « l'est à Mars; la quatrième, au Soleil; la cinquième, à « Vénus; la sixième, à Mercure, et la septième, à la « Lune. C'est l'ordre que les Égyptiens lui assignent « dans le grand cercle. Si l'on continue à compter « jusqu'à vingt-quatre, la première heure du lende- « main sera consacrée au Soleil. En suivant le même « mode pour les autres vingt-quatre heures, la pre- « mière heure du troisième jour désignera la Lune; « et ainsi de suite chaque jour recevra son rang d'a- « près ce simple calcul. »

Cette dernière explication n'a pas besoin de commentaire.

On dressa des autels à ces divinités planétaires, dont l'influence s'exerçait sur tous les jours de la vie.

Sur les quatre faces du pied d'un autel trouvé dans les décombres de Cassel, se montrent, sur la première, la figure de Junon, tenant le sceptre d'une main, et de l'autre la coupe du sacrifice dont elle alimente le feu sacré; sur la seconde, celle de Minerve, telle qu'elle est ordinairement représentée; ensuite celle d'Hercule, et enfin celle de Mercure.

Ces quatre divinités résument toute la vie humaine, dont il semble que la religion se soit emparée comme d'une allégorie. Junon, toute-puissante, préside à la naissance de l'homme et le conduit en ce monde; la déesse de la sagesse éveille et ennoblit son génie; Hercule lui donne la force et la santé; Mercure enfin préside à ses derniers moments et le conduit dans l'empire des ombres.

Heureux l'homme auquel, à toutes les heures de son existence, ces divinités étaient propices!

Pour rendre l'allégorie plus complète, les figures des sept dieux planétaires ou de la semaine ornent le couronnement à huit pans de l'autel. Sur le huitième est écrite cette courte inscription : *En l'honneur de la famille impériale*[1].

C'est une prière muette, adressée au ciel, afin de demander, pour chacun des jours de cette vie, protection, salut, force et bénédiction.

Un autel du même genre, mais plus petit, fut trouvé à Mayence; un autre dans la vallée du Jaxt; un autre encore à Godramstein. Sur tous, c'est par le samedi que la semaine commence, conformément au rite égyptien, et à l'opposé de la coutume des Juifs, dont ce jour, au contraire, la terminait. Leur existence, dans les pays du Rhin, est d'autant plus digne de

[1] I N
H
D. D.

In honorem domus divinæ.

nous intéresser que c'est jusqu'ici la seule contrée du monde romain où ce genre de monument ait été rencontré.

Ainsi, sur ce sol réputé barbare, furent implantés les dogmes religieux de toutes les civilisations. A mesure que les peuples étrangers furent incorporés dans l'Empire, leurs dieux furent presque toujours adoptés. C'était par un décret spécial du sénat que cette adoption avait lieu[1].

Les Romains regardaient la religion comme une chose qui appartenait à la nation. Aussi laissèrent-ils à chaque peuple ses usages, et la loi défendit-elle seulement, non pour cette nation de s'y conformer, mais par de nouvelles doctrines de s'élever contre les dieux de l'Empire. C'est ce qui fit prohiber le judaïsme[2], dont le spiritualisme n'admettait point d'autres dieux que le sien, et ce qui surtout mit en dehors de la loi la secte des chrétiens[3] qui, s'élevant contre l'idolâtrie païenne, renversèrent dans leur enthousiasme religieux ses autels et attirèrent sur eux la persécution.

Cette secte, au delà du Rhin, n'a point laissé de souvenirs.

Ni dans la grande vallée, ni dans celle du Necker, ni sur le Mein, ni sur l'Odenwald, ni dans l'Abnoba, ni sur le Danube, n'a été trouvée une seule inscrip-

[1] Livius, l. IV, c. 30; l. XXV, c. 1; l. XXXIX, c. 16; Cicéron, *De leg.*, l. II, c. 8.

[2] Spartian., *Sever.*, 17; Paul., *Sent. rec.*, V, 22, § 3 et 4.

[3] Tacite, *Ann.*, l. XV, c. 44; Spartian., *Sever.*, 17.

tion qui prouve que le christianisme y ait fait des progrès.

La Vindélicie elle-même, cette province qui resta romaine jusque sous le règne de Valentinien II intégralement[1], lorsque déjà depuis plus d'un demi-siècle la croix avait remplacé sur les étendards de l'Empire l'aigle de Jupiter, ne nous a point offert de monuments chrétiens.

Quoiqu'il soit présumable que, dans les derniers temps de l'occupation romaine, le christianisme y ait eu des sectateurs, on ne peut cependant admettre avec quelques écrivains enthousiastes que déjà au troisième siècle une communion chrétienne y ait été établie. Rien sur le Danube n'atteste l'implantation de ce culte, dont au contraire nous trouvons des preuves évidentes dans les inscriptions de la rive gauche du Rhin, à Cologne, à Bonn, à Trèves, et dans d'autres cités.

Ce ne fut que sous l'empire des Francs que le paganisme y fut renversé, et que, sur les décombres des temples dédiés aux divinités présidant aux diverses fonctions de la nature, les églises des chrétiens s'élevèrent.

Ces temples furent en grand nombre, ainsi que l'ont prouvé leurs vestiges et leurs inscriptions. Ceux qui desservirent leurs autels durent être non moins nombreux.

Il faut compter à côté d'eux les pragmatiques sacerdotaux, mythologues instruits dans toutes les

[1] Nous avons vu du moins la *Notice de l'Empire*, à la fin du quatrième siècle, y placer partout des garnisons.

subtilités des différents cultes et qui présidaient aux sacrifices domestiques[1], et les sévirs augustaliens, sorte de prêtres honorifiques, qui dans les principales villes formaient un collége de six membres se vouant au culte des empereurs déifiés.

Ainsi, pour me résumer, l'administration religieuse fut non moins que l'administration civile exactement semblable à celle de la rive gauche du Rhin.

Pour contenir, non la population qui, composée en grande partie de vétérans, eut intérêt à ce que l'ordre de choses établi se maintînt, mais les nations germaines voisines du grand rempart, Rome tira un cordon de troupes tout le long de cette frontière, et en répandit d'autres dans les diverses villes intérieures de la province.

Sous Alexandre Sévère, beaucoup de ces vétérans reçurent des terres à bail héréditaire. C'était une espèce de fief militaire qui leur fut donné pour récompenser leurs services, à la condition cependant que leurs fils seraient soldats[2]. Ces colons militaires s'unirent parfois à des femmes germaines et gauloises, résidant dans le pays, et leurs descendants en cette qualité prirent à la fois le titre de citoyens romains et de citoyens de la tribu dont leur mère était issue; circonstance dont nous avons eu occasion de citer quelques exemples en lisant les inscriptions du Taunus.

[1] Pline, *Hist. nat.*, l. XXVIII, c. 3. Voy. ci-avant, t. I, p. 320, les inscriptions de Cassel.

[2] Lamprid., *in Severo Alexand*, 58.

Lorsque plus tard les Romains furent chassés, beaucoup de ces demeures conservèrent leur intégrité, soit que leurs propriétaires en eussent été laissés paisibles possesseurs, soit que, pour récompenser des services analogues, les nouveaux conquérants les eussent données à leur noblesse. Nous les trouvons encore intactes sous l'empire des Francs, et mentionnées sous le nom de *Beunengüter*, c'est-à-dire de domaines fermés, en opposition des *Buitengüter*[1], c'est-à-dire des domaines ouverts, à la possession desquels chacun pouvait prétendre par achat. Les premiers appartenaient à la couronne et, comme domaine de l'État[2], étaient donnés par les princes francs en bénéfices. Ils furent surtout en grand nombre sur le Mein et sur le Taunus, parce que là principalement la disposition d'Alexandre Sévère semble avoir reçu sa sanction la plus étendue. Les militaires auxquels ce partage de terres fut fait, étaient des vétérans légionnaires ou cohortales.

Les légions romaines dont les inscriptions attestent leur présence prolongée au delà du Rhin et sur le Haut-Danube, sont la troisième italique, la quatrième, la cinquième, la septième, la huitième, du surnom d'*Auguste*, la onzième, la quatorzième, la vingt et unième et la vingt-deuxième. La troisième, formée au deuxième siècle dans la Rhétie, resta toujours dans cette province jusqu'aux derniers temps de l'occupation romaine. La huitième, la onzième et la vingt-deuxième

[1] Des deux vieux mots *binnen* (*intra*) et *buiten* (*extra*).

[2] *Possessiones regiæ.*

surtout ont laissé le plus de souvenirs sur le Taunus, sur le Mein, sur le Necker et dans tout l'Abnoba.

C'étaient, avec les légions du Rhin et du nord de la Germanie, les troupes de l'Empire qui avaient la renommée la mieux acquise. Aguerries contre des peuples belliqueux et forts, elles étaient fières elles-mêmes de cette valeur dont elles avaient donné des preuves dans cent combats. Elles regardaient comme inférieures à elles les autres légions postées dans des climats moins rudes et en présence de peuples efféminés[1]. Cette supériorité dont elles avaient la conscience, les rendait l'objet de la jalousie de ces dernières[2].

Ce qui contribua beaucoup à entretenir la crainte qu'elles inspiraient, ce fut le grand nombre de Germains qui y furent incorporés, et dont la haute stature, la voix puissante, étaient devenues proverbiales. Beaucoup d'entre eux s'élevèrent même aux premières dignités militaires; nous voyons, sous Aurélien, figurer parmi les généraux romains un Hartemond, un Heldegaste, un Hildemond, un Cariovisque[3], circonstance qui, du reste, ne doit pas étonner, si l'on songe que Maximin lui-même, qui revêtit la pourpre impériale, était Goth de nation, et né en Thrace d'une mère alane.

Les légions qui dans le principe n'étaient composées

[1] Vopiscus, *Aurel.*, 7.

[2] Tacite, *Hist.*, 1, c. 80.

[3] Vopiscus, *Aurel.*, 11.

que de citoyens romains, le furent donc, sous les empereurs, de soldats enrôlés dans toutes les contrées.

Les inscriptions que nous avons eu occasion de lire, nous ont offert des noms de toutes les parties du monde: de l'Afrique, des rives de la mer Noire, de la Pannonie, de l'Asie-Mineure. Des cohortes d'étrangers et de provinciaux leur furent adjointes comme auxiliaires. Marc Aurèle alla jusqu'à prendre à sa solde des tribus entières de Germains qu'il fit combattre contre les Germains ses ennemis[1], et dont la première cohorte a laissé deux de ses inscriptions à Jaxthausen et à Olnhausen[2].

Toutes les troupes étrangères que nous avons vues postées au delà du Rhin furent prises, du reste, parmi les peuples renommés pour être les meilleurs soldats.

D'après la récapitulation de nos inscriptions et des autres d'un moindre intérêt que nous avons passées sous silence, ce fut pour l'infanterie une cohorte de Dalmates et une autre d'Asturiens, nation qui passait pour la plus belliqueuse de toutes les Espagnes. Ensuite, la première cohorte des Bretons et d'autres troupes de Bretons calédoniens et de Bretons de Triputium, la première et la troisième cohorte des Helvétiens, une cohorte de Tréviriens, du surnom d'*Alexandrine*, la quatrième et la cinquième cohorte des Vindéliciens,

[1] *Emit et Germanorum auxilia contra Germanos.* Capitol., *in Marco.*, 21.

[2] Stælin, *Wirt. Gesch.*, t. I, inscript. 252 et 257; Hansselmann, ouvr. cit., pl. XIV, etc.

et la deuxième cohorte des Rhétiens; ce dernier peuple surtout était connu pour son courage belliqueux.

A ces troupes il faut ajouter la vingt-quatrième et la vingt-sixième cohorte des citoyens romains volontaires, et une autre cohorte de volontaires portant le numéro XXXII, qui fut placée sur le Taunus, ainsi qu'une cohorte prétorienne, du surnom de *Pieuse* et de *Vengeresse.*

La cavalerie était composée de la troisième et de la quatrième cohorte à cheval des Aquitains, de la deuxième cohorte des Cyrénaïques, du surnom d'*Auguste,* et de plusieurs ailes de cavalerie, dont entre autres celle du surnom de *Picentine,* deux autres, dans la Rhétie, portant les surnoms de *Flavienne* et d'*Aurélienne,* sont inscrites sur la pierre. Nous trouvons aussi dans cette dernière province une aile de *Singulares* de l'empereur, troupe qui, composée de citoyens romains, formait probablement un corps spécial, attaché à la personne du prince [1].

[1] L'inscription qui nous les rappelle est citée par Aventin et a été expliquée par Grotesend, dans la *Seebode's Biblioth.*, 1828, p. 367.

Nous l'avons nous-même citée en décrivant les restes de *Celeusum*, où le préfet, qui commandait ce corps de cavalerie, la fit inscrire en l'honneur des divinités champêtres et d'Épone, déesse qui présidait aux écuries (Juven.).

La voici d'après cette explication :

Campestribus et Eponæ ala prima singularium imperatoris civium romanorum, cui præest Ælius Bassianus, Præfectus, votum solvit, etc.

Voy. ci-avant, t. I, p. 322 et 323, ce que nous avons dit des *Singu-*

Dans la Vindélicie, la *Notice de l'Empire* place avec la troisième légion, qui nous y a laissé ses inscriptions, d'autres cohortes de Bretons, de Bataves, de Pannoniens et de Rhétiens, etc., ainsi que la deuxième aile de cavalerie Valérienne des Séquaniens, la deuxième aile singulare, et la première aile Flavienne des Rhétiens, diverses troupes qui y étaient encore aux derniers temps de l'occupation romaine[1]. Sur le Mein nous avons trouvé des vexillaires et une compagnie de pontonniers, et sur la Wied une compagnie de soldats du train.

Comme la majeure partie de nos inscriptions ne nous offrent cependant point de dates, il ne nous appartient pas de préciser toujours l'époque où chacune de ces troupes en particulier fut stationnée dans le pays.

Ce qu'elles nous apprennent de certain, c'est que la quatrième, la cinquième, la septième et la quatorzième légion, ainsi que les cohortes qui y étaient adjointes[2], occupèrent les premières le pays

lares en général, à l'occasion des *Singulares* à pied que nous avons trouvés à Cassel.

[1] *Not. dign. imp. occid.*, édit. citée, t. VII, p. 1977 et 1978.

[2] Ces cohortes étaient, comme nous avons eu occasion de le voir par le grand nombre d'inscriptions qu'elles ont laissées sur le Rhin et sur le Danube, composées tantôt de citoyens romains volontaires, tantôt de barbares enrôlés dans toutes les contrées.

Borghesi, *Annal dell' inst. di corr. archeol.*, XI, 137, s'exprime ainsi à l'égard des premiers :

« Le espressioni « *cohortes civium romanorum*, » « *voluntariorum*, » « *voluntariorium civium romanorum*, » « *italicorum voluntariorum*, «

sur le Mein et sur le Taunus; que la onzième légion fut principalement répandue sur la partie sud de l'Abnoba, depuis 98 jusqu'en 117 de Jésus-Christ; que la vingt et unième le fut principalement sur la partie du Rhin qui coule depuis le lac jusqu'à l'ancien territoire des Rauraques; que la huitième enfin et la vingt-deuxième occupèrent le pays en général sur les traces de ces autres légions.

Les inscriptions de la huitième descendent depuis 148 jusqu'en 213, celles de la vingt-deuxième depuis 186 jusqu'en 230, époque vers laquelle les Allemanes envahirent le pays.

Nous trouvons au milieu de ces légions et des cohortes qui en dépendaient, des chefs et des soldats de toutes les parties du monde romain. Les inscriptions que nous avons eu occasion de voir dans notre course archéologique, nous prouvent toutefois que c'était dans les cohortes étrangères que le plus grand nombre de citoyens romains, venus des pays lointains où Rome avait planté ses aigles, prenaient du service.

« *ingenuorum*, » « *ingenuorum civium romanorum*, » denotano tutte le « medesime coorti che con intera denominazione furono domandate « COHORTES. ITALICÆ. CIVIVM. ROMANORVM. VOLVNTARIO- « RVM, come appresso il Kellermann Vigiles nr. 269, benche al solito « delle frasi troppo lunghe se ne scorciasse in appresso l'appellazione, « ora in un modo, ora in un altro. E realmente dopo che Augusto per « un tratto di astuta politica ebbe assoluta l'Italia d' all' obbligo del ser- « vigio militare, siccome c' insegna Erodiano, l. 2, c. 11, e l. 3, c. 7, « stà bene che gl' Italiani, i quali ciò non ostante seguirono il mestiere « dell' armi, fossero e si chiamassero voluntarj..... Di tali coorti sene « conoscono fino a trenta due. »

Nous avons vu ci-dessus ce dernier numéro indiqué sur une de nos inscriptions.

Nous avons rencontré à Offenbourg[1] un préfet de cohorte, venu de Domana, dans la Petite-Arménie; sur l'Odenwald un centurion de la tribu Pollia, commandant les Bretons de Triputium, venu de Sinope[2], sur les bords du Pont-Euxin; un autre tribun, venu de la province d'Afrique[3], commandait, sur le Necker, une centurie d'une cohorte de volontaires. Les noms romains de ces chefs, étrangers aux climats d'Europe, prouvent évidemment qu'ils sortaient des familles romaines qui allèrent en Asie ou en Afrique peupler les colonies; car on sait, par exemple, qu'après la chute du royaume de Pont, fondé par Mithridate, Sinope, ville de la province de Paphlagonie, devenue capitale du royaume, et qui brillait entre toutes les autres cités sur le Pont-Euxin, fut dépouillée de ses richesses artistiques par Lucullus, et reçut ensuite une colonie romaine dans ses murailles[4].

Nous avons remarqué d'autres noms, dont ceux qui les portaient, simples soldats, étaient avec ces chefs venus sur le Rhin dans les légions ou les cohortes formées en Orient. Une de ces cohortes, composée de Thraces, était placée sur l'Albe, près du Danube.

C'est à ce déploiement de troupes qu'il faut attribuer l'élévation de l'immense quantité de camps fortifiés, où elles étaient stationnées, et dont nous avons parcouru les ruines. C'est à elles qu'il faut attribuer aussi la construction de l'immense rempart qui en-

[1] Tom. I, p. 206.

[2] Ou *Senope*, comme le porte notre inscription. Voy. t. I, p. 284.

[3] Tom. I, p. 252.

[4] Strabon, *Geogr.*, l. XII.

ferma le pays, et derrière lequel la colonisation fit des progrès si rapides.

Ainsi, d'un côté, elles servirent à la sûreté de Rome, en contenant les peuples Germains qui, sans elles, n'eussent pas respecté cette frontière, et, de l'autre, elles contribuèrent au développement de l'industrie de ces contrées par les communications qu'elles y ouvrirent. Le gouvernement donnait au soldat la ration de pain, de biscuit, de vinaigre, d'huile, de vin, de sel de lard et de viande fraîche. S'il ne la lui donnait point en nature, il lui en remboursait le prix en argent[1]. Cet argent circulait dans l'enclave de l'endroit où se tenait la garnison; cette dernière contribuait donc au bien-être de l'habitant, dont elle récompensait le travail et dont elle favorisait les débouchés, soit de ses produits agricoles, soit de ceux de son industrie.

La circulation des espèces dut être, en effet, très-considérable dans tous les lieux où ces troupes résidèrent.

L'immense quantité de monnaies romaines trouvées dans tous ces camps et dans les villes prinpales en est une preuve évidente. Dans les derniers temps de l'occupation romaine sur le Danube, il paraît même que ces espèces se frappaient dans ces forterèsses, sous l'inspection du commandant qui y résidait.

Dans plusieurs du moins furent trouvés des morceaux de métal préparés pour recevoir l'empreinte,

[1] Gothofr., *Parat.*, l. ad. C. Th., VII, 1, p. 259 et 260.

et qui ne la reçurent jamais. C'était sans doute de Rome qu'en envoyait les matrices nouvelles, soit à l'occasion de l'apothéose d'un empereur, soit à l'avénement de son successeur. Ces pièces, frappées à l'effigie du nouveau souverain, étaient distribuées aux soldats et passaient d'eux dans la circulation.

Le métal lui-même était en partie une production du pays; car nous avons des preuves irrécusables que déjà du temps des Romains les mines du Taunus, de l'Abnoba, de l'Albe et d'autres lieux furent exploitées. Ces mines faisaient une partie des revenus du trésor, ainsi que les salines, dont le produit, si nécessaire à l'entretien de l'homme et des bestiaux, était sans doute, comme en Italie, soumis à une taxe stipulée par le gouvernement et donné pour un prix convenu aux consommateurs[1].

Les mines étaient exploitées par le gouvernement lui-même, ou affermées à des villes ou à des particuliers qui devaient en payer le bail[2]. Il ne pouvait y avoir à ce sujet de différence avec ce qui se pratiquait dans les autres contrées de l'Empire; je veux croire qu'il en était de même de tout ce qui avait rapport aux péages, aux tributs, aux impôts, qui au delà du Rhin durent être conformes à ceux des provinces dont ces pays dépendaient.

[1] A Rome cela regardait le censeur. Voy. Tite-Live, XXIX, 37.

[2] Consultez, sur l'administration des mines chez les Romains, Strabon, l. III; Cicéron, *pro lege Manil.*, 6, *ad famil.*, XIII, 65; Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIII, 21 (4); XXXIV, 49 (17); Diodore de Sicile, V, 36.

Comme cependant il n'existait point encore à cet égard de mesure fixe, que l'impôt sur les terres et la capitation ne furent uniformément réglés pour tout l'Empire que sous le règne de Maximien[1], époque où déjà depuis longtemps les contrées d'outre-Rhin luttaient avec peine contre les barbares, nous ne pouvons en parler que par conjecture. La Vindélicie dut alors dans tous les cas avoir part à cette disposition.

Tel était l'état normal de la Germanie romaine lorsque les Allemanes en envahirent le territoire. Deux siècles de colonisation avaient, comme nous venons de le voir, fait de cette contrée un pays aussi florissant que bien cultivé dans ses principales vallées, et où les empereurs, et particulièrement ceux de la famille Antonine, s'étaient plu à résider, et avaient à la fois donné tous leurs soins à développer son industrie, à protéger sa défense, à le couvrir de routes, de villes, de camps et de tours fortes, et à régulariser dans ces villes le régime municipal comme dans le reste de l'Empire.

Ce bien-être fut anéanti dans une seule campagne.

Tous les établissements que les Romains avaient fondés sur le Necker, depuis le cours de la Fils jusqu'à l'embouchure du fleuve, et tous ceux qu'ils avaient placés sur le Mein, sur l'Odenwald, sur l'Abnoba et dans la vallée du Rhin, furent alors détruits, sacca-

[1] Aurel. Victor., *De Cæsar.*, 39; Lactance, *De mort. persecutorum*, 26.

gés, livrés au pillage et brûlés. Passé le règne de Maximin, il n'a plus été trouvé dans toute cette étendue de terre une seule inscription qui puisse prouver la présence paisible des Romains. Cependant, repoussés par cet empereur, les Allemanes ne semblent point encore être restés à demeure fixe dans le pays. Mais la chute de toutes les forteresses, démantelées par eux, leur en avait ouvert les avenues, et ils en profitèrent depuis pour s'y ruer à chaque occasion, jusqu'à ce qu'enfin dans les temps orageux, où les trente tyrans s'élevèrent contre l'autorité de Valérien et de Gallien, ils s'avancèrent à la fois jusqu'au Rhin et envahirent la Rhétie[1].

Le roi d'une des tribus de leur coalition passa même dans la Gaule, et, après s'être emparé de Langres, qu'il mit à feu et à sang, de Clermont, dont il pilla le temple, s'avança jusque dans les environs de Javoulx et d'Arles, où enfin, arrêté par une armée romaine, défait et pris, il termina sa vie dans les plus horribles tourments[2].

[1] (*Sub principe Galieno*) *amissa Rætia.* Eumène, *Panegyr. Constant.*, 10.

[2] *Horum* (*Valeriani et Galieni*) *tempore et Chrocus ille Alamannorum rex, commoto exercitu, Gallias pervagavit. Hic autem Chrocus multæ adrogantiæ fertur fuisse. Qui cum nonnulla inique gessisset, per consilium, ut aiunt, matris iniquæ, collectam Alamannorum gentem, universas Gallias pervagatur, cunctasque ædes, quæ antiquitus fabricatæ fuerunt, a fundamentis subvertit, etc.* Greg. Turon., *Hist. Franc.*, I, 30; voy. *Act. S. Privati in Actt. SS. Bol. Aug.*, t. IV, p. 439; *Act. S. Desiderii ib Maj.*, t. V, p. 244; Bouquet, dans ses *Fragments de l'histoire de France*, II, 464, en fait un roi des Vandales. Voy., sur cette controverse, *Bolla., Aug.*, t. IV, p. 435.

Tout ce qui n'avait point encore été renversé sous Maximin le fut à cette époque. Presque partout où nous nous sommes arrêté, nous avons vu les traces de l'incendie, et tout ce que nous ont offert les décombres que nous avons fouillés, nous a prouvé avec quelle rage aveugle l'Allemane alors détruisit tout.

Cependant il fut encore repoussé au delà des monts de l'Abnoba, où Posthume, pour mieux le contenir, fit élever les diverses tours fortes dont nous avons signalé les ruines.

Mais, après la mort de Posthume, les Allemanes n'en revinrent que plus audacieux à la charge; ils pénétrèrent de nouveau dans la Gaule, et s'avancèrent même jusque dans l'Italie[1].

La bataille qu'ils perdirent sous les murs de Milan, les força, il est vrai, à évacuer cette dernière contrée, sans que toutefois les provinces gauloises pussent en être délivrées.

Ce fut alors qu'ils paraissent s'être établis d'une manière fixe sur le Necker, sur le Mein et sur toute la Souabe occidentale, dont leurs tribus se partageaient le territoire, tandis que les généraux d'Aurélien remettaient au pouvoir de Rome la Vindélicie. Probe cependant les en chassa de nouveau et rétablit même l'antique ligne fortifiée des Romains; mais cette nouvelle prise de possession du pays ne fut que momentanée; à peine cet empereur eut cessé de vivre, que

[1] *Alamanni, vastatis Galliis, in Italiam penetraverunt.* Eutrop., IX, 8.

ces mêmes tribus renversèrent de nouveau cette limite.

Le panégyriste de Maximien[1] désigne le Rhin comme frontière de l'Empire; et, depuis lors, malgré les campagnes de Julien et de Valentinien, jamais le pouvoir de Rome ne put se rétablir au delà.

Tous ceux qui tenaient au gouvernement romain, durent nécessairement, lors de l'invasion des barbares, quitter le sol germanique. Mais les habitants paisibles qui se soumirent aux Allemanes vainqueurs furent épargnés (du moins en partie), et ils se mêlèrent indubitablement par la suite aux conquérants.

Les ravages que firent les hordes barbares dans leur débordement sur la province furent terribles et sanglants; mais, après la première fureur du carnage et de la dévastation, lorsqu'à leur tour ils réorganisèrent l'administration du pays selon leurs lois, et qu'avec la tranquille possession revint la paix, tous ceux de ces habitants que la guerre n'avait point décimés, revinrent aux lieux où la flamme avait incendié leurs demeures; ils les rétablirent, ou, trouvant plus avantageux de les reconstruire sur un nouveau terrain, formèrent souvent une nouvelle bourgade à côté de celle qui avait été renversée, et qui avec le temps ne fut plus connue que sous le nom d'*Altstadt*, d'*Altheim*, d'*Altweiler* ou d'*Altdorf*, la vieille ville, le vieil endroit, le vieux village, le vieux

[1] Mamertin., *Panegyr. Maximinian.*, 7.

hameau, noms qui nous ont si souvent frappé dans notre course.

Lorsque Valentinien vint combattre les Allemanes sur le Necker, le pays était déjà depuis une soixantaine d'années au pouvoir de ce peuple. Cependant, dans la description que l'historien Ammien Marcellin fait de cette campagne, il cite sous l'un des mêmes noms qu'elle portait sous les Romains la ville de Solicinium, près de laquelle l'armée ennemie fut vaincue. Le poëte panégyriste cite celle de Lupodunum, qui, toute dévastée qu'elle avait pu être, s'était donc aussi, en partie du moins, relevée de ses ruines.

Il en dut être de même de la plupart des établissements romains, que l'Allemane, avide de pillage, avait saccagés, mais qui, sous l'influence de la paix, qui était enfin revenue, réparèrent plus ou moins leurs pertes. Leur état florissant fut incontestablement anéanti; mais du moins ce fut cette population gauloise, à qui Rome avait donné sa civilisation, qui servit à adoucir en partie la barbarie de ses vainqueurs; ce fut elle aussi qui dut leur apprendre les arts qu'elle continua de cultiver et auxquels les Allemanes mêmes se livrèrent par la suite avec assez d'adresse, si l'on consulte le nombre de métiers qui, lorsqu'enfin l'écriture pénétra chez eux, furent cités dans le code qui leur servit de loi[1].

Ce code, qui n'est que le résumé des coutumes traditionnelles de ce peuple, nous prouve expres-

[1] Comparez les *Tit.* 59, 65, 79, 80, 83, 104, et les *Capit. add.* 17 et 44 de cette loi.

sément qu'il n'assimila jamais à lui-même par les lois la population conquise. Il laissa cette dernière stationnaire partout où il la trouva; et une preuve évidente que la population gauloise ne suivit point en masse l'aigle dans sa retraite, c'est que l'Allemane lui-même, avec lequel elle finit par se mêler, nomma du nom celtique qu'elle leur avait donné, les monts et toutes les rivières, au sein des vallées desquelles elle s'était répandue, et où il se répandit à son tour sur ses traces. Lorsque les Romains évacuèrent la Vindélicie, l'ordre fut donné, il est vrai, à tout citoyen romain de quitter le pays[1]. Mais cet ordre ne regarda pas le fond de la population, ni l'artisan, ni l'agriculteur, qui changèrent de maîtres, mais qui n'abandonnèrent point leurs cabanes.

La plupart des lieux romains avaient en partie conservé l'enceinte de leurs murailles. C'est dans ces enceintes que continua de vivre ce qui échappa aux désastres de la guerre, aussi incendiaire, du reste, de la part des Romains, lorsqu'ils revinrent combattre les Allemanes, qu'elle l'avait été de la part de ce peuple, lorsqu'il les en chassa.

Nous en avons une preuve rapportée par l'historien de saint Gal, qui, lorsqu'au septième siècle, ce propagateur de la foi chrétienne vint prêcher sur le lac de Constance, nous le représente, trouvant encore dans l'intérieur des murs démantelés des anciennes forteresses, les descendants des habitants

[1] *Universos jussit ad Italiam migrare Romanos.* Eugippius, *Vita s. Severini*, c. 39.

primitifs et des Romains, associés aux Allemanes leurs vainqueurs.

C'est ce qui rend compte du nombre considérable de villes, de villages et de bourgs qui, au moyen âge, existaient encore sur les ruines des établissements romains, et dont les habitants d'abord ne furent point ces mêmes Allemanes qui méprisaient ces enceintes murées, mais les colons gaulois, auxquels ils finirent par s'associer, et dont la fusion ne forma qu'un seul peuple. Ce sont même les villes que l'histoire nous représente comme ayant le plus souffert, telles que Cologne, Mayence, Spire, Augsbourg, Ratisbonne, Neubourg, qui toutes, lorsque les Francs exercèrent à leur tour leur suzeraineté sur le Rhin et sur le Danube, furent de nouveau les plus florissantes et devinrent les métropoles des divers diocèses.

Ces villes, malgré les divers désastres auxquels elles avaient été en proie, s'étaient donc relevées chaque fois de leurs ruines.

D'autres, telles que Bade, Kempten, Günzbourg, Rottenbourg, étaient du rang de cités ou de municipes descendues à celui de simples bourgades ou de villages.

La cité chez les Allemanes avait, à part la ville de l'arrondissement, la même signification que chez les Romains. C'était la tribu tout entière. Le territoire que cette tribu occupait fut partagé plus tard sous les Francs en petits pays ou districts, sous le nom de *Gauen*[1].

[1] *Pagi.*

Ces *Gauen* reçurent rarement leur nom d'un lieu habité, mais presque toujours de la rivière, du torrent ou du ruisseau principal qui les arrosait, exceptionnellement aussi d'un roc célèbre, d'une montagne, ou de la tribu qui primitivement s'y était fixée. Cela prouve bien la haine de l'Allemane pour les enceintes murées, où il ne s'était point encore renfermé et où il laissa vivre seuls alors les malheureux habitants que la force des événements venait de mettre sous son pouvoir, et parmi lesquels durent nécessairement se soutenir en partie les institutions romaines. Je dis en partie, parce que la fusion des deux peuples finit cependant par avoir lieu, et parce que, à mesure que les Allemanes vinrent à leur tour résider dans ces villes, leur langue finit par y prévaloir et à être adoptée même par les restes de la nation vaincue. Le nom des localités fut conservé, il est vrai, mais en adoptant la forme germanique. Nous avons eu l'occasion de citer plus d'une inscription qui prouve cette transformation de nom.

Cette fusion des deux peuples eut aussi pour résultat de substituer, je le répète, en partie, au régime municipal des Romains le régime de la cité germanique.

Il est certain du moins que sous les rois Francs, qui acceptèrent les produits des changements survenus depuis deux siècles, quelques-unes des villes principales qui étaient restées debout avaient une commune, à la tête de laquelle apparaît presque toujours, il est vrai, un agent du gouvernement, mais où cependant, comme un des restes de l'ancienne

indépendance de ces cités, apparaissent aussi les corporations et tous leurs priviléges. Car, qu'on le remarque bien, ce ne fut point le régime municipal romain qui, comme on a à tort voulu le prouver, se soutint intact avec son sénat, sa magistrature et ses employés; mais ce fut dans les villes romaines que la franchise renaquit plus tard, par l'influence qu'y exercèrent les corporations des marchands et des artisans. Les murailles de ces cités, toutes démantelées qu'elles étaient, prêtèrent cependant un asile à ces artisans, dont les différentes associations, étroitement liées entre elles, parvinrent peu à peu, grâce aux richesses qu'elles acquirent, à jouer un certain rôle politique; les priviléges suivirent. Il n'est point d'agrégation d'habitants qui puisse se maintenir sans le lien d'une association communale, en présence d'une autorité à laquelle est confiée le soin des intérêts communs. Aussi beaucoup de lieux du moyen âge, entés sur les débris romains, eurent-ils une administration communale avant même qu'une charte leur eût été octroyée. Cette administration n'était qu'un reste des coutumes qui s'étaient transmises à travers les siècles sous l'empire des Allemanes et des Francs.

Comme la loi romaine redevint plus tard en vigueur, à mesure que la civilisation chrétienne se développa, il n'est pas étonnant que l'influence des institutions de Rome n'ait pas été perdue, malgré la barbarie qui revint un moment s'implanter sur ses anciennes possessions, et que nous trouvions aujourd'hui encore des souvenirs de ces institutions

là même où ses ruines nous ont prouvé sa colonisation.

Pour l'écrivain philosophe qui voudra s'occuper de ces recherches, mon livre sera le guide le plus fidèle.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages.
Précis historique des guerres romaines sur le Rhin, depuis l'an de Rome 696 jusqu'en 407 de l'ère chrétienne 1

DEUXIÈME PARTIE.

Établissements romains sur le Rhin.

§ 1er. Établissements de l'Abnoba et du Necker 130
§ 2. Établissements de l'Odenwald et du Taunus 278

TOME II.

§ 3. Établissements de la rive gauche du Rhin 1

TROISIÈME PARTIE.

Établissements romains du Danube et de l'Albe 100

QUATRIÈME PARTIE.

Politique et législation 211

INDEX GÉOGRAPHIQUE

DES POSITIONS ROMAINES

INDIQUÉES SUR LA CARTE.

NB. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient suivre notre récit dans tous ses détails, de se servir des cartes de l'*Atlas de l'Europe centrale*, du professeur J. E. Wœrl, publiées en 1859 à Fribourg (Bade), par l'éditeur Herder. Ceux qui ne possèdent point cet Atlas, pourront se procurer les cartes nécessaires détachées; ce sont celles de Constance, de Stuttgart et Munich, de Weimar, de Cologne, de Strasbourg et Carlsruhe, de Besançon et Bâle. La carte qui accompagne ce *Mémoire* suffit pour les positions romaines.

A.

Abodiacum, II, 174, 175, 178, 180, 182.
Abnoba, m., 69, 130, 133, 163, 165, 208, 210.
Abusina, 148; II, 112, 113, 165.
Ad Ambre, II, 172.
Ad Fines, 188, 190.
Ad Lunam, II, 135, 137.
Ad Novas, II, 177, 181.
Ad Rhenum, 189; II, 200.
Aduatici, p., 140.
Ælia Augusta, voy. Augusta Vindelicorum.
Alba, m., 14, 69, 89, 164; II, 100 et sv.
Allemani, Alamanni, Αλαμανοὶ, p., 77—83, 86—88, 92, 94, 96—98, 102, 105, 107 109, 111-120, 126, 128, 129, 147, 154, 155, 163, 182, 193.
Aliso, cast., 12, 22, 31, 32, 355, 359; II, 18.
Alpes, voy. Alba.
Alpes Pœnæ, 8; II, 147.
Altiaia, 203; II, 62.
Alta Ripa, 118, 136, 271, 275; II, 68, 70, 72, 73.
Amsibari, p., 43.
Antunnacum, 139; II, 11, 38, 39, 41, 44, 59.
Aquæ Mattiacæ, 120, 337.
Aquileia, II, 129, 133, 134.
Aræ Flaviæ, 195, 202, 203, 221, 228, 229, 231.
Arbor Felix, 189; II, 206, 207.
Aredunum, 204.
Arenatium, II, 14, 15.
Arga, F., II, 93
Argentaria, 123; II, 93, 203
Argentoratum, 106, 128, 144, 196; II, 46, 59, 81, 84, 86—91.
Argentovaria, 184; II, 93—96.
Arialbinnum, 183, 184; II, 96
Armisses, II, 143.
Ascapha, 296, 299, 300.
Asciburgium, 54, 155; II, 19.

Ascis, 294, 295.
Attuarii, p., 15; II, 12 (ils sont ainsi nommés par Ammien Marcellin). C'est le même peuple que Tacite mentionne sous le nom de *Chasuari*; Vellejus sous celui de *Chattuarii*, etc. Voy. Dithmar, *Comment. sur Tacite.*
Atuatuca, 180.
Augusta Rauracorum, 4, 128, 143, 171, 172, 177, 184, 188, 193, 195, 196, 202.
Augusta Treverorum colonia, 5, 7, 46, 58, 63, 93, 95, 97, 99, 100, 127, 129, 137; II, 30, 46, 48.
Augusta Vindelicorum, 8, 188; II, 101-109, 165, 194, 195.

B.

Batava castra, II, 166.
Batavi, p., 48-51, 65.
Batavorum insula, 10, 31, 65, 93, 95, 97.
Bethasii, p., 60, 140.
Bibium, 215.
Bingium, 62; II, 11, 45, 46-48
Biriciana castra, II, 119, 125.
Bodobriga ou Baudobriga, 139; II, 46.
Bonconica, II, 63, 65.
Bondobrica, II, 44, 45.
Bonna, 46, 52, 53, 58, 65; II, 11. 30, 31, 33—36.
Bononia, II, 34, 35.
Borbetomagus, 128, 137; II, 65
Bragadurum, II, 146, 148, 149, 152.
Brigantia, 189; II, 152, 196, 198, 199, 200, 202.
Brisiacum, 139; II, 38.
Brigobanne, 203, 228, 229, 237.
Brocomagus, 104, 137; II, 71, 81, 82, 84, 85, 86.
Bructeri, p., 2, 10, 11, 15, 23, 25, 28, 43, 52, 82, 97.
Bucinobantes, p., 98, 120, 343.
Budoris, II, 17—19
Burginatium, II, 14.
Burgundiones (Burgundi), p., 89, 92, 94, 98, 111, 119, 120, 129, 154, 155.
Buruncum, II, 16, 19, 20.

C.

Cæsia Silva, 24.
Cælius mons, II, 153, 184, 193, 194, 196.
Calidon, II, 32.
Calone, II, 16, 17.
Cambes, 184, 185; II, 97.
Campodunum, 181—183, 194—196.
Campi decumates, 69, 70, 146.
Canifates, p., 15, 50, 57, 64
Caracates, p., 61, 78, 331—333.
Carvone, II, 14.
Cassiliacum, II, 196.
Castra Herculis, II, 11.
Castellum Drusi, voy. Civitas Mattiacorum.
Castra Vetera, 28, 51, 52, 54, 57, 58, 64, 143, 146; II, 1, 6, 10-12, 14-17, 30.
Catti, p., 3, 10, 12, 23, 26, 31, 36, 41, 42, 55, 77, 159, 160, 161.
Celeusum, II, 113—117.
Cevelum, II, 15.
Chamavi, p., 43, 81, 97.
Cherusci, p., 3, 11, 12, 15, 23, 26, 27, 30, 32—34, 40, 41, 159.
Civitas Aurelia Aquensis, 195, 211.
Civitas Mattiacorum, 318 et sv.
Clarenna, 248; II, 137.
Cœlius mons, voy. Cælius mons.
Colonia Agrippina, 4, 42, 45—47, 52, 55, 58, 60, 63, 68, 85, 91, 97, 103, 104, 124, 128, 161; II, 14, 16, 23, 37.
Colonia Trajana, voy. Castra Vetera.
Concordia, II, 81.
Condrusi, p., 131, 139, 140.
Confluentes Brigantiæ, II, 200.
Confluentes, II, 42.
Confluentes, 188.
Constantia, 189—191.
Coveliacæ, II, 174.

D.

Divitia, II, 24.
Dracuina, II, 152.
Duellium, II, 148.
Dumnum, 139.
Dunum, 230.
Durnomagus, II, 16, 19, 21.

E.

Eburum, 204.
Epamanduodurum, 184, II, 98.
Escone, II, 175, 181, 182.

F.

Fauces, II, 182.
Finiania Castra, II, 152, 153, 192.
Flevo lacus, II, 6.

Forum Tiberii, 190.
Frisii, p., 2, 10, 43, 50.

G.

Gannodurum, 190.
Gelduba, 53, 54; II, 16, 19.
Germania inferior, 6, 40, 42.
— superior, 6, 40, 144, 151, 165.
Germania Magna, 10.
Germanicum, II, 117, 120.
Gesonia, II, 33, 34.
Gesoriacum, II, 34, 35.
Græa, II, 147.
Grinario, 242; II, 137.
Gugerni, p., 143.
Guntia, 194; II, 111, 154, 156, 194, 195.

H.

Harudes, p., 134; II, 145.
Hellenum, 137; II, 91, 92.
Helvetii, p, 132, 171.
Hermiones, p., 2.
Hermunduri, p, 2, 39, 70, 101, 162.

I.

Iciniacum, II, 119, 124—126, 128, 129.

J.

Juliomagus, 229.
Julius vicus, II, 77, 78.
Juthungi, p., 87, 98, 109.

L.

Lacus Brigantinus, 164, 188, 193; II, 207.
Langobardi, p., 3, 15, 38, 41, 72, 92.
Lingones, 46, 96; II, 189.
Lingones, p., 44, 61, 96.
Larga, 184.
Laureacum, 150, 152-154; II, 135.
Lentienses, p. 98, 102, 122; II, 202 et sv.
Licatii, p.; II, 102.
Limes rhæticus, 152, 163, 166.
— transrhenanus, 152, 166.
Losodica castra, II, 129, 131.
Lugdunum Batavіæ, II, 14.
Luna, F., 154, 247
Lupodunum, 117, 237, 239, 271, 290.

M.

Mannaritium, II, 14.
Marcomanni, p., 2, 10, 14 16, 40, 68, 69, 71, 73-76, 79, 87, 96, 143, 164.
Marsi, p., 24, 26, 27, 41.
Mattiaci, p., 3. 26, 27, 55, 159, 160, 318, 321.
Mattium, 159
Mediana castra, II, 125, 129, 131.
Mediomatrici, p., 62, 133.
Moguntiacum, 12, 45, 51, 53, 55, 57, 58. 62, 66, 80, 85, 107, 110, 120, 128, 143, 158, 159, 326; II, 30, 46, 48.
Mons Brisiacus, 118, 183, 185, 196, 197; II, 93.
Murra, 251.

N.

Nava, F., 62, 137, 139; II, 46-48.
Navoe, II, 184, 187.
Nehiaha, 217.
Nemetes, p., 8, 133, 134, 136
Neri fons, 260; II, 63.
Neo ou Noviomagus (Neumagen), 139; II, 47.
Neo ou Noviomagus (Spire), 128, 137; II, 68, 74, 75.
Novesium, 53, 54, 57, 58, 64, 65, 354; II, 11, 16, 17, 20, 21.

O.

Olino, 184; II, 59.
Opie, II, 129, 130, 133, 139.

P.

Palas capellatium, 154.
Parrodunum, voy. Parthanum.
Parthanum, II, 163, 174.
Phebianis (Febianis), voy. Finiania castra.
Pomone, 194; II, 130, 139, 142, 157, 160.

Q.

Quadi, p., 3, 68, 71, 73—76, 92, 96, 113, 128.
Quadriburgium, II, 15.
Quintana castra, II, 165.

R.

Rapis, II, 184, 189.
Receptaculum Tiberii, II, 201.
Reginum, 147; II, 111.
Ripa prima, II, 171.
Rostrum Nemaviæ, II, 184, 189.
Rauraci p., 132, 133.

Rhætia, 8, 69, 71, 73, 79, 94, 144, 145, 146, 151, 165.
Rhæti, p., 164, 228; II, 102.
Rigodulum, 63.
Rigola, 204.
Rigomagus, 104; II, 36, 37.
Robur, 177, 181, 182, 185.

S.

Saletio, 137, 215; II, 84.
Salissone, II, 46
Salodurum, 185.
Samulocenis, voy. Sumlocene.
Sanctio, 112, 193.
Scarpona, 114
Sedatum, II, 119, 121, 128.
Segorigium, II, 22.
Segodunum, 161, 353, 355.
Semnones, p., 3, 38, 74.
Senotum, 219.
Septimiaca ou Septemiaca castra, II, 129, 132.
Sicambri, p, 2, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 82; II, 214
Sicila, II, 60—62.
Solicinium, voy. Sumlocene.
Sontium, II, 21.
Stabula, II, 96.
Suevi, p., 2, 4, 5, 11, 12, 24, 71, 128, 158, 182.
Sumlocene, 116, 230, 231, 236, 238, 241, 243, 250: II, 144.
Summontorium, II, 171.
Sutinum, 60.

T.

Tabernæ, 105, 203; II, 78.
— II, 69, 70, 72, 77-81.
— II, 78, 81.
Tabernæ Mosellanæ, II, 47.
Tarodunum, 199, 202, 203.
Taunus mons, 12, 26, 157, 159, 161, 316, 317.
Taxgætium, II, 196.
Tenchteri, p., 2, 6, 7, 11, 13, 23, 43, 52, 157, 161.
Tenedone, 192, 196, 229.
Teutoburgiensis Saltus, 20, 21, 155.
Tolbiacum, II, 30.
Treveri, p., 51, 55, 60, 62, 133, 139.
Triboci, p, 61, 133-136, 171, 253, 332; II, 84, 85.
Tribuni ou Tribuncum, II, 83.
Tribur, 335.
Tricesimæ, voy. Castra vetera.
Tubantes, p., 25, 43, 97.
Tubingium, 241; II, 144.

U.

Ubii, p., 4, 13, 31, 51, 60. 140, 158; II, 25, 214.
Urunca, 183; II, 97.
Urusa, II, 178.
Usipetes, p., 6, 7, 10, 25, 43, 55, 158, 160.

V.

Vallatum, II, 171.
Valentiniani munimentum, 271.
Vangiones, p., 8, 61, 133, 331-333.
Vargiones, p., 332.
Vemania castra, II, 196, 198.
Venaxamodurum, II, 163.
Verona, II, 34.
Vetoniania, II, 117. 119, 123, 125.
Viaca castra, II, 152, 184, 191, 193, 196.
Viana, II, 152.
Vindelicia, 8. 88, 145, 163, 165.
Vindelici, p., 8, 24, 145, 164, 228; II, 102.
Vindonissa, 58, 144, 183—187, 230.
Vitudurum, 188, 190.
Vosegus mons, 133, 134, II, 81.
Vosolvia, II, 46.

ERRATA ET RECTIFICATIONS.

TOME PREMIER.

Page 137, ligne 21, Salbourg, lisez Saalbourg.
— 148, ligne 5, nord-est, mettez nord-ouest.
— 156, note, Βυγονντοὶ, mettez Βουγουντοὶ.
— 164, ligne 13, desquels, mettez desquelles.
— 185, Note 2, *extructum*, lisez *exstructum*, et après *Not. imp.*, ajoutez (*Comment.*).
— 245, ligne 17, cinquième, mettez quatrième.

TOME II.

Page 19, note 1re, ligne 2, 23, lisez 33.
— 45, note 4, daus, lisez dans.
— 111, ligne 2 (note), *magisque*, lisez *magis magisque*.
— 114, ligne 4, Biricinæ, Biriciauæ.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS

ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE,

PAR

MAXIMILIEN DE RING,

Chevalier du Lion-de-Zæhringen, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques.

PRIX DES DEUX VOLUMES ET DE LA CARTE : 15 FR.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ A. LELEUX, ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,

RUE DES POITEVINS, 11.

TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 19.

STRASBOURG,

MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1853.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS

ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE,

PAR

MAXIMILIEN DE RING,

Chevalier du Lion-de-Zæhringen, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques.

PRIX DES DEUX VOLUMES ET DE LA CARTE : 15 FR.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ A. LELEUX, ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,

RUE DES POITEVINS, 11.

TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 19.

STRASBOURG,

MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1853.